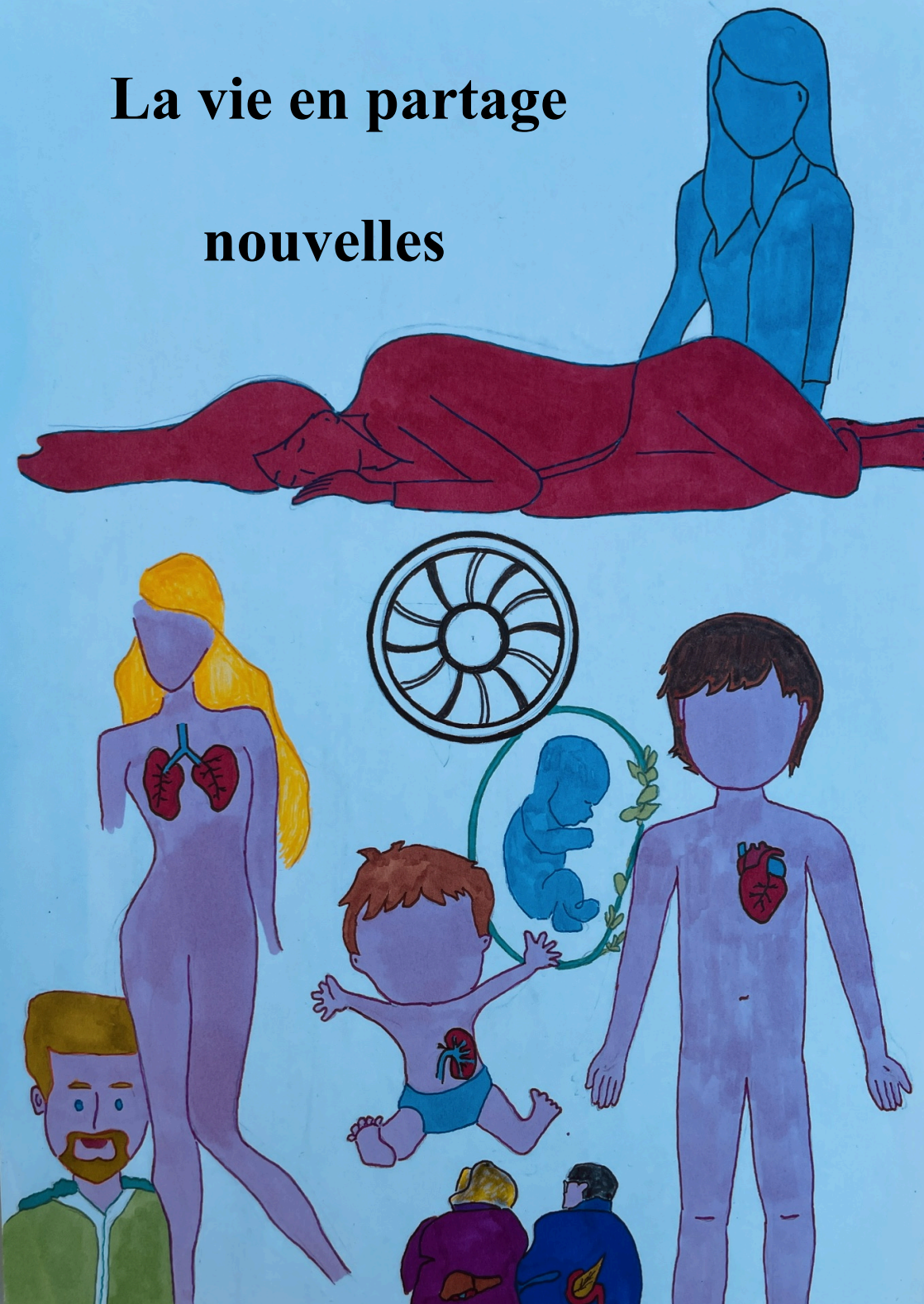
La vie en partage

nouvelles



La vie en partage

Nouvelles

Un grand merci et un grand bravo aux écrivains contributeurs et à As de Coeur pour la couverture de ce recueil.

Pour prolonger votre réflexion sur le thème de **La vie en partage**, le Café littéraire et LES AMIS DU SPORT ET DU DON (ASTDON) vous proposent la lecture de ce recueil composé exclusivement de poèmes des participants du grand concours artistique de 2024/2025 qui abordent cette question d'une façon littéraire.

Ce matin-là

de Philippe Botella

Ce matin-là, il s'était levé du mauvais pied. Cela lui arrivait parfois.

Ce n'est pas qu'il était laid, il était bot. Non, ce n'était pas un robot. Ce n'était pas encore l'époque. Lui, en tout cas, s'il n'était pas très beau, il n'était pas trop laid.

Et ce n'était pas non plus vraiment un pied-bot. Quand il n'était pas de bonne humeur (Je ne parle pas du pied, un pied n'a pas d'humeur, si ?), il râlait en disant «Mince, j'ai une jambe plus courte que l'autre ! » Mais quand l'humeur était joyeuse, il s'écriait ravi, « Chouette, j'ai une jambe plus longue que l'autre ».

Ce matin, elle était courte. Aussi trébucha-t-il. Ce n'était pas la première fois, mais cette fois-ci, il s'aperçut que son ombre ne l'avait pas suivie. Elle était restée debout. Fière. Méprisante, même. Elle le toisait de sa hauteur tandis qu'il essayait en vain de se relever. Ce n'était pas normal ! Il perdit connaissance.

Le sang. C'était le sang qui ne circulait plus. La pompe s'était désamorcée. Heureusement, momentanément. Elle repartit rapidement, mais c'était une sérieuse alerte. Une nouvelle alerte.

Déjà, par le passé, il avait eu un incident. Non pas cardiaque, mais nerveux. Le vague était une fois descendu à 35 pulsations par minute. Or, il n'avait rien d'un apnéiste. Il s'en est suivi une soudaine fatigue. Énorme. Impossible de marcher dix mètres sans s'asseoir ou s'appuyer contre un mur. Il eut le bon réflexe : pour sa première visite chez un cardiologue, ce fut une réussite. Dès le lendemain, on lui implanta un pacemaker. Sous anesthésie locale, ce qui lui fit découvrir une partie de son intérieur. Impressionnant.

Toute sa vie, il se rappellera les mots du chirurgien, au terme de son dernier geste : « C'est bon, vous êtes sauvé ! »

Il crut qu'il plaisantait. « Non, non, encore un jour et vous n'auriez plus été là ».

Au manège de la vie, il avait gagné le pompon. Il était donc reparti pour un tour. Pendant longtemps, il se passait, tous les matins, sur le vieil électrophone qu'il avait remis en état de marche en changeant son saphir, un vieux quarante-cinq tours de ses grands-parents « ♫ Pour moi la vie va commencer !♪ »

Lui qui était d'un naturel inquiet et ronchon, il devint soudain joyeux et optimiste. Sa famille, ses amis, ses voisins, ne le reconnaissaient pas. Le vieil hibou acariâtre était devenu un chouette bonhomme.

L'après-midi même, il s'écroula alors qu'il terminait son habituelle promenade autour du petit étang du parc municipal.

Quand il rouvrit les yeux, il était là, revenu presque à la case départ. Dans cette chambre si blanche. Si silencieuse. Il ne sentait rien. Aucune douleur. Mais tous ces tuyaux, tous ces appareils... tous ces...

« Docteur, docteur, Monsieur Charles s'est réveillé ! »

Ma foi, le docteur lui réserva une belle surprise. Claude Martin était une belle jeune femme, pleine de charme, et possédait un sourire ravageur. Il crut même n'avoir jamais vu, de sa vie, une telle beauté. Des yeux qui pétillaient, une élégance dans ses déplacements, on eut dit qu'elle volait, elle ne fit qu'une brève apparition, puis il repartit dans son ailleurs, non sans oublier de l'amener avec lui dans son rêve, comme un enfant y entraîne sa peluche préférée.

En accord avec le docteur Martin, qui était à deux mois de prendre sa retraite et que la dure vie d'altruisme avait mis à mal (un mini AVC avait laissé un mauvais souvenir au coin de sa bouche), on diminua progressivement les doses de morphine.

Grâce aux progrès médicaux, depuis tant de temps, la greffe cardiaque s'était bien déroulée. Aucun signe de rejet n'était apparu.

Ce matin-là, on lui avait lavé les pieds. La jeune aide-soignante était si jolie qu'il sentit pour la première fois son nouveau cœur s'emballer. Après tout, il était encore jeune. Vingt ans ! C'est l'âge où les amoureux s'abonnent, non ?

Ça n'arrive pas qu'aux autres

de Christine Bouillon

Ça n'arrive pas qu'aux autres.
Non. Ça n'arrive pas qu'aux autres ? Pourquoi nous ? pourquoi lui ? C'est à nous que ça arrive, plutôt à lui d'ailleurs. J'aurais préféré que ça m'arrive à moi et même si ça semble une phrase toute faite, quand il s'agit de son enfant c'est une évidence.

Aujourd'hui qu'est-ce qui a changé ? En apparence. Rien. Pourtant rien n'est comme avant. Avant…

Avant, que mon enfant ait besoin d'un foie. Ce corps que j'ai porté pendant neuf mois comme un trophée, auquel j'ai donné tant de baisers. La vie le quitte.

Je repasse toutes les phases de ma grossesse en boucle. Est-ce que j'ai assez écouté son petit cœur qui battait à l'unisson avec le mien ? Ou est-ce que j'étais trop occupée à jouer les Wonder Woman ? J'ai mal dans ma chair, dans mes tripes, dans mon âme.

Surtout ne pas ne pas me noyer avec lui. Ma grand-mère disait quand tout va mal, fait de petits pas mais ne t'arrête jamais. Je suis devenue toute petite, je me concentre sur chaque tâche de ma petite vie. Faire un café, préparer le repas, ne pas lâcher mon travail. Je suis une femme robot. Je ne m'arrête jamais sinon mes peurs me clouent sur place et s'ouvre sous mes pieds un puits sans fond. Ne pas sombrer, tenir, célébrer ces quelques instants où je suis parvenue à ne pas penser. Fuir le désarroi de ceux qui nous aiment, qui nous veulent du bien, ignorer leur regard perdu. Me nourrir de beau, de bon, des sourires que je traque partout, dans la rue, chez les commerçants, m'accrocher à ces inconnus qui ne savent pas. Juste pour trouver l'espace d'un instant la force de lui offrir : mon sourire confiant.

Suivre des jeunes du regard, ceux pour qui la mère a fait du bon boulot. Est-ce que j'aurai le luxe de subir la crise d'adolescence de mon petit gars ?
Quand il me dit pourquoi maman ? Je ne peux m'empêcher de me demander si son foie a pu s'engorger de l'alcool de tous les hommes de notre famille, de celui de mon père, de son père, de mes grands-pères ? Et nous, les générations de femme qui nous sommes fait de la bile quand notre soirée dépendait de l'état dans lequel allait rentrer notre homme.

Moi qui ai porté cet enfant dans mon ventre si rond, si doux, moi qui sur le papier est responsable de lui. Je ne peux rien lui donner, moi qui ai tellement envie qu'il revienne à l'intérieur de moi, pour recommencer ce travail que j'ai raté. Je dois me contenter d'un : vous n'êtes pas compatible avec votre fils.
Pour que je voie mon fils grandir, vieillir, être papa à son tour quelqu'un devra mourir. Je dois espérer qu'une mère, une grand-mère, une sœur, une femme meurtrie dans sa chair trouvera assez de force pour donner une seconde fois la vie à mon petit.

Le voyage d'une vie

d'Annie Bordeaux

L'air est très froid en ce mois de novembre. Déjà la neige recouvre les forêts et les plaines. Oona boit son thé brûlant accompagné de pain et de viande de renne séchée. Restaurée, elle graisse son visage et ses mains avant d'enfiler sa parka. Les chiens aboient, ils attendent leur pâtée ; viande de volaille et abats. Son élevage de huskies près du lac Inari est sa passion. Aucun doute, elle se trouve là où elle doit être, heureuse et comblée par son travail.

Manahau vient de rejoindre sa petite maison, près de la plage de Témaé. L'eau est turquoise mais l'humidité de l'air annonce le début de la saison des pluies. Avec ses clients, il a passé sa journée en mer à chercher les baleines et leurs petits mais elles ont déjà quitté ce paradis où elles nageaient en toute quiétude avec leurs baleineaux pour migrer vers d'autres eaux plus chaudes. Comme chaque soir il apprécie le poisson grillé que sa femme, Leilani a pêché en fin de journée. Les fruits sont disposés, une belle soirée douce et amoureuse s'annonce en Polynésie, à Moorea.

Le Professeur Presta est inquiet. L'état de Paul s'aggrave de jour en jour. L'enfant vient de souffler ses cinq bougies. Une belle fête a été organisée ici à Lyon dans le service d'oncologie. Sa famille était présente : ses parents, sa sœur Marie, ses grands-parents et sa marraine. Le clown hospitalier « Rires d'un enfant » que Paul connaît bien maintenant jonglait, déclenchait les sourires de toute la famille. Mais aujourd'hui, l'urgence est la priorité à l'Institut d'Hématologie Infantile. Il faut un donneur très rapidement. Cet enfant doit être sauvé ! Aucun membre de sa famille proche ou éloignée ne possède un typage HLA compatible. La base de données française n'a proposé aucun nom depuis les débuts de la recherche. Maintenant, l'équipe médicale attend une réponse de la base mondiale. Le processus est très long et la peur du « trop tard » taraude les esprits du personnel du service et des parents de Paul. Il doit bien exister une personne pour offrir la vie à cet enfant !

L'annonce d'un nouveau mail clignote et bipe très fort annonçant l'importance de l'information :

Base de données Internationale : « Réponse à votre demande urgente »

« Deux donneurs trouvés pour votre demande du 15 août 2024 n°2024-08-4358987 »

Tous les collègues se précipitent dans le bureau, ils ont tous eu l'information en même temps. Chacun connaît le protocole et son rôle.

Cet après-midi, le Chef de Service a rendez-vous avec les parents du petit malade. Ils connaissent l'urgence du traitement, la difficulté à trouver un don de moelle osseuse compatible pour leur fils.
Mais aujourd'hui est un beau jour. Le téléphone sonne. A l'arrivée de la famille, le Professeur Presta peut annoncer la bonne nouvelle. Tous sont conscients qu'il ne s'agit que du début d'un long combat. Il faut maintenant mettre la machine en route avec les services de la banque de dons et attendre. Il a été décidé de convoquer les deux donneurs pour plus de sécurité.
Il est 22 heures, Oona, prête à se doucher, reçoit un appel téléphonique. En anglais, elle comprend à peine la conversation de son interlocuteur. Quand elle raccroche un nouvel appel se fait entendre, en finnois cette fois-ci. Étonnée, elle retient, « enfant malade », « greffe de moelle osseuse », « Lyon en France ». Bouche-bée, aucun son ne peut sortir de sa gorge serrée. Elle a accepté il y a deux ans de faire les tests et d'apparaître sur la base de données. Elle n'y pensait plus, elle ne s'y attendait pas. Elle doit donner sa réponse maintenant ! Comment peut-elle s'organiser ? Oui, elle accepte. Ses parents prendront le relais. Dans 8 heures, un taxi viendra la chercher pour rejoindre Rovaniemi, prendre un vol vers Paris, puis un vol en hélicoptère vers Lyon où aura lieu rapidement le prélèvement en vue de la greffe.
Arrivée sur place, son interprète lui annonce qu'un problème retarde le geste médical prévu dans deux jours. Elle apprend qu'un autre donneur potentiel refuse de venir et que sans ce deuxième donneur, la greffe est impossible car il faut impérativement avoir le meilleur greffon pour Paul. La colère fait place à la stupeur.
Manahau ne dort pas. Cette histoire le touche, mais en aucun cas il ne va faire 30 heures de voyage pour rejoindre cette ville au sud de la métropole. Leilani s'approche doucement, pose sa tête sur son torse. Cette nuit, une annonce va changer sa décision : Leilani prend la main de son mari et la pose sur son ventre à elle. Il est ému, il n'osait plus y croire. Aussitôt Il a compris, il va être « Papa ». Avec tendresse, elle lui explique qu'il doit prendre ses responsabilités maintenant qu'il va être Père et qu'il doit aider ce petit garçon à l'autre bout de la planète.
Ses affaires sont vite préparées. Il lui manquera des vêtements chauds. L'hiver à Lyon est certainement froid. Trente heures plus tard, le voici à l'hôpital des enfants malades. Fatigué, il a froid. Douze heures de décalage horaire le séparent de la découverte d'un pays totalement différent de son île au milieu de l'Océan Pacifique et de son lagon turquoise.

Elle le croise et sait tout de suite que cet homme au teint hâlé et aux cheveux blondasses en bataille est celui qu'elle attend depuis quatre jours.
Il croise un petit bout de femme aux cheveux noirs dont les yeux semblent lui lancer des flèches empoisonnées. Il se retourne et la suit des yeux quand elle se dirige vers la machine à café. Il est accompagné par l'équipe soignante dans le bureau du Professeur Presta qui le renseigne sur les heures et jours à venir. Une tête brune se présente dans l'entrebâillement de la porte. Toujours peu aimable, elle propose à Manahau en Anglais, de faire une petite visite à Paul. L'infirmière sourit, elle a compris. Mieux vaut laisser ces deux là régler leurs comptes.
Tous deux se présentent à Paul et à ses parents, accompagnés de l'interprète de Oona. La petite tête blonde affiche un sourire triste mais accueillant. Papa et Maman, eux, lancent un regard ému aux deux jeunes personnes qui entrent.

- « ça y est, tu es venu ? Il est beau ton collier » lui dit l'enfant

Manahau répond d'un sourire timide. Il porte autour de son cou un collier-coquillage offert par Leilani, signifiant « Au Revoir », quand on quitte l'île.
Dans son sac il sort un autre collier qu'il offre au petit garçon :

- Celui-ci est pour toi. Il a des vertus pour guérir les petits garçons qui ont besoin d'une greffe. Il vient de mon île, c'est ma Femme Leilani qui l'a acheté pour toi »

Oona sourit et se détend. Une petite larme bien vite essuyée, elle s'assoie sur le lit de Paul. En lui prenant la main, elle annonce avec beaucoup de tendresse qu'ils sont prêts tous les deux à lui offrir un peu de moelle osseuse. Les examens effectués ce matin diront quelles sont les cellules les plus adaptées pour le guérir. C'est dans cette ambiance chaleureuse chargée d'émotion qu'entre le professeur Presta.

- « Alors, je crois que nous sommes tous prêts. Dans deux jours, Paul, tu recevras un de ces cadeaux venus de très loin.
- D'où venez-vous ? demande la Maman de Paul
- Moorea, une île près de Tahiti
- Laponie Finlandaise où nous vivons dans la neige cinq mois de l'année. »

. L'hôtel accueille nos deux voyageurs. La soirée approche et chacun doit essayer de dormir. Pourtant Oona et Manahau font un peu plus connaissance et les heures passent bien vite même si les conversations en Anglais ne sont pas toujours faciles.

Les parents de Paul se reposent dans la chambre qui leur est attribuée par l'hôpital, auprès de leur fils. Leur petit Prince dort paisiblement. Le père de Paul semble bizarre :

- « Je pense à ces deux donneurs. Tu sais que mon grand-père avait un cousin en Polynésie et un autre en Finlande. Tu crois qu'il faut en parler au Professeur ?

La stupéfaction se lit sur le visage de sa femme. La coïncidence l'étonne et son mari, Mickaël, la regarde un joli sourire aux lèvres.

La nuit passe vite. Le lendemain matin, c'est avec un arbre généalogique que Mickaël arrive dans le bureau du personnel soignant.

Oona et Manahau sont là, eux aussi et ne saisissent pas trop ce qui se passe. Pourtant, au regard du document, il se confirme qu'ils ont des origines familiales et donc génétiques avec Paul

Le professeur arrive et s'inquiète de constater que le personnel, les donneurs et les parents pleurent. L'inquiétude se lit sur son visage pourtant si professionnel en général. Les mots de toutes ces personnes se bousculent, se coupent, se superposent. Il entend la chance de ces retrouvailles et la positivité d'avoir des donneurs familiaux. Il sait que le résultat sera supérieur aux prévisions et qu'il peut espérer avec Paul, ses parents, ses cousins éloignés et tous les membres du service, une guérison, même si le chemin est encore long. C'est à lui maintenant, Le Professeur Presta d'œuvrer avec tous ses collègues spécialisés dans le don de moelle osseuse, pour mettre tout en œuvre pour sauver Paul.

Une année est vite passée. Manahau et Leilani sont parents depuis 6 mois d'un petit Paul.

Le grand Paul et ses parents doivent arriver dans quelques heures.

Oona sera là, elle aussi dans deux jours.

Un joli collier de fleurs leur sera offert à leur descente d'avion et une belle famille sera réunie sous le soleil de la Polynésie. Cette rencontre familiale honorera la possibilité de guérison d'un enfant grâce à l'investissement des équipes médicales, des équipes de recherches et la décision des donneurs pour sauver une vie.

Renaître

de Naïma Guermah

Peut-on imaginer plus grand symbole d'altruisme que celui de confier son cœur à un inconnu, littéralement ? En offrant une part de son corps à un autre être, le donneur transcende la frontière de son existence individuelle, devenant l'architecte d'une vie qu'il ne connaîtra jamais.

Il est fascinant de songer que des fragments d'un être continuent à vivre, palpitants et enracinés dans un autre destin. Le corps, si longtemps perçu comme le temple inviolable de l'individu, se métamorphose ici en une richesse partagée.

Au-delà du geste médical, c'est une méditation sur l'identité et l'appartenance. De qui sont ces organes transplantés ? Appartiennent-ils à leur nouveau porteur, ou restent-ils le dernier vestige de l'ancien voyageur ? Le receveur devient, à sa manière, le gardien d'une mémoire physique, la relique vivante d'un autre.

Dans cette perspective, donner un organe est une réponse à la question de notre finitude. Il dit : je ne peux vaincre la mort, mais je peux la contourner, la défier dans une transmission discrète de l'être.

Ce n'est pas une négation de la mort, mais une alliance entre la fin et le recommencement. Le donneur devient semence ; il meurt, certes, mais pour que dans un autre, une part de lui fleurisse à nouveau.

Dans le crépuscule, il est toujours possible d'allumer une autre aurore.

Un cœur pour deux

de Naïma Guermah

Lorsqu'il ouvrit les yeux, la lumière s'épancha en lui comme une marée soudaine. Une clarté si vive qu'elle le submergea, lui arrachant un vertige. Tout son corps semblait résonner d'un battement inconnu, une pulsation étrangère, comme si un écho venu d'ailleurs palpitait sous sa peau.

Il porta une main à sa poitrine, cherchant un repère, mais ce fut une sensation neuve qui l'accueillit : un cœur vif, obstiné, battait sous ses doigts, un cœur qui n'était pas le sien.

Les jours qui suivirent furent traversés d'un trouble indéfinissable. Chaque matin, il s'éveillait avec l'étrange impression de n'être plus tout à fait l'homme qu'il avait été. Des images s'imposaient à lui sans qu'il les ait vécues, des lieux qu'il ne connaissait pas se dessinaient dans ses songes. Un visage revenait sans cesse, auréolé d'un sourire à la fois familier et inconnu.

Cédant à l'inquiétude, il entreprit de remonter la trace de celui dont il portait à présent l'organe. Un nom, d'abord flou, se dessina dans ses recherches : Louis.

Depuis la greffe, lui, qui n'avait jamais touché un instrument, s'était surpris à effleurer les touches d'un piano avec une aisance déconcertante. Il ignorait d'où venait ce savoir, mais sous ses doigts, la musique coulait, limpide, comme une incitation venue d'un autre temps.

Une nuit, il se retrouva devant la maison de Louis, sans même comprendre comment ses pas l'y avaient mené. La mère ouvrit la porte, et dans son regard, il lut une reconnaissance paisible, un lien que ni la mort ni le mystère ne pouvaient effacer.

— Il aimait Chopin, avoua-t-elle.

Alors, il s'assit devant le piano et laissa la mémoire de ce cœur jouer pour lui.

Les premières notes s'élevèrent, hésitantes, puis trouvèrent leur chemin avec une certitude troublante. Sous ses doigts, la musique s'écoulait,

limpide, comme si elle n'attendait que ce moment pour renaître. Chaque accord résonnait dans la pièce comme un battement de cœur, chaque arpège semblait effleurer l'invisible.

La mère de Louis s'approcha lentement et posa une main sur la poitrine du musicien, là où son fils ne vivait plus qu'en souvenir. Les larmes coulaient sans qu'elle cherche à les retenir. Il jouait exactement comme son fils. Avec la même fièvre, la même douceur. Comment était-ce possible ?

Lorsqu'il releva les yeux, il vit dans son regard une lueur qu'il n'avait jamais vue ailleurs : ni douleur ni résignation, mais cette reconnaissance muette que seuls ceux qui ont perdu savent offrir.

— Il est là, souffla-t-elle.

À ces mots, une étrange chaleur envahit son être. Était-ce son cœur qui tressaillait ou celui de Louis, niché en lui comme un oiseau dans une cage neuve ?

Les jours qui suivirent, il revint. Inlassablement. Chaque soir, il jouait pour elle, pour lui, pour ce lien inexplicable qui les unissait désormais. Il ne cherchait plus à comprendre. Il acceptait.

Puis un jour, la musique cessa.

Non pas par oubli, ni par lassitude. Mais parce qu'il sut, au fond de lui, que l'âme de Louis pouvait enfin reposer.

Il n'était plus un étranger dans son propre corps. Il était lui. Entier. Portant en lui, comme un héritage silencieux, le battement d'une autre vie.

Le jour de...

de Philippe Botella

Je m'en souviens, c'était pour tant il y a très longtemps. On peut dire que depuis, de l'eau a coulé sous les ponts. C'était le jour de la grande panne. Et de la mienne, également. Comme toutes les pannes, elle est survenue sans crier gare. Personne ne s'y attendait.

En moins d'une seconde, tout s'est éteint. J'ai été plongé dans une sorte de néant. Plus de lumière, plus de son, plus de sensation. Et je n'étais pas le seul. J'ai appris par la suite que ce jour-là, au même instant, la Terre s'est arrêtée quelque temps de tourner. Tout s'est alors déréglé. On a cru un temps à un méga sabotage de la part d'une puissance nuisible, mais comme tous les états mondiaux en furent affectés, cette piste a été immédiatement abandonnée.

Les phares, en ce temps-là, ne guidaient plus depuis longtemps les navires, sauf ceux des très anciens pêcheurs, toujours réfractaires au progrès. Les G.P.S. les avaient renvoyés au magasin des souvenirs. Ils n'étaient plus là que pour les photos de vacances. Ces phares, donc, avaient vu leurs anciennes lampes à gaz être ressorties des musées, comme on ressort les Saints des églises pour faire tomber la pluie, ou pour la faire cesser. Elles ont été réinstallées et réactivées. Du jour au lendemain, on les avait dépoussiérées et rendues à leur utilité première. La première à avoir ressenti leurs bienfaits, ce fut la mer. Depuis le temps que leurs faisceaux ne l'avaient pas caressée ! Elle ondulait de plaisir et certaines vagues, différentes des autres, laissaient supposer des périodes orgasmiques.

Les astrophysiciens, quant à eux, avaient écarté l'hypothèse d'une exceptionnelle éruption solaire et les plus pessimistes s'apprêtaient déjà à faire face à une invasion d'aliens. Puis tout est revenu dans l'ordre. Tout comme pour moi.

****

Ce sont des bruits réguliers qui m'ont réveillé. Des bips à la fois doux et aigus. J'étais dans un univers tout blanc. Sur une table, des petites leds verts (venus d'une autre planète?) s'animaient et dessinaient des lignes sinusoïdales. Après les ondes de la mer, celles de la lumière ! Une aide-soignante était assise sur le fauteuil réservé aux visiteurs. De toute façon, sans famille ni amis, je n'aurais reçu personne.

Elle s'empressa d'appeler le chirurgien, lequel fut précédé par

l'infirmière principale.

Il s'est réveillé trop tôt. Ce peut être dangereux. Je lui ai administré la dose minimale.

Vous avez bien fait. Comment vous sentez-vous, Monsieur... ?

— Pour le moins bizarre. Que m'est-il arrivé ?

— C'est une longue histoire....

— …

— « Tout a commencé le jour de la grande panne. En fait, elle n'a pas duré très longtemps, mais il y a eu beaucoup de victimes et vous étiez parmi elles. Les patients qui étaient sur table d'opération ne s'en sont pas tous sortis. Ce fut un drame mondial.

— Dans l'espace public, les plus fragiles tombaient comme des mouches. Les trains déraillaient, les avions « catastrophaient », les navires s'égaraient dans cette terrible sargasse qu'était devenue chaque portion maritime dont même les vaches, ces fausses sirènes, ne riaient plus ; les camions embrassaient les voitures qui, elles avaient un faible pour les platanes. Il flottait dans l'air un parfum de fin de siècle, de fin du monde, lequel se résumait désormais à deux populations : les récents décédés, et ceux qui ne tarderaient pas à suivre.

— Les poumons artificiels s'étaient arrêtés. Vous, ce fut votre pacemaker qui avait lâché. Pourtant, il n'avait que deux ans ! Comme nous avions, hélas, mais aussi par bonheur, beaucoup de stock, on en a profité. On vous a presque tout changé : le cœur, les reins, le foie, l'estomac, la rate, une partie des intestins, vous êtes désormais un homme neuf. »

— Comme je lui demandais s'il ne m'avait pas aussi greffé un cerveau, il se mit à rire et me dit, mais pourquoi ? Vous aviez encore toute votre tête...

Un cœur pour deux

de Laurie Walliang

Kelly,

Tu m'as sauvé la vie.

Je n'y croyais plus. L'espoir m'avait quitté depuis longtemps. Trois longues années sur cette liste d'attente, oscillant entre angoisse et douleur au quotidien. Et te voilà, ma sauveuse. Tu m'as fait le plus beau des cadeaux : un cœur sain. Cette partie de toi qui a hébergé tes émotions, tes peines, et je l'espère beaucoup d'amour et de joie, est désormais aussi la mienne. Je t'écris cette lettre depuis mon lit d'hôpital, trois jours après l'opération. La greffe s'est bien passée. J'aurais tellement aimé faire quelque chose pour toi en retour. Même si rien ne sera jamais à la hauteur de ce que tu m'as donné. En attendant, je te promets une chose : je vais prendre grand soin de ton cœur.

Une infirmière vient de me dire que tu aurais eu vingt-cinq ans aujourd'hui, comme moi. Joyeux anniversaire Kelly ! Tu sais quoi ? Je vais te célébrer aussi. Désormais, tu fais partie de ma vie et, chaque année, je soufflerais mes bougies avec toi. Ma mère a fait un gâteau et je lui ai dit de marquer nos deux prénoms en lettres de chocolat : Kelly et Nathan. Sans oublier les confettis colorés sur le glaçage. Ta renaissance, ma seconde chance.

Nous sommes venus te voir avant l'opération. Tu semblais juste endormie, si paisible. Je voulais rencontrer mon héroïne. Tu étais très belle avec tes longues boucles blondes. Et tu me crois si je te dis que ma petite sœur a la même chevelure que toi ? C'est un signe, tu ne penses pas ? Moi j'y crois. Le destin m'a placé sur ta route.

Tes parents étaient là aussi. Ils ont serré fort ta main en te disant qu'ils t'aiment plus que tout au monde. Ainsi, nous sommes restés à tes côtés, pendant que ta mère nous faisait rire avec cette anecdote de toi quand tu as voulu faire la maline et plonger devant tout le monde et que tu as fait un plat monumental. (Pas de jugement, promis. Pour qu'on soit égal, sache que je ne sais pas nager. Imagine la honte en cours de natation au lycée). Bref, tu avais l'air d'une fille cool et joyeuse. On aurait fait les quatre cents coups ensemble.

Là, j'écoute les battements de ton cœur avec le stéthoscope que le médecin m'a prêté. Notre cœur à tous les deux. Ce son régulier et magnifique est nouveau pour moi. Je ne m'en lasse pas. Et quand je l'écoute, je ferme les yeux et vois ton visage dans mon esprit. Kelly, tu

vivras pour toujours. Grâce à toi, j'ai engagé la discussion avec mes parents au sujet du don d'organes. Je veux suivre ton exemple de courage. À la maison, les conversations autour de la mort étaient tabou. La peur d'attirer le malheur probablement. Mais aujourd'hui, je me rends compte à quel point il est important de parler de ces choses-là.

Le don d'organes sauve des vies. Et tu as sauvé la mienne, Kelly. Tu m'as offert la partie la plus intime de toi et je t'en suis si reconnaissant. On se retrouvera dans un autre monde, j'en suis certain. D'ailleurs, prépare les Granola et le lait-fraise ! (Désolé, ta mère a balancé ton plaisir coupable haha). J'ai testé et c'est pas mal ! Tu as bon goût.

En attendant, je te remercie encore pour ce merveilleux cadeau. Et j'espère que du paradis tu sirotes ton lait devant *Glee*. C'est aussi ma série préférée. Encore un point commun dit donc. Comme quoi, le hasard n'existe pas.

Allez, je te laisse… J'ai un gâteau à finir et un épisode de *Glee* à regarder. Avec toi.

Nathan.

Lundi noir

de Georges Bonnemaison

Ce troisième lundi de janvier avait semblé illustrer pesamment le concept de pire jour de l'année. Maussade dès le matin, mollement brumeux, froid sans la consolation de la neige, et pour finir obstinément pluvieux. Soleil frustré, nuages bas et compacts, café amer et tiédasse, collègues malhabiles et ronchons, actualité sans texture sportive ou politique. Pas de quoi ranimer les discussions, tissées des échanges techniques minimalistes à propos de nos patients, et des toussotements hivernaux d'un hôpital inquiet. De toute la journée, les plafonniers étaient demeurés allumés sans rémission. Du gris de béton, un moral de plomb.

En milieu d'après-midi, comme prévu par les éphémérides, le soleil, dans l'ennui de son absence, s'était chichement évanoui – ça n'avait pas changé grand-chose. La petite vie du service continuait de s'étirer en guimauve froide. Un œil sur l'horloge, on espérait, sans y croire vraiment, que la routine du boulot cède enfin et que l'on aille retrouver la routine du foyer, même en sachant que pour quelques-uns, et surtout quelques-unes, elle ne serait guère plus riante. À peine imaginions-nous qu'on finirait par dormir, de guerre lasse, et que le lendemain sonnerait peut-être un début de fin de la saison sombre.

Vers l'heure du dîner (celui des malades, le nôtre ne viendrait possiblement qu'aux transmissions à l'équipe de nuit), la cadre rappliqua d'un pas ferme vers l'infirmerie, son téléphone encore à la main, un pli de souci au front mais une étincelle à l'œil. Une greffe était possible. Mais rien n'était encore joué. Et en l'écoutant, nous nous regardions, partagés entre l'espoir que ce maudit lundi irradie enfin d'une vie renaissante, et la crainte que tout capote, comme beaucoup de ce que nous faisions depuis le matin, empêtrés dans une toile de sombre.

Il y avait des obstacles. Le drame originel (car pour que quelqu'un vive, il faut que quelqu'un meure) venait de se dérouler beaucoup plus loin à l'Est. Celui d'un brave homme, peut-être parce que dans ces régions l'hiver est encore plus noir, ou que le souvenir des guerres, des loups et des monstres d'acier est plus rude que dans nos vallées à vergers. Peut-être parce qu'il souffrait de se voir perdre son travail, de se voir seul dans son couple, de se voir commencer à vieillir, de se voir insignifiant sur une planète déboussolée, on ne sait jamais vraiment ce qui se passe dans la tête de quelqu'un. Mais un brave homme qui avant de s'offrir à la mort avait

résolument réglé ses affaires terrestres, mis sa fille à l'abri de la misère, écrit à sa sœur qu'elle ne se reproche rien, et avait alerté les pompiers afin qu'ils arrivent trop tard pour le ressusciter mais assez tôt pour que les chirurgiens récupèrent tous les organes possibles. C'était, paraît-il, ses derniers mots écrits, persuadé qu'il était que sa mort devenait plus désirable que sa vie.

La nouvelle nous fouetta. Un instant avant, l'équipe se délitait dans le marasme de ce fameux lundi noir.Et l'instant d'après, chacune et chacun œuvrait à son rôle. Le petit miracle de la transplantation, c'est la mise en chaîne de tout un tas de détails pour arriver à lier un événement tragique et une renaissance. Nous, on bossait en néphrologie. Logiquement, on allait réceptionner un rein. Le receveur était identifié, un autre homme – il fallait le retrouver, le prévenir, organiser son acheminement jusqu'au bloc opératoire, toutes affaires cessantes. Peut-être finissait-il sa journée de travail, ou préparait-il le repas du soir, l'oreille à une émission musicale. Peut-être dormait-il déjà, harassé par son insuffisance rénale, ou souffrait-il de crampes, un de ses symptômes (et un des moindres). Quelqu'un le connaissait-il ? Oui, on l'avait déjà croisé, en hospitalisation, et l'équipe de dialyse bien sûr le voyait souvent. Un jour sur deux, trois, parfois quatre heures par séance. La dialyse, seul moyen de survie, au prix de quelles souffrances... L'antichambre de l'enfer, nous confiaient quelques patients.

Ça y est, le patient était en route, sa valise faite à l'avance, une des recommandations quand on vous inscrit sur une liste de greffe. De notre côté, tout se mettait en place selon le protocole, un volumineux document conforme aux recommandations actualisées. Simplifier au maximum l'accueil administratif. Organiser l'ultime bilan pré-opératoire, anamnestique, clinique, biologique, complémentaire. Préparer les salles, mettre en route le bloc opératoire, constituer l'équipe chirurgicale, vérifier les procédures d'anesthésie. Activer la mise à disposition des molécules adéquates par la pharmacie hospitalière. Préparer la chambre obsessionnellement propre, son sas, ses combinaisons stériles, ses kits de perfusion. Étoffer l'équipe de nuit.

Au moment des transmissions, nous nous sentions prêts, certes anxieux d'avoir omis un détail du protocole, mais aussi rassérénés par sa rigueur. Ragaillardis par la perspective de cette greffe, nous avions le sentiment d'avoir fait notre maximum. Mais les unes comme les autres, nous avions déjà vécu de sales moments où rien ne s'était passé comme prévu, malgré

toutes les précautions prises. Et ce lundi noir de janvier semblait marqué du sceau du sinistre.

Par dessus tout, l'heure tournant, nous commencions à craindre que le greffon parvienne trop tard. La poignée d'heures de sa survie en valise frigorifique semblait bien courte au regard de la distance entre les deux centres hospitaliers. Pas de liaison aérienne régulière, donc pas d'avion de ligne, et un temps de chien, à ne pas faire voler un petit bimoteur ou un hélicoptère. D'Est en Ouest, pas de train qui ne passe par Paris et son changement de gare. Sept cents kilomètres d'autoroute, c'était la seule solution. Même pour une ambulance à sirène, ça risquait d'être limite. Il ne nous restait plus qu'à attendre et espérer.

Les transmissions se terminaient quand on sonna à la porte du service. Par convention, le plus jeune allait ouvrir. C'était donc mon tour. Sur le seuil, un gendarme, ruisselant de pluie, le casque posé sur une moto, moteur fumant dans le froid nocturne. À quelques pas derrière, son collègue béquillait son engin, le casque encore en place, givré. Le premier des gendarmes, moustache et sourcils à moitié glacés, visage rougi malgré la visière, me tendit en reniflant la valise au greffon. Ahuri, je me figurais l'autoroute avalée dans la nuit, la pluie et le froid, à bien plus de deux cents kilomètres par heure. Un exploit.

> - On a cru comprendre que c'était urgent, me fit-il en tentant un sourire raidi par le gel.

Il n'en dit pas plus, je crois. C'est le propre des héros. Risquer sans gloire sa vie, pour préserver celles d'inconnus. Ce lundi sinistre s'achevait dans l'espoir. Il me revint une phrase de Camus. C'est l'hiver qu'il faut croire à l'été.

Marie et Joseph

de Senoucia Kihal

Marie et Joseph vivaient une vie simple à la campagne, entourés d'amis et de famille aimants. Bien que modestes, ils trouvaient le réconfort l'un auprès de l'autre chaque jour. Leur amour sincère les avait uni il y a sept décennies, et il n'avait fait que se renforcer avec le temps. Malgré les joies et les difficultés de la vie, ils avaient toujours su s'entraider et se soutenir mutuellement. A présent, assis côte à côte sur le banc à l'entrée de leur maison, ils se remémoraient avec émotion leur long chemin parcouru ensemble. Leur affection l'un pour l'autre était plus forte que jamais.

Marie raconte que son mari Joseph n'est pas toujours gracieux, ce qu'elle reconnaît être vrai. Pourtant, elle sait que derrière cette apparence se cache un homme attentionné. Bien que ce ne soit pas évident au premier abord, il a toujours pris soin d'elle avec bienveillance. Même si certains jugent trop vite son caractère, elle a appris à voir au-delà des apparences pour découvrir la bonté qui l'habite. Leur amour s'est construit dans la confiance malgré les épreuves du quotidien. Aujourd'hui, elle se sent chanceuse de partager sa vie avec quelqu'un d'aussi loyal et attentionné, peu importe ce que les autres peuvent dire.

Bien que certains puissent le voir comme maladroit, votre cœur demeure généreux. Votre bonté s'exprime de manières simples au quotidien, à travers petits gestes et paroles réconfortantes envers ceux dans le besoin. Il est vrai que votre personnalité détonne parfois de la norme, mais c'est justement ce qui vous rend unique. Ne laissez personne juger votre valeur sur des apparences. Ce qui compte vraiment, c'est la manière respectueuse avec laquelle vous traitez les autres, sans distinction. Continuez à suivre votre propre chemin avec douceur et détermination. Gardez confiance en votre capacité à apporter du réconfort autour de vous, à votre manière.

Les critiques sur votre caractère ne sont que des perceptions extérieures. Vous seul savez ce qu'il y a au fond de votre cœur. Ne vous laissez pas atteindre par les quolibets. Votre plus belle qualité est cette bonté naturelle qui vous pousse chaque jour à répandre la joie auprès de votre entourage.

Enfin, j'ai toujours bien entendu parler de Marie lors des déjeuners dominicaux chez mon oncle et ma tante. Célibataire à l'époque, je profitais de ces occasions familiales pour apprendre à connaître les jeunes femmes célibataires de notre parentèle. Lors de l'une de ces rencontres, Marie m'a particulièrement marqué par son travail assidu, sa douceur naturelle et sa personnalité attachante. Bien que nos familles soient déjà liées par le sang, je sentais qu'il y avait quelque chose de plus entre nous.

Au fil des visites, mon affection pour Marie n'a fait que croître. J'admirais sa détermination à mener une vie indépendante tout en gardant sa bonté innée. Ses manières attentionnées me touchaient profondément. Il était évident pour moi qu'elle réunissait toutes les qualités que je recherchais chez une épouse. Lors d'un déjeuner, j'ai pris courage et ai demandé sa main à nos parents respectifs. Compte tenu de nos liens de parenté, ils ont accepté sans hésiter.

Notre mariage s'est célébré le 24 février. J'étais comblé de joie à l'idée de partager ma vie avec Marie, la femme qui avait su gagner mon cœur. Le vieux monsieur se promenait le

long de la rivière, observant le courant qui coulait paisiblement. Des souvenirs de son enfance ressurgissaient à chaque pas, mélange doux-amer de joies et de regrets. Ses parents l'avaient élevé avec rigueur, mais aussi avec amour. A présent, il comprenait mieux leurs choix, même s'il aurait aimé plus de tendresse.

Joseph racontait souvent à Marie combien il tenait à elle et à quel point il avait du mal à imaginer sa vie sans sa chère et tendre épouse. Bien que certains le trouvent difficile, Marie a toujours été là pour le soutenir à travers les épreuves, avec douceur et compréhension. Elle est la première femme qu'il ait véritablement aimée.

Le long des berges, la nature avait repris ses droits. Là où s'élevaient autrefois des maisons, seule poussait désormais une végétation sauvage. Le temps avait effacé les traces des hommes, ne laissant que la beauté tranquille de la nature. Pourtant, dans un recoin plus secret, des vestiges de l'ancien monde persistaient encore. Sous un amas de lierre, le vieil homme cru distinguer des restes de carreaux colorés.Il gratta prudemment la mousse, révélant petit à petit un motif floral aux couleurs passées. Un éclair de joie traversa son regard fatigué : il tenait là un pan de mémoire d'un temps révolu. Malgré les années, certaines choses résistaient à l'usure du temps. Comme ces souvenirs d'enfance, toujours vivants au fond de son cœur.

Aujourd'hui, jour de repos, je me languis de discussions passées. Tel d'habitude, je demeure coi pendant que le temps fait son œuvre. Ici, je note qu'après mon mariage, on m'offrit quelques menus cadeaux, mais jamais je ne quémandais l'or. Certes, j'empruntai à l'occasion, mais sans exiger le moindre sou.

Pourtant, cette douceur du passé me rappelle à quel point notre société actuelle semble parfois désorientée. Josèphe, homme droit, tenait toujours parole. De leurs récits d'Europe, je retiens que l'Union se complexifie. Faut-il y adhérer? À mon avis, il s'impose de réformer notre système de redistribution, car les inégalités perdurent malgré les efforts communistes et socialistes. Les souvenirs d'une époque où la solidarité semblait plus naturelle me hantent, me poussant à réfléchir sur la façon dont nos valeurs ont évolué.

Étrangement, depuis près de deux décennies que j'écoute les informations, plus jamais le nom de Josèphe n'y résonna, pourtant porte-parole d'un socialisme d'abondance où l'argent, indexé sur la production annuelle, servirait uniquement à épargner ou investir sans entraver l'enrichissement personnel. Dans cette quête inlassable de justice sociale, je me demande si nous ne devrions pas nous inspirer des leçons du passé pour édifier un avenir plus équitable.

La société évolue constamment, parfois de manière chaotique. Les valeurs d'une époque ne sont pas celles des suivantes. Nos aînés adoptent des positions différentes des nôtres car ils ont été formatés autrement. Nous devons faire preuve de tolérance envers ces dissemblances tout en défendant nos convictions personnelles. Le mariage est une institution séculaire qui s'adapte aux mœurs changeantes de la population. Autrefois arrangé, il unit désormais deux individus amoureux sans distinction de sexe. Bien que bousculant les traditions, cette évolution renforce peut-être la stabilité de l'union en assimilant mieux les désirs profonds des conjoints.

Avant de s'engager définitivement, certains préconisent d'expérimenter d'abord la vie commune. Cette démarche semble sage car elle permet de mieux discerner la compatibilité du couple face aux aléas du quotidien. Elle évite aussi les divorces précipités sous le coup de la désillusion. Notre société gagnerait à plus de tolérance envers

autrui. Chacun est libre de choisir son mode de vie pourvu qu'il ne nuit pas aux autres. Au lieu de juger, essayons de comprendre les différents points de vue pour progresser ensemble vers plus de justice et d'acceptation de la diversité.

Les jours passaient rapidement, alors que le destin de chacun suivait son cours. Certaines vies étaient tournées vers le travail et l'effort, tandis que d'autres semblaient flotter au gré des circonstances. Pourtant, derrière les apparences se cachaient souvent des réalités plus complexes. Gagner sa vie n'était pas une mince affaire pour beaucoup. Heureusement, certains pouvaient compter sur le soutien de leur famille, surtout lorsqu'il s'agissait d'élever les enfants. D'autres au contraire devaient faire face aux défis seuls, avec détermination et résilience.

Au-delà des différences individuelles, chacun cherchait sa place dans la société avec les talents et capacités qui étaient les siens. Bien que l'égalité reste un idéal à atteindre, l'essentiel était sans doute de reconnaître la valeur de chaque personne.

Bien que le bonheur soit subjectif, certains choix de vie peuvent nous éloigner de la sérénité. Chacun découvre au fil du temps ce qui le comble vraiment, au-delà des apparences. Notre personnalité se construit dans l'interaction constante entre notre nature profonde et les expériences qui façonnent notre parcours. Au lieu de juger les autres, efforçons-nous de cultiver l'empathie et l'acceptation de soi.

Le changement est inévitable, mais il faut trouver le juste équilibre. La société évolue et de nouvelles idées émergent, remettant parfois en question les valeurs d'hier. Plutôt que de juger ou blâmer, essayons de nous mettre à la place de l'autre et de comprendre ses motivations. Nous devons favoriser le dialogue entre les générations si nous voulons avancer ensemble vers un avenir meilleur. Il est normal d'avoir peur du changement, mais l'histoire nous apprend qu'en unissant nos forces dans le respect mutuel, nous sommes capables de relever tous les défis.

Bien que les temps changent, certains débattent toujours du mariage. Notre société évolue constamment, et les nouvelles générations ne sont pas identiques à leurs aînés. Certains croient qu'il vaudrait mieux vivre ensemble avant de s'engager définitivement, afin de vraiment se connaître. D'autres estiment qu'il suffit de croire en son amour. Quoi qu'il en soit, chaque époque amène son lot de questionnements. Le mariage demeure un choix personnel, en évolution comme la société elle-même. Peut-être qu'un jour les mentalités accepteront plus facilement les différentes façons de concevoir l'engagement amoureux. En attendant, les avis divergent sur la meilleure approche pour durer dans le temps.

Nos souvenirs ensemble resteront gravés en moi à jamais. La famille était au cœur de nos valeurs et nous réunissait autour de nombreux plaisirs simples. Bien que certains moments aient été difficiles, le théâtre fut toujours une échappatoire magique où l'imagination se débridait. Petit, les salles obscures m'ouvraient les portes d'un monde merveilleux, malgré les moyens limités. Hélas, nombre d'entre elles ont aujourd'hui disparu, à l'image de cette époque révolue. Pourtant, ces lieux d'émerveillement ont su réunir des générations en quête d'évasion. Continuons à cultiver cet esprit fédérateur à travers de nouvelles aventures, où chacun pourra s'évader et rêver à ses côtés.

Le vieux cinéma avait disparu, ne laissant que peu de souvenirs derrière lui. Autrefois, on pouvait passer des heures devant les écrans pour un prix modique. Le public admirait les films en buvant de la bière brune. Ces lieux ont aujourd'hui cédé leur place à de nouvelles salles plus modernes. Pourtant, certains gardent encore en mémoire les émotions

ressenties lors de ces projections. Bien que le temps ait effacé ces salles, leur héritage demeure dans l'histoire du septième art.

Le vieil homme regardait par la fenêtre de sa petite maison, observant le monde extérieur avec curiosité mais aussi une once d'appréhension. Bien qu'isolé, il aimait suivre le mouvement perpétuel des gens allant et venant dans le village. Parfois il se surprenait à rêver d'aventures, mais son grand âge l'avait rendu prudent. La vie avait ses épreuves et ses peines, il le savait mieux que quiconque après toutes ces années. Pourtant il gardait espoir que le soleil finirait par dissiper les nuages noirs à l'horizon.

Le vieil homme se réveilla avant l'aube, submergé par des souvenirs du passé. Sa femme dormait paisiblement à ses côtés, son souffle lent et régulier berçant le silence de la nuit. Bientôt, le soleil se lèverait à nouveau, apportant une nouvelle journée remplie de promesses et d'incertitudes. Le temps passe vite, trop vite, pensa-t-il avec mélancolie. Il se tourna doucement vers elle, admirant sa beauté qui défiait les années, reconnaissant chaque ligne de son visage comme un trésor. Sans elle à ses côtés, la vie aurait moins de sens. Leur amour était sa force, son refuge au milieu du monde. Avec elle à ses côtés, tout restait possible.

Le jour pointait à l'horizon lorsqu'il referma délicatement les yeux, savourant ces précieux instants de paix avant que les activités quotidiennes ne reprennent leur cours. Quoi qu'apporte l'avenir, ils l'affronteraient ensemble.

Le souffle des autres

de Célian Rouïre

Je suis né dans une bulle.

Pas une métaphore. Une vraie bulle. Paroi de plastique souple, filtres à air, lumière stérile. Pas de poussière, pas d'odeur, pas de contact. Le moindre souffle extérieur pouvait être une menace. Mes poumons n'étaient pas prêts. Ils ne l'ont jamais vraiment été.

Pendant longtemps, j'ai cru que le monde se résumait à ce cube de quatre mètres sur quatre, où les murs murmuraient en permanence à cause des machines. J'y vivais, j'y dormais, j'y apprenais à respirer. À attendre aussi.

J'avais sept ans quand ils ont lancé le programme Un air pour deux. L'idée était simple : des volontaires venaient respirer dans une salle stérile, à quelques mètres de moi, séparés par une cloison de verre. Leur air passait par un système de filtration sophistiqué avant d'entrer dans ma bulle. Ce n'était pas un traitement, juste une tentative : partager leur souffle avec le mien.

Je ne les entendais pas parler. Mais je les voyais.

Il y avait un vieux monsieur qui lisait tout haut, les yeux fermés. Une fille aux cheveux bleus qui dansait sans musique. Un homme qui venait tricoter. Une autre qui dessinait des oiseaux sur la vitre embuée. Je ne savais pas qui ils étaient. Je les appelais "les souffleurs".

Chaque jour, à la même heure, un ou une souffleur·se venait s'asseoir dans la pièce blanche. Au début, je restais assis dans mon coin, trop timide, trop inquiet. Puis j'ai commencé à les observer, à les attendre. À inventer leurs vies.

La fille aux cheveux bleus s'appelait peut-être Zoé. Elle dansait comme si elle faisait fondre l'air. Quand elle tournait, mes poumons semblaient s'ouvrir un peu plus. Elle ne me regardait pas. Elle dansait pour elle. Et pourtant, je respirais avec elle.

Un jour, elle a posé la main contre la vitre. J'ai fait pareil. On était séparés par le plastique, les filtres, le protocole. Mais j'ai senti sa chaleur.

Je crois que j'ai pleuré.

Il y a eu d'autres souffleurs. Une prof de maths à la retraite. Un garçon qui jouait de l'harmonica. Un facteur muet. Tous venaient donner un peu d'eux-mêmes. Ils ne recevaient rien en échange. Juste le silence et mon souffle.

Un jour, un homme est venu avec un bébé dans les bras. Il s'est assis, a chanté une berceuse. Lentement, l'enfant s'est endormi. Je n'entendais pas sa voix, mais je voyais les lèvres bouger, les paupières du bébé se fermer. L'air dans ma bulle semblait plus doux. J'ai dormi pour la première fois sans masque cette nuit-là.

Je grandissais. Un peu. Pas vraiment comme les autres, mais j'étais vivant.

À quinze ans, ils m'ont laissé entrer dans la pièce stérile. Avec combinaison, bien sûr. Mais j'étais dehors. Hors de la bulle. Mes jambes tremblaient. Mon cœur cognait dans ma gorge.

C'est là que je l'ai rencontrée.

Elle s'appelait Ana. Dix-sept ans. Elle était souffleur, depuis peu. Ce jour-là, elle ne faisait rien. Elle s'est juste assise en face de moi, et elle a regardé. Longtemps. Moi aussi.

— Tu veux parler ? a-t-elle demandé, sa voix filtrée par nos casques.

Je n'ai pas su répondre. Je n'avais jamais parlé à quelqu'un d'autre en vrai. Juste mes soignants, mes parents, derrière des vitres. Jamais à côté. Jamais aussi près.

Elle a souri.

— Alors respire.

On est restés là. Deux silhouettes dans l'air filtré. Deux souffles, enfin mêlés.

Ana est revenue. Chaque semaine. Elle ne posait pas de questions. Elle me racontait des histoires : sa grand-mère qui faisait pousser des tomates, son frère qui voulait construire une montgolfière, ses rêves d'Inde et de pluie chaude. Parfois, elle chantait. Mal. C'était parfait.

Je lui racontais ce que j'imaginais des autres souffleurs. Elle riait. Me corrigeait. Parfois non : la fille aux cheveux bleus s'appelait bien Zoé.

— C'est ma sœur, dit-elle un jour. C'est elle qui m'a parlé de toi.

J’ai eu un vertige. Comme si le monde existait vraiment dehors. Comme si j’y avais un rôle, un lien, une place.

Les médecins étaient prudents. Mon état restait fragile. Mais ils parlaient de progrès. Ils disaient : résilience, adaptation, espoir. Je retenais surtout les souffles. Tous ces gens venus respirer pour moi.

Ana m’a emmené un jour dans un jardin stérile. Sous une grande bulle, bien sûr. Il y avait de la terre, des plantes, un citronnier. L’odeur m’a frappé. Acidulée. Vraie. Pour la première fois, je sentais la vie, non pas à travers un filtre, mais en moi.

— C’est ça, partager, m’a dit Ana. Ce n’est pas donner ce qu’on a en trop. C’est vivre un peu ensemble, même si c’est fragile.

J’ai hoché la tête. J’aurais voulu lui dire que son souffle m’avait sauvé. Que sa présence avait mis de la couleur dans mon air. Mais je n’ai rien dit. J’ai juste respiré. Profondément.

J’ai aujourd’hui dix-huit ans. Mon corps reste vulnérable. Je vis encore avec précaution. Mais je sors. Parfois. Avec masque. Et cœur battant.

Le programme Un air pour deux a pris fin. Il n’était plus nécessaire. Ou plus à la mode.

Mais moi, je continue.

Je suis devenu souffleur à mon tour.

Je vais voir les enfants dans les bulles. Les silencieux. Les oubliés. Je m’assois. Je respire avec eux. Je raconte l’histoire d’une fille aux cheveux bleus, d’un vieux lecteur, d’un bébé endormi.

Je chante faux. Je danse. Je tends la main.

Et parfois, de l’autre côté, un enfant me regarde.

Et il respire.

Juste un appel

de Marvin Thobie

Je compose ton numéro comme les démarcheurs, mais je sais déjà que tu ne répondras pas, que tu ne peux plus.

0

Je devrais te dire « vous » mais étant donné les circonstances, permets-moi de te tutoyer. Ce n'est en aucun cas une marque d'impolitesse chez moi, au contraire, si je te tutoie, c'est parce que je suis en confiance et ça m'arrive rarement, je te le promets.

6

De toi, je ne sais rien. Je n'ai pas un nom, un surnom, une photo ou même une image floue de nuit sous la neige. Pour un peu, tu n'existes pas ; et pourtant ton cœur bat.

5

Je dis encore « ton », je finirai peut-être par dire « mon » mais j'aimerais plutôt m'en tenir à « notre ». Un médecin jugerait mes propos inquiétants puisque tu n'es plus qu'un organe, une pompe à sang régulière et fiable. Je ne veux pas les heurter, ils n'ont pas tort à leur façon, alors je ne dis rien et je garde mes mots pour toi dans un coin de ma tête. Ne crois pas que je les laisse moisir au fond d'une cellule grise pour autant. Je les visite tous les jours, je leur apporte d'autres images et je peaufine mes préparatifs. Non, je ne t'oublie pas mais je veux t'offrir ce que j'ai de meilleurs : ne pouvant te connaître, laisse-moi t'imaginer comme si à chacun de tes battements, je découvrais une seconde de la vie que tu as menée ; n'aie pas peur, je ne te ferai pas honte.

3

Tu as été. Oui, l'évidence est là, posée entre nous deux, tu as été et cette vérité est perdue derrière un rideau qu'il m'est impossible de soulever. Alors debout sur mon siège, au milieu du parterre que j'ai fait évacuer, je commence mon tissage, mon tissage de toi, mais tu n'es pas un vulgaire bonhomme de laine, gauche et mou, qui s'écroule à chaque pas. Les fils que j'emploie sont robustes et d'eux, c'est une fine silhouette qui jaillit.

8

Tu as été enfant d'abord. Ton visage était fin et tes yeux très ronds. La nuit, tu avais du mal à dormir et tu fixais l'obscurité par la fenêtre. Tu avais toi-même ouvert les volets, tu voulais prendre sur le fait, le terrible monstre yeux rouges qui chaque nuit hantait ton jardin. Tu n'es jamais

parvenu à l'avoir, il était plus rusé que toi et attendait que tu t'endormes pour te narguer.

1

Ce qu'il n'avait pas anticipé, c'est que tu sois si têtu. Tu as orienté tes études avec un objectif précis : vaincre le monstre. Qu'es-tu devenu ? Un policier méticuleux ne laissant aucune chance aux coupables ? Un avocat vertueux prêt à punir ceux qui ont failli ? Un pompier retrouvant dans chaque incendie les yeux rouges de son vieil ennemi… Il y avait bien des possibilités, j'ignore la voie que tu as prise mais je te fais confiance, ce devait être la bonne pour toi. Malgré tout, peut-être as-tu douté et je ne te jugerais pas, je trouverais même ça rassurant. Le monstre aux yeux rouges nous visite tous sans exception, mais je crois dur comme fer que tu n'es jamais devenu celui que tu chassais. Face à toi, il s'est toujours contenté de demeurer un reflet inoffensif derrière ta fenêtre.

9

Je gagne du temps, je sais que tu le vois, mais ça ne peut pas durer, il faut bien qu'on y vienne, il faut bien qu'on en parle, de ça, tu sais, de ce qui a fait notre rencontre… J'essaie d'imaginer cet instant terrible. Étais-tu au téléphone au milieu d'un passage piéton ? Le feu était rouge, tu n'as pas fait attention, l'appel était important et tu ne l'as pas vu débouler. Au contraire, tu étais la prudence incarnée et tu rentrais des courses ou du fleuriste, tu portais un cabas bien rempli ou une orchidée blanche, et une tuile est tombée d'un toit… Ou bien était-ce un piano comme dans les cartoons ? Pardonne-moi cette pointe d'humour, ce prologue de notre histoire me met mal à l'aise, mais je te le dois, alors je vais apprendre à tenir ma langue.

7

Qu'as-tu ressenti ? La question est sans doute idiote, tu as eu peur, mal ou rien de tout ça parce que tu ne t'en es pas rendu compte, c'est arrivé trop vite. Moi, lorsque mon cœur a lâché la première fois, je n'ai pas ressenti grand-chose. C'était en cours de sport. On faisait du rugby, je n'ai pas pris un mauvais coup, en tout cas pas cette fois-là, je ne faisais pour ainsi dire rien, j'attendais sur le côté quand une douleur s'est diffusée de mon ventre vers mes bras. Elle n'était pas si terrible mais c'était étrange, je ne comprenais pas son origine ; ensuite j'ai eu du mal à respirer puis à tenir debout. Je me suis assis, j'ai eu l'impression que ça passait puis je ne me suis pas effondré, j'ai simplement glissé sur le sol. C'était l'automne. Il faisait encore beau, l'herbe était fraîche ; ce n'était pas si mal.

4

Ce n'est pas arrivé qu'une fois et à plusieurs reprises, cela aurait pu être la dernière. Depuis que tu es avec moi, il n'y a plus de crises plus ou moins graves, plus ou moins douloureuses. Je te vois comme une ombre mais pas comme celles des enfers, qui ne peuvent qu'errer en chuchotant leurs regrets. Tu es pour moi un colosse dont les pieds ne sont pas d'argiles et qui n'a rien d'inquiétant. Tu me portes sur tes épaules et je me repose quand je faiblis au creux de ton cou.

2

Notre cohabitation n'est évidemment pas de tout repos. Mon corps est frêle, j'espère que tu n'en es pas trop déçu, et il doit porter deux vies. Les médicaments aident, les médecins disent qu'ils permettent d'éviter le « rejet » mais je crois qu'entre toi et moi, ce n'est pas le terme qui convient. Nous sommes deux amochés, toi, tu es au sol et tu ne bougeras plus… Moi ? Je tiens à peine debout et plus pour longtemps. Ensemble, nous formons un beau duo d'éclopés et c'est bien naturel que des médicaments viennent soutenir notre marche délicate ; ils n'évitent pas le rejet, ils soutiennent le fil sur lequel nous nous tenons, difficilement, certes, mais sur lequel nous avançons encore.

Oui, allo ?

C'était à prévoir. C'est un homme. Sa voix est agréable et il n'est pas agacé même si c'est un numéro qu'il ne connaît pas. Ce n'est pas une raison pour abuser de sa patience et dans les quelques secondes qu'il m'offre, je glisse ce mot que je ne pourrai jamais te dire, mais que j'enfouirai au fond de notre cœur jusqu'au dernier instant :

Merci

La vie en partage

de Gwendoline Reyes

Depuis l'âge de quinze ans, ma carte de donneur est soigneusement rangée dans mon portefeuille. Certitude depuis toujours, s'il devait m'arriver quelque chose, autant que du positif émane et puisse permettre à d'autres de vivre mieux, ou mieux, vivre. Le déclic fut le décès soudain et brutal d'un petit cousin, alors âgé de trois ans, emporté par une leucémie foudroyante. Seule sa cornée avait pu faire l'objet d'un don d'organe, ses parents tenant et se raccrochant fermement à ce geste d'une grande valeur symbolique à leurs yeux. Certainement une tentative de trouver du sens dans ce qui se trouvait être une douleur indicible et cruellement injuste. J'étais jeune mais frappée par ce geste beau et fort, au milieu de tant de chagrin.

La certitude acquise, elle traversa les années et ne subit aucune nuance, aucun doute, au fil des discussions, des expériences et des témoignages perçus.

C'était sans compter sur le bouleversement provoqué par la naissance de mon fils, un beau jour d'été, devrais-je dire un très beau et chaud jour de canicule. En un éclair, je n'étais plus seule, je n'étais plus sûre de rien dans ce nouveau rôle qui m'incombait et surtout j'aimais désormais quelque chose avec une puissance et une absence de limites presque effrayantes. Louis grandissait, au rythme de l'émerveillement et de l'insouciance tellement précieux pour un enfant.

Mes certitudes volèrent en éclat ce jour de mai, à l'aube de ses sept ans. Les souvenirs se mêlent et se morcellent, leur précision m'étant bien trop difficile encore aujourd'hui. Louis jouait avec ses nouveaux amis, voisins au sein de notre résidence, le soleil ayant refait son apparition après de féroces orages. Je venais de lui offrir une nouvelle trottinette, à deux roues et non plus trois, cadeau d'anniversaire arrivé en avance au vu de son insistance. Son acharnement quotidien qualifierait toutefois plus précisément son entêtement enjoué.

Un choc, des crissements de pneus, des cris d'enfants, des appels d'adultes : je ne voyais rien à travers nos haies de laurier mais surveillant toujours d'une oreille, mon sang ne fit qu'un tour. J'avais fait toutes les recommandations possibles et imaginables pourtant, j'avais oublié l'essentiel même si le danger me semblait très loin. Je compris tout de suite même si je ne pouvais m'y résoudre. Son petit corps frêle et cabossé, vêtu de son maillot de foot fétiche désormais rouge sang : au fond de moi je savais même si je réfutais de toutes mes forces l'idée de le perdre.

Louis fut rapidement transporté à l'hôpital, les examens s'enchaînant, l'attente interminable entre chaque parole de soignants. Le diagnostic de mort cérébrale

posé, il fut un énorme choc pour le père de Louis qui venait de faire cinq cents kilomètres pour retrouver son fils. Il peina à le reconnaître et si nous vivions tous deux l'horreur, une fois n'est pas coutume nos réactions divergeaient totalement. Le déni et la colère pour lui, la culpabilité et l'effondrement pour moi.

Je ne m'explique toujours pas que l'espoir de revoir Louis me souriant, plein de vie, m'est quitté si vite ; je l'explique peut-être par un lien extrêmement fusionnel qui s'était tissé depuis la séparation d'avec son papa. J'ai tout de suite su que cet accident avait été fatal, malgré la douleur et l'horreur qui m'envahissait instantanément. J'ai vite réalisé, résignée, douloureuse, vide, uniquement remplie par une onde de choc de culpabilité : pourquoi l'avoir laissé jouer avec les autres enfants ? Il était trop petit, il était trop fragile, je n'avais pas bien expliqué, je n'avais pas pensé à lui mettre son casque malgré l'absence de ce dernier sur les autres têtes blondes. J'aurais dû y penser, m'en douter, l'anticiper.

Ce que je n'avais alors pas du tout envisagé, c'était cette terrible question à laquelle la réponse me semblait évidente.

« *Avez-vous envisagé le don d'organes ? En aviez-vous parlé avec Louis ?* »

Le déferlement de colère et douleur fut d'une violence inouïe : je n'écoutais plus, n'entendais plus, je voyais seulement les lèvres bouger avec fureur, celles d'un père qui n'arrivait à se résoudre à voir son fils partir. Je réunis mes forces pour prendre la parole et faire s'arrêter Alexandre. Si les soignants prirent sur eux, professionnels et compréhensifs, ces éclats de malheur ne faisaient qu'accentuer le mien.

Je décidai de passer la journée à l'extérieur, l'air étant devenu irrespirable au sein de l'hôpital. La famille, les amis, vinrent me soutenir mais leur douleur ne faisait que s'agripper à la mienne. Je pris la décision de m'isoler et ce fut dans la chambre de Louis, perdue dans son amoncellement de voitures et personnages de Mario Kart, que pour la première fois ma souffrance sortit de mon corps, sans pour autant s'épuiser. Mon regard finit par s'attarder sur les derniers dessins, sur ces cœurs rouges toujours présents. Si je ne pouvais changer le cours des choses pour Louis, pouvait-on le modifier pour un autre petit Louis ailleurs ? Pour un autre parent, la peur au ventre, qui désespérait de recevoir ce don vital ?

La décision me semblait si facile, à mes quinze ans. Mais comment me résigner à perdre une autre partie de mon fils, que je ne reconnaissais déjà plus après l'accident ? M'en voudrait-il ? Qu'aurait-il voulu au fond de lui ?

La veille, je l'avais grondé car son goûter avait encore disparu au profit de ses copains de garderie. « *Tu comprends Maman ils ont pas de goûter eux dans leur*

cartable ; moi j'en avais assez pour moi et c'est encore plus chouette de le partager ».

Partager mon corps, mes organes, alors que je quitte ce monde, me paraissait évident. C'était bien moins le cas quand il s'agissait du petit être que j'avais porté, mis au monde et élevé du mieux possible depuis bientôt 7 ans.

Je retrouvai Alexandre sur le banc près de l'entrée de l'hôpital. La visite de sa mère et d'un de ses amis avait fait redescendre la pression à la tombée de la nuit. Nous savions que nous devions prendre rapidement une décision. Ce don, en tant que mère je ne pouvais m'y résoudre, j'en avais la nausée et le vertige. Peut-être était-ce ma culpabilité qui me poussait à raisonner ainsi mais nous devions prendre cette décision en pensant à ce qu'il aurait voulu, du haut de ses *six ans et demi presque sept* comme il aimait à le répéter. Nous fûmes reçus une nouvelle fois, le diagnostic nous étant une fois encore expliqué, et la question posée. Au fond de moi, je savais qu'il aurait voulu faire don de ses organes. Alexandre en était aussi convaincu, même si voir son fils allongé et chaud ne lui permettait pas vraiment de réaliser sa mort certaine.

Nous ne savons pas à travers qui et où Louis continue d'insuffler la vie ; ce don d'organes nous a permis de donner du sens à l'impensable, de réaliser un acte altruiste et pourtant terriblement égoïste pour nous permettre de continuer à vivre ici-bas, de notre côté. Je suis si fière de lui et je suis convaincue qu'il sourit de là où il est, heureux de voir la vie se partager.

Merci bien mes amis

de Basile Albert

Ça sert à rien de lire. Cet été je veux faire des trucs qui servent à rien. Et puis y'a cette pièce dans la maison qui m'énerve, celle avec pleins de livres dedans. Du coup j'ai acheté de la bouffe, beaucoup de bouffe, assez pour deux mois. J'ai mis un frigo dans la pièce. J'ai acheté de l'alcool, beaucoup d'alcool, assez pour six mois. J'ai acheté deux autres frigos. La douche est juste en face, je pourrais y aller au besoin. Idem pour les toilettes. Le lit est petit mais plutôt confortable. Le premier juillet je suis paré. Deux mois de lecture, pourquoi je fais ça déjà ? J'ai déjà oublié. Pas grave, j'y vais quand même. Dans la bibliothèque y'a plein de compartiments, je commence avec celui en haut à droite. J'ai toujours préféré ma droite à ma gauche. Par contre, je préfère la gauche des autres. Normal. Je prends le premier bouquin, je sors un pack de bières et des chips. Céline. Voyage au bout de la nuit. Un classique il paraît. C'est quoi un classique ? Je le finis en deux jours. C'était bien. Mais la guerre c'est pas bien par contre. J'ai pas eu trop de mal à rester dedans, le mec a rarement tord dans ce qu'il dit. Je sais pas ce qu'il a écrit d'autre mais ça doit être des bons trucs, il est quand même pas trop con et un peu en avance sur son temps je crois. Soit. Au suivant Apollinaire. Alcools. Le titre me plaît. Je bouffe un peu et je prends plusieurs bouteilles de vin. Du rouge et du blanc. Je suis sur le point de commencer ma lecture mais les toilettes m'appellent. Je vais chier et j'attaque alcool et Alcools sur le trône. J'y reste une petite heure et je finis le tout allongé sur le lit. J'avais jamais vraiment lu de poésie. C'est sympa, je comprends pas tout mais je crois que c'est le principe. En tout cas c'est joli. Je dors une bonne demi-journée et je continue ma mission. Bukowski. Contes de la folie ordinaire. Y'a le titre original dans les premières pages. Je le préfère largement. Érections, Éjaculations, Exhibitions, and General Tales of Ordinary Madness. Il parle beaucoup de femmes et d'alcool. Le recueil est court mais j'ai le temps de m'enfiler deux pack de bières. J'aime bien, c'est simple. Même auteur. Women. Il parle encore plus de femmes et d'alcool. Un peu plus long cette fois, c'est un roman. Je m'enfile quatre packs de bières. Il donne envie d'écrire Bukowski, c'est bon signe je pense. C'est celui qui me plaît le plus pour l'instant. C'est possible d'écrire un livre même si on vit rien d'intéressant ? Le risque c'est de parler de trucs qu'on connaît pas je pense. Dans ce cas je pourrais écrire un livre sur quelque chose que je connais genre l'ennui ou l'inaction. Bukowski, il était postier ou clodo jusqu'à ses 50 ans, mais ses livres sont intéressants. Je pense que c'est justement parce qu'il parle de sa vie de merde. Je sais pas en fait, peut-être pas. Je sais pas grand chose. Lire Bukowski, ça me fait me rendre compte que je me connais pas moi même. Je sais ni ce que j'aime, ni ce que je déteste. Je connais ni la souffrance, ni la peine, ni le chagrin. J'ignore tout du bonheur ou de la joie. À la limite y'a que le mépris et l'humour qui me paraissent un peu familiers. "Les gens me diminuaient, ils me pompaient l'air. Humanité, tu m'as toujours débecté", telle était ma devise." Merci Charles. L'abbé Prévost. Bizarre comme nom. Il devait être prêtre. Ou bien abbé ? Je connais pas la différence. Manon Lescaut. Pas très catholique quand même, ils font pas mal de crasses les deux. Mais il montre bien la saleté de l'humanité. Je peux que être d'accord du coup. Je commence à me sentir un peu sale moi aussi. Première douche, peut-être ? Non, ne précipitons pas les choses. Je dors un peu, puis je mange un peu et je bois beaucoup. Toujours avoir un ratio de boisson supérieur à la nourriture. Au suivant. Molière. Du théâtre. C'est un livre avec plusieurs de ses pièces.

Y'a Le Misanthrope, Le Malade imaginaire, L'Avare et L'école des femmes. Assez épais tout ça. Je lis d'une traite. Tout est bien, vraiment. Pleins de personnages. Un marginal qui a tout compris à la vie, un vieux con exploité, un connard égoïste et un pédophile obsédé. C'est bourré de mecs qu'on croise tous les jours dans la rue. Au moins Molière, il donne leur voix à tous. Aux bons comme aux méchants. Aux meilleurs comme aux pires. Ça me fait réfléchir. J'ai besoin de boire quand je réfléchis. Bière. C'est l'échauffement. Ricard. On continue l'échauffement. Mon petit plaisir, menthe pastille. Fin de l'échauffement. Puis… Non, je vais pas vous dire comment s'est passé le match, trop long. Tout ce que je peux vous dire c'est que l'alcool a gagné. L'alcool gagne toujours, chienne de boisson. Je dors une bonne journée. Je décuve. Puis la fête continue. Virginie Despentes. Vernon Subutex. Je m'enchaîne les trois tomes. En deux jours. L'impression que ça a duré une heure. Elle aussi elle donne leur voix à tous. Ça lui réussit franchement. La fin est dure. Je reste à errer dans la pièce et dans mon esprit. Je mange, je bois. Première douche, mon corps aurait préféré que je la prenne quelques jours plus tôt, j'en doute pas. On peut pas tout faire en même temps, y'a des priorités quand même. Céleste n'attend pas. Xavier n'attend pas. Amélie non plus. La Hyène encore moins, et Subutex, alors Subutex lui n'attend sûrement pas une seconde. Ma peau est neuve, mon foie lui est usé jusqu'à la corde. J'ai envie de lire d'autres livres de cette auteure. Tant pis pour l'ordre établi de la bibliothèque, qu'il aille se faire foutre. Même auteure. King Kong Théorie. C'est vrai qu'on est quand même mieux placé pour parler des putes quand on en a été une. Ça enlève de la légitimité à Bukowski. C'est un métier formidable en fait. Ou peut-être pas. Je vais quand même l'envisager comme possibilité d'avenir, on sait jamais. Elle a beaucoup raison elle aussi. Tous les écrivains sont comme ça ? Je pense pas. En tout cas beaucoup. Bon par contre je ferais plus de stop, même si je suis un mec. Y'a moins de chance pour qu'il m'arrive un truc (désolé pour ça c'est pas moi qui choisi) mais y'en a quand même. Je dors quelques jours. Je rêve beaucoup. De routes innocentes, de baobabs roses, d'horizons en métal, de filles de verre, d'esprit solides et d'hiver salauds. Les rêves c'est comme la poésie, on te demande pas de comprendre mais de plonger dedans. Je me réveille, je bois, je chie, je lis. Arturo Pérez-Reverte. La Reine du sud. Y'a pas à dire être une baronne de la drogue c'est plutôt stylé. La drogue aussi c'est stylé. Mais j'en prend pas, on me dit que c'est pas bon pour la santé. Je pense que j'ai tort mais bon, on fait avec ce qu'on a et pas toujours ce qu'on veut. Je me vois au Sinaloa, danser avec des mexicains en buvant de la tequila. C'est quand même beaucoup plus intelligent que de travailler dans un bureau et de rentrer en métro pour écouter ses gosses chialer. Ça a plus de sens. J'ai pas de tequila. J'ai d'autres alcools forts. Je bois. Je m'endors. Georges Perec. Les Choses. C'est son premier roman je crois. Il écrit bien Georges. C'est complexe, clair, osé, bien tourné, dansant, fluide, sensible, simple. Je continue avec Ellis Island, Je me souviens, Tentative d'épuisement d'un lieu parisien. Il écrit bien Georges. Il donne une forme, il modélise les tortures de l'âme humaine liées au deuil et à la mort, à l'espace et au temps. C'est une écriture qui touche, une écriture unique car personnelle, vraie, nostalgique. C'est aussi une littérature exhaustive et riche, c'est la description minutieuse et précise de chaque chose. Il donne tellement de matière qu'on peut pas se perdre, on peut pas s'évader de sa lecture. On s'avachit dans les phrases, on se laisse emporter par les mots. Les mots sont des guides. C'est comme ça qu'il touche, n'est ce pas, en pointant du doigt ce que le lecteur doit regarder. Certains écrivains désignent vaguement, d'autres trop précisément, Perec se situe entre les deux. Il laisse sa liberté au lecteur tout en l'aidant à trouver son chemin. La littérature c'est toujours un bout de réponse à une multitude de questions. Et l'autre bout, c'est le lecteur qui doit le trouver. Ça me fait réfléchir. J'ai

encore besoin de boire quand je réfléchis. La bière, toujours la bière. “Boit et vit”. Entre la bière et la vie, toujours choisir la bière. Entre la bière et la mort, ça se tâte. Peut-être la bière quand même. Pierre Lemaître. Le Grand Monde. Ces personnages. Ooooh, ces personnages. Que dire ? C’est tout simplement parfait. On ne sait pas si on doit détester ou avoir pitié de Bouboule. Le détester sans doute. Geneviève on doit la crucifier, ça c’est sûr. On devrait désabolir la peine de mort. Enfin pas toutes les peines de mort, juste la crucifixion. Pour se faire un petit kiffe de temps en temps avec des personnes comme Geneviève. Les autres personnages sont délicieux, vraiment. On aime les suivre, on aime vivre avec eux. Car c’est vrai on vit littéralement ou plutôt littérairement avec eux. Vous m’avez compris. C’est pas le cas dans tous les livres que j’ai lu précédemment. Merci Pierre. Je bois à ta santé. Et puis je mange et je chie et je me lave, mais ça c’est secondaire. Anecdotique même. William Burroughs. Le Festin Nu. Spécial mais bon. Très bon même. Beaucoup de drogue, que de la drogue en fait. Je pense que je l’aurais mieux apprécié, ou en tout cas différemment si j’étais défoncé moi aussi. Une chose est sûre, je serais jamais aussi raide que ce livre. Heureusement. Mais quand même ça questionne sur les limites de l’esprit humain. Jusqu’où vont ses recoins sombres et mystérieux ? Remontez les pensées de William Lee serait une telle aventure… Retrouver leur cheminement, leur logique (si elle existe), leur fonctionnement. Ou peut-être le mystère réside-t-il dans le fait que tout ça n’existe pas, que les pensées pures et crues n’ont aucune contrainte, aucune cohérence. Et que Lee aurait atteint cette pureté, cette sincérité de l’âme humaine dans toute sa vanité et son immondice. Je sais pas. Ça me fait réfléchir. J’ai toujours besoin de boire quand je réfléchis. Ainsi je les enchaîne, tous et toujours, Proust, Beaumarchais, Balzac, Kerouac, Marivaux, Baudelaire, Houellebecq, Rimbaud, Capote, Verlaine et tant d’autres. Tant d’autres que j’aime ou non, mais qui me parle. Tant d’autres que j’écoute avec attention, que je comprend car eux me comprennent, quand si peu de mes contemporains le font. Ils ne m’en veulent pas, eux, ils ne me jugent pas, eux. Ils m’entraînent dans leurs mondes si vastes et si beaux. Les discussions humaines sont chiantes. Alors pourquoi se donner même la peine de parler aux autres quand on peut le faire avec des génies comme ceux-ci ? Ils sont l’inverse de l’ennui que m’inspire notre espèce. Ils sont le peu d’intelligence et de sensibilité que comprend l’humanité, avec quelques autres artistes (cinéastes, peintres, architectes, musiciens), aussi rares soient ils. Ça me fait réfléchir. Vous connaissez la suite. Le Venin, le Poison, la Boisson. Toujours la boisson. Quoi qu’il en soit merci bien mes amis, je ne vous mérite certainement pas.

Léo, 13 ans trois-quart

de Richard Donini

À Lily qui avait un cœur trop grand.

Moi c'est Léonardo, mais je préfère Léo tout court parce que l'autre il est vraiment trop vieux. J'ai dix ans trois quarts. Maman dit que je suis un « miraculé ». Papa, lui, dit pas grand-chose, mais une fois je l'ai vu pleurer en cachette dans le garage.

J'ai un cœur tout neuf ! Pas comme un jouet ou une voiture. Un vrai cœur. Un qui bat plus fort que l'ancien qui n'allait pas bien du tout. Avec celui-là, je me réveille la nuit parce que je rêve que je vole.

Les docteurs disent qu'un ange me l'a donné. Mais si c'est comme le Père Noël, j'y crois pas beaucoup. Moi, je sais que c'est un super-héros. Comme Iron-Man avec son cœur qui brille au milieu de son armure. Alors, depuis que je suis rentré de l'hôpital, j'ai décidé d'écrire des lettres à mon super-héros perso. Je les mets dans des bouteilles en plastique et je les jette dans le lac, derrière la maison. Maman ne le sait pas. Elle dirait que c'est dangereux pour les poissons. Mais moi, je crois que quand on ne les pêche pas, les poissons c'est comme le facteur, ça livre les messages.

Dans mes lettres, je lui raconte tout. Comment mon nouveau cœur fait boom-boom très fort quand Justine me regarde. Comment pour la première fois, j'ai gagné la course à l'école. Comment j'ai plus besoin du fauteuil roulant, même si avant j'aimais bien jouer aux auto-tamponneuses avec. Je lui écris avec mon stylo violet, celui qui sent les myrtilles, parce que je veux que ça sente bon quand mon super-héros ouvrira la bouteille. Même si c'est dans mille ans.

Cher super-héros

Je sais pas comment tu t'appelles. Peut-être Hugo. Ou bien Max. Ou un nom secret comme dans les mangas. Mais je sais que j'ai ton cœur. Tu ne savais même pas qui j'étais, mais tu l'as fait quand même. Je te promets d'en prendre bien soin. Je vais faire des super trucs avec. Je t'ai fait une liste : apprendre à nager sans brassards. Protéger Justine si quelqu'un se moque d'elle. Adopter un chien. Construire une cabane dans l'arbre du jardin. Devenir astronaute ou boulanger, je sais pas encore. Manger tous les légumes, même les épinards. Faire rire Papa plus souvent. Je trouve pas de mot assez grand, alors je dis juste : merci pour ton cœur magique.

Ton copain du cœur,

Léo

J'ai plié le papier en quatre, bien serré, et glissé dans une bouteille de jus de pomme vide. Puis j'ai couru jusqu'au bord du lac derrière la maison et j'ai lancé la bouteille très fort. Je suis resté longtemps à regarder les cercles dans l'eau, comme si mon cœur flottait dessus.

Cher super-héros,

Il m'arrive des trucs super bizarres. Hier, j'ai chanté une chanson que j'avais jamais entendue. Papa a levé la tête et il a fait une drôle de moue. Il m'a demandé où j'avais appris ça. J'ai dit « nulle part » et c'était vrai. Les mots sont sortis tout seuls, comme si quelqu'un les chantait dans ma tête. Et puis, avant j'aimais pas les pommes. Maintenant, j'en mange trois par jour. Maman dit que c'est bien, que ça donne des vitamines. Mais moi, je crois que c'est toi qui me fais aimer les pommes et que c'est ta chanson.

Ton copain du cœur,

Léo

Cette fois, j'ai couru plus vite vers le lac. Je voulais que ma bouteille rejoigne vite l'autre.

Cher super-héros,

Aujourd'hui, j'ai dessiné un bateau. Un grand voilier tout blanc et un drapeau rouge tout en haut. La maîtresse a dit que mon dessin était très beau. Mais moi, je sais pas pourquoi j'ai dessiné ça. On habite loin de la mer. Et puis, il y a autre chose. Quand j'entends les sirènes des ambulances, j'ai mal au ventre. Avant, ça me faisait rien. Maintenant, j'ai envie de me cacher sous mon lit. Je me demande... Tu avais peur des sirènes, toi ? Tu aimais dessiner des bateaux ?

Ton copain du cœur,

Léo

Cette nuit-là, j'ai rêvé que je naviguais. Il y avait quelqu'un avec moi, mais je voyais pas sa figure. On riait ensemble en regardant les dauphins.
Le lendemain, j'ai trouvé Maman qui regardait une photo que j'avais jamais vue. Un petit garçon avec les cheveux bruns et un sourire immense. Il portait un t-shirt avec un bateau dessus.
– Maman, c'est qui le garçon. On le connaît ?
Elle a rangé la photo et puis elle m'a pris les mains comme elle fait quand c'est important.
– Tu sais, Léo, ton cœur... il appartenait à un petit garçon qui ne pouvait plus s'en servir.
– Il s'appelait comment ?
– Nathan. Il avait onze ans.
– Et il aimait les bateaux ?
Maman a ouvert de grands yeux.
– Comment est-ce que tu sais ça ?

J’ai rien répondu. J’ai couru dans ma chambre et j’ai regardé mes dessins. Tous les bateaux que j’avais dessinés depuis trois mois. Le sachet de pommes. Le cahier avec la chanson mystérieuse.

Cher Nathan,

Maintenant je connais ton nom. C’est beau, Nathan. Ça veut dire « don de Dieu », Maman m’a dit. Je comprends maintenant pourquoi j’aime les pommes, pourquoi je dessine des bateaux et pourquoi je chante des chansons que j’ai jamais entendues. C’est des bouts à toi, comme quand on se souvient de quelque chose qu’on a aimé très très fort. Je ne serai plus jamais triste parce que tu seras toujours là comme un frère jumeau. On va refaire une liste de rêves ensemble.

Ton frère du cœur.

Léo

J’ai mis la lettre dans une bouteille spéciale, celle en verre que Papa garde dans le garage. Je suis allé au bord du lac. Mais j’avais plus besoin de la jeter parce Nathan était là et qu’on était deux dans le même cœur.

Le battement d'après

d'Aurélie Vellinger

Le vacarme sourd d'un choc. Tout est flou. L'air immobile. Un vélo percuté. Une chaussée mouillée. Un corps qui glisse. Et le noir, puis le silence. Pourtant, quelque chose pulse encore : un battement. Un battement qui ne sait pas s'il doit rester ou partir, un battement qui hésite entre deux mondes. Et le vent qui murmure : « Ce n'est pas la fin, c'est un relai »

Gabriel avait ce genre de visage qu'on oublie difficilement. Pas pour sa beauté, trop discrète, mais pour sa douceur. Une peau tannée par les années, un regard couleur brume et des mains abîmées par les saisons. Il jouait de l'accordéon tous les jeudis devant la station Glacière, ligne 6. Sa musique flottait comme un parfum enivrant au milieu du tumulte parisien. Elle n'exigeait rien, elle proposait juste un peu de lumière. Les passants le croisaient sans toujours l'écouter, mais ceux qui prenaient le temps de s'arrêter repartaient en souriant. Un enfant lui avait un jour offert une marguerite. Gabriel l'avait glissée dans l'étui de son accordéon et elle y était restée, séchée, fragile, témoin discret d'un instant d'innocence. Ce jeudi-là, il remarqua une silhouette recroquevillée sur un banc. Une jeune femme pleurait, le visage enfoui dans son écharpe. Il s'approcha doucement, puis, sans mot dire, laissa son accordéon souffler une valse mélodieuse. C'était sa façon à lui de parler, de réconforter. Elle leva les yeux et leurs regards se croisèrent. Il y eut quelque chose entre eux, fugace. Une vibration dans l'atmosphère, comme si deux âmes venaient de se reconnaître à travers le voile de la douleur. Puis, elle se leva, pressée, et s'éloigna sans se retourner. Gabriel, lui, sourit. Il ne savait pas qu'il venait de jouer la dernière note de sa propre partition. Quelques heures plus tard, en pleine nuit et dans un carrefour désert, un chauffard le renverserait sur son vélo. Les secours tenteraient l'impossible. Mais Gabriel ne se réveillerait plus.

Maya vivait dans un monde d'attente. Elle avait 25 ans, un rire discret et des yeux couleur orage. Illustratrice de talent, elle partageait ses dessins en ligne sous le pseudo @Mirabilis. Ses personnages étaient souvent des solitaires lumineux, des êtres qui brillaient sans s'en rendre compte, comme s'ils portaient un feu intérieur trop puissant pour leur propre corps. Mais ce que les internautes ignoraient, c'est que Maya vivait avec une insuffisance cardiaque sévère. Sa vie pouvait s'éteindre à tout moment. Chaque jour était une page incertaine, un souffle en sursis. Un soir, alors qu'elle avait senti sa respiration ralentir dangereusement, elle avait écrit une lettre, sans destinataire : « Si un jour un cœur

m'est offert, je promets de ne pas oublier celui qui me l'aura donné. Je le ferai (re)vivre en le dessinant. »
Et depuis le début de l'après-midi, elle croquait sous tous les angles un inconnu portant un accordéon. Elle ne savait pas pourquoi, mais il semblait lui dire : « Tu peux encore tenir, tu es plus forte que tu ne le penses ».
Le lendemain aux aurores, son téléphone sonna : un cœur l'attendait. Maintenant. Entre la peur et l'espoir, son âme chancela.

À l'hôpital, Gabriel était maintenu artificiellement en vie. Le verdict était sans appel : mort cérébrale. Il n'avait ni famille proche, ni testament, mais dans son portefeuille élimé les médecins trouvèrent une carte de donneur d'organes, signée à 20 ans à l'encre bleue légèrement effacée. Le personnel médical prépara la procédure de don : chaque geste était minutieux, respectueux, presque solennel. Comme si le monde s'inclinait devant cette âme en train de se déployer ailleurs, laissant son corps en héritage. Dans une autre aile de l'hôpital, Maya s'endormait, un masque sur le visage, entourée d'une équipe en blouse blanche.
Deux destins basculèrent en silence.
Deux vies qui ne feraient bientôt qu'une.

Maya se réveilla fatiguée. Elle sentait des tiraillements dans sa poitrine, mais aussi… Un battement régulier. Nouveau. Étranger. Présent. Le cœur de quelqu'un d'autre était en elle, quelqu'un qu'elle ne connaîtrait jamais et qu'elle ne pourrait pas remercier pour son geste. Elle sentait pourtant une présence discrète à ses côtés, telle une ombre qui lui tiendrait la main pour le reste de sa nouvelle vie. Dans les jours qui suivirent, les rêves revinrent. Toujours ce même homme qu'elle avait imaginé avant la transplantation, tenant de ses mains calleuses un accordéon dans une station de métro. Elle dessina sans relâche, des planches entières de visages, de scènes, dans une atmosphère presque irréelle. Puis elle publia une BD sur son blog :
« *La vie en partage :*
L'histoire d'un musicien oublié, dont le cœur continue de battre dans le corps d'une artiste. Une ode à l'amour anonyme, à la transmission invisible.
À ce qui survit quand tout semble s'arrêter. »
La bande dessinée toucha des milliers de lecteurs et fut traduite dans plusieurs langues, relayée, commentée. Un médecin reconnut le personnage principal. Il contacta Maya et lui dit : « son prénom était Gabriel, il jouait de la musique à Glacière. »
En effet, les dates et les détails coïncidaient. Gabriel était bien son archange, sans le moindre doute.

Maya connaissait bien cette station, elle y passait souvent. À peine arrivée, elle aperçut un vieil homme qui commença à pianoter sur son accordéon un air maladroit mais reconnaissable, celui qu'elle entendait dans son esprit. Elle s'approcha. Il la regarda longtemps avant de lui déclarer : « Vous avez ses yeux quand vous souriez. ». Voyant son incompréhension, il lui expliqua : il était le voisin de Gabriel. Ils parlaient parfois musique, parfois silence. Il lui raconta la rue, les enfants qui passaient, les passants que Gabriel aidait sans jamais se poser de questions. Elle se revit alors quelques semaines plus tôt ici même, admirant un homme jouer de l'accordéon à une jeune femme assise sur un banc, tentant d'étouffer ses sanglots dans son écharpe... C'était… la veille de son opération. Elle avait pensé à un couple d'amoureux tant leurs regards étaient remplis d'émotions. Elle savait maintenant que c'était lui qu'elle avait croqué depuis ce jour et qu'il était celui lui avait sauvé la vie. Elle sentit alors le cœur de Gabriel battre plus fort en elle, comme s'il acquiesçait. Elle pleura, longuement. Mais ce n'était pas de la tristesse. C'était une gratitude trop grande pour ne pas l'exprimer.

Un an plus tard, Maya inaugura, avec l'aide de la mairie, un petit jardin discret où chaque arbre portait une clochette en verre. Lorsque le vent les faisait tinter, on entendait une douce mélopée, un son qui semblait dire « Je suis encore là ». Les familles venaient y déposer des lettres, les enfants couraient, inconscients de l'intensité sentimentale du lieu. Au centre, un banc de bois sculpté portait une inscription gravée : « À ceux dont le dernier acte fut le don de la vie ». Et juste à côté, une plaque minuscule en métal vieilli, indiquait :

Gabriel :
Son cœur musicien continue de jouer
Dans un corps qui dessine la vie à l'encre indélébile

L'autre côté du souffle

d'Axel Decroix

Il y a eu ce bruit. Un crissement sec, brutal, un désaccord du monde contre lui-même.

Puis plus rien.

Le silence avait englouti les dernières secondes de Clément. L'accident n'avait pas eu de spectateurs. Le bitume mouillé, la nuit dense, la moto couchée contre le rail. Et son corps, déjà ailleurs.

C'est dans le bureau feutré de l'hôpital qu'on parla d'organes. Sa mère, droite malgré les larmes, entendit des mots dont elle n'avait pas la clef : donneur, compatibilité, prélèvement, temps d'ischémie. Tout se jouait dans les heures. Clément avait dix-neuf ans. Il avait coché la case.

Elle hocha la tête. Peut-être trop vite. Ou peut-être pas assez.

Jade avait vingt-huit ans quand elle reçut les poumons de Clément. Elle en avait passé cinq à apprendre à ne pas mourir. Sa vie se mesurait en chiffres, en taux, en niveaux d'oxygène. Elle connaissait le seuil de sa propre asphyxie. Elle savait comment les minutes s'effondrent quand respirer devient un effort de chaque instant.

Elle fut opérée à l'aube, quand le ciel hésite encore. L'équipe médicale parla d'un miracle. Mais elle, elle savait ce que cela voulait dire : quelque part, un garçon était mort.

Après la greffe, tout fut différent. La douleur, d'abord. Puis l'étrangeté.

Respirer. Ce geste anodin. Ce souffle nouveau, étranger, dans sa poitrine. Elle le sentait. Ce n'était pas le sien. Pas encore. Il résistait, s'imposait. Il avait une mémoire que son corps ne partageait pas. Une cadence venue d'une autre vie.

Elle mit du temps à comprendre que ce souffle-là, elle ne pourrait jamais le dompter. Il fallait l'apprivoiser.

Elle demanda un jour, à voix basse, si elle pouvait savoir. Qui il était. Ce garçon.

On lui dit non. Le don est anonyme. La vie, elle, ne l'est jamais.

Un an plus tard, elle écrivit une lettre. Pas de nom. Pas d'adresse. Juste des mots. Elle les pesa un à un. Elle y mit de la pudeur, de la gratitude, un peu de honte aussi.

« Je vis. Et je ne sais pas comment vous dire merci.
Je respire avec ce qui fut vôtre. Ou celui de votre fils.
Chaque inspiration m'appartient autant qu'elle me dépasse.
J'espère être digne de ce souffle. »

Elle ne sut jamais si la lettre avait été transmise. Peut-être que oui. Peut-être que non. Elle apprit à vivre avec cette incertitude comme avec les silences d'un corps greffé.

Trois ans plus tard, elle se retrouva devant une école de musique. Un petit garçon jouait du violoncelle. Elle s'arrêta. Elle ne sut pas pourquoi. Elle écouta. Les notes vibraient dans l'air humide. Quelqu'un respirait en elle. Elle en fut sûre.

Un jour, elle rêva. Elle était au bord d'un lac. Un garçon s'approcha. Il ne parlait pas. Il posa simplement une main sur sa poitrine. Puis il repartit.

Le matin, elle se souvint. Il souriait.

De l'autre côté, la mère de Clément avait reçu la lettre.

Elle l'avait lue sans pleurer. Pas tout de suite. Elle l'avait rangée dans une boîte en fer, celle où reposaient les dessins d'enfance, les bulletins, les photos jaunies. Elle ne répondit pas. Que dire à quelqu'un qui porte ce qui vous manque à jamais ?

Elle se dit pourtant, un jour, qu'il était vivant. Un peu. Ailleurs.

Quand elle marchait, elle regardait les visages. Dans la rue. Dans les bus. Elle s'imaginait que peut-être, l'une de ces personnes respirait avec le souffle de son fils.

Elle souriait à des inconnus, parfois. Et quand ils souriaient en retour, elle pensait : « peut-être que c'est elle ».

Jade reprit son travail. Elle recommença à courir, doucement. À grimper les escaliers sans peur. À rire sans manquer d'air.

Chaque année, à la même date, elle s'offrait une minute de silence. Pas une commémoration. Une reconnaissance. Un pacte muet.

Elle écrivit un deuxième mot, jamais envoyé.

« Vous ne me connaissez pas. Mais je vous porte.
Il n'y a pas de miracle. Il n'y a que la vie, parfois cruelle, parfois belle.
Je ne vis pas à la place de. Je vis avec.
À chaque respiration, je me souviens que c'est un cadeau. »

On dit que les cellules ont une mémoire.

Jade n'avait jamais cru à ces histoires de transmission invisible. Mais parfois, la nuit, elle rêvait de motos. De vitesse. De vent contre la peau. De virages qu'on prend trop vite, le cœur en feu. Et d'un cri qui ne vient jamais.

Elle se réveillait en sursaut. Posait la main sur sa poitrine. Le cœur battait fort. Les poumons pleins.

Elle se disait que ce n'était pas le passé qui revenait. C'était une présence. Discrète. Silencieuse. Une manière de dire : « je suis encore là ».

Et elle répondait, sans mot, en silence.

Oui. Tu es là. Et moi aussi.

De la faille à la fleur

d'Arthur Rimadoum

Cette nouvelle est classée hors catégorie car elle est trop longue. Bravo à son auteur car elle est très belle. Disponible sous format numérique à qui la demande…

concourssaptransforme@gmail.com

Entre vos mains, la vie continue

d'Oumayma Lamhaouas

Et si je vous disais qu'un simple geste peut redonner la vie, l'espoir, un souffle… Que ce pouvoir, c'est le don de vos organes. Y croiriez-vous ?

Le don d'organes, c'est bien plus qu'un acte médical. C'est un acte de transmission, une main tendue entre deux vies, une promesse offerte quand tout semble perdu. Il consiste à permettre, après sa mort — ou parfois de son vivant —, que certains organes soient prélevés pour être greffés à des personnes gravement malades. Un cœur trop fatigué, des poumons qui s'épuisent, des reins qui ne filtrent plus... Ce sont des corps en attente, des existences suspendues, qui peuvent retrouver souffle, force et avenir grâce à un seul donneur.

Ce geste peut sembler anodin, presque invisible. Pourtant, il porte en lui la puissance d'un miracle. Derrière ce choix, il y a la renaissance. La vie qui reprend, là où on ne l'attendait plus. Un battement de cœur qui revient. Une voix qui se relève. Un enfant qui peut courir, un parent qui peut rester, un rêve qui peut continuer. Ce n'est pas une fin, c'est une continuité. Une lumière qui se transmet, une flamme qui ne s'éteint pas.

On oublie trop souvent de parler du don d'organes. Par pudeur, par peur, ou parce qu'on pense avoir le temps. Mais le silence est souvent le plus grand obstacle. Des familles hésitent, ne savent pas, doutent. Et pendant ce temps, des vies s'effacent faute de donneurs. Pourtant, il suffit d'un mot. D'une conversation. D'un engagement simple, mais profond. Dire « oui » à ses proches, c'est déjà ouvrir une porte vers l'avenir.

Aujourd'hui, des milliers d'âmes attendent cette étincelle, ce souffle de vie capable de raviver leur flamme. Chaque jour compte. Chaque donneur peut faire renaître plusieurs vies. Derrière chaque greffe, il y a une histoire bouleversante : celle de la douleur d'un adieu, mais aussi celle de la joie d'un retour à la vie. Deux réalités qui se croisent, se tendent la main, se relient sans jamais se connaître.

Il ne s'agit pas d'héroïsme. Il ne s'agit pas non plus de sacrifice. Il s'agit d'un acte profondément humain et une gratitude éternelle que le porteur n'oubliera jamais. Un geste silencieux, mais chargé de sens. C'est une manière de prolonger ce que l'on a été. De transformer une absence en présence. De faire vivre l'amour, même dans la séparation. Il peut sauver. *Et ce pouvoir, vous l'avez.*

Ce choix vous appartient. C'est un pouvoir immense, discret mais bouleversant. Ce n'est pas qu'un geste médical : c'est une preuve de confiance, un témoignage d'amour envers des inconnus que vous ne rencontrerez peut-être jamais, mais que vous sauverez peut-être.

Alors, ce souffle entre vos mains, que déciderez-vous d'en faire ?

La vie en partage

de Frédérique Buono

L'hôpital était un endroit particulier, où les couloirs semblaient toujours empreints d'un silence lourd, mais étrange. Le temps y était suspendu, ni rapide, ni lent, juste suspendu. Quand on y entrait, on savait qu'on y vivait quelque chose de plus grand que soi, de plus fort aussi, mais souvent trop difficile à appréhender.

Sophie déambulait dans ce même silence, son regard perdu dans les murs pâles de l'hôpital. La veille, elle avait appris qu'elle ne pourrait plus marcher. Cette nouvelle tombait comme un couperet, la faisant vaciller au bord de l'abîme. Son corps, jeune, fort, porteur d'une énergie qu'elle croyait inépuisable, semblait désormais trahi. Une maladie rare, invisible aux yeux des autres, mais cruelle. En l'espace de quelques mois, elle avait vu ses jambes se dérober sous elle, incapable de les commander.

Les médecins avaient été clairs : un transplant était nécessaire, un rein neuf, une fonction retrouvée, une chance de réécrire son histoire. Mais tout le monde n'avait pas la chance d'avoir cette possibilité. Il fallait attendre. L'espoir reposait sur la générosité d'un autre, un geste volontaire, un don de vie.

Mais comment imaginer qu'une autre personne, un inconnu, choisirait d'offrir une partie de son corps pour sa survie ? C'était la question qui tourmentait Sophie, la même qui revenait sans cesse lorsqu'elle était seule dans sa chambre. Elle s'était renseignée sur les dons d'organes, mais la réalité du don lui apparaissait encore floue, comme une abstraction lointaine.

Un matin, alors qu'elle se rendait à sa consultation, une infirmière lui remit une brochure. "Le don d'organes, un acte de vie en partage", avait-elle dit simplement. Sophie la prit sans grande conviction. Elle savait que sa seule chance résidait dans un miracle, mais ce miracle se réalisait grâce à l'amour et la générosité de ceux qui avaient déjà accepté de faire ce sacrifice. Était-elle prête à recevoir une partie d'un autre être humain ? Était-ce moral de vivre grâce à la souffrance d'un autre ?

Sophie tourna les pages de la brochure, son esprit se perdant dans le texte. Puis, une phrase accrocha son attention : *"Le don d'organes est un acte de solidarité, de vie en partage. Celui qui donne ne disparaît pas, il continue de vivre à travers celui qui reçoit."* Ces mots, ces simples mots, la frappèrent avec une force qu'elle n'avait pas anticipée. Le don, ce n'était pas un acte de charité, ni de pitié, mais un échange, un lien invisible tissé entre deux vies, une continuité de l'humanité. C'était un pacte, un geste profond qui transcendait les frontières du corps.

Les jours suivants, Sophie se renseigna davantage, parla avec des personnes ayant reçu un organe, en apprenant le parcours de ceux qui avaient choisi d'offrir leur corps. Les témoignages étaient touchants. Chaque histoire racontait une renaissance, une nouvelle chance, une vie qui se continuait grâce à un geste simple et solidaire.

Elle rencontra Claire, une jeune femme d'une trentaine d'années, qui vivait grâce à un cœur qui ne lui appartenait pas. Claire lui expliqua son histoire, comment elle avait failli mourir d'une insuffisance cardiaque à l'âge de 25 ans. Elle n'avait survécu que grâce à un cœur donné par une personne décédée dans un accident de voiture. "Je ne pouvais pas m'arrêter d'y penser, au début", confia Claire. "Un autre homme avait donné sa vie pour que la mienne continue, et je me sentais tellement responsable, tellement reconnaissante. Mais aujourd'hui, je vois les choses différemment. Ce cœur bat en moi, et

je sens que je suis un peu de lui, que son souffle continue dans le mien. C'est une rencontre improbable, mais c'est une chance, une chance inouïe."

Les mots de Claire s'imprimèrent dans l'esprit de Sophie. Elle comprenait mieux la démarche. Le don d'organes ne consistait pas seulement à sauver des vies, mais à les enrichir. C'était un acte d'amour et de partage. Sophie était prête à accepter cette chance, à vivre grâce à cette alchimie entre deux êtres, malgré l'incertitude de l'attente.

Le temps passa, et Sophie entra enfin sur la liste des patients en attente. Chaque jour, elle espérait. Puis un matin, on lui annonça la nouvelle. Un rein était disponible pour elle. Elle se sentait emportée par un tourbillon d'émotions contradictoires : la joie d'une nouvelle chance, mais aussi la douleur de la pensée qu'elle allait recevoir un organe qui n'était pas le sien, d'une autre personne, partie trop tôt. Elle ne savait pas qui était cette personne, mais son geste allait changer sa vie.

Elle se rendit à l'hôpital pour la transplantation, et ce fut le début d'une nouvelle aventure. Le miracle qu'elle avait attendu pendant des mois venait de se produire, un rein donné par une inconnue, une personne qui avait fait le choix de donner, sans savoir à qui il irait. Le processus de récupération fut long, difficile, mais chaque jour était une victoire sur la maladie, une victoire sur la peur de l'inconnu.

Les mois passèrent. Sophie retrouva sa vie d'avant, mais avec un sentiment nouveau. Elle savait que sa seconde chance lui avait été donnée, qu'elle vivait grâce à un acte de générosité, un acte de partage. Elle ressentait une profonde gratitude envers celui qui avait fait ce don, et un lien invisible unissait désormais leur existence.

Un jour, elle écrivit une lettre. Une lettre qu'elle ne savait pas si elle pourrait jamais envoyer. Elle y exprimait sa reconnaissance, ses remerciements. Elle voulait que cette personne sache que son organe vivait, qu'il battait avec force et qu'il l'avait sauvée. Elle n'avait pas de mots pour décrire ce qu'elle ressentait, mais elle voulait qu'on lui comprenne qu'elle vivait aussi grâce à cette partie d'un autre. "Je ne vous connais pas", écrivit-elle, "mais vous êtes désormais en moi. Et je me sens vivante grâce à vous."

Sophie déposa la lettre sur le bureau de l'hôpital, en espérant que, d'une manière ou d'une autre, elle atteindrait la famille de celui ou celle qui avait choisi de donner. Peut-être qu'un jour, la famille de l'inconnu saurait que leur douleur avait permis de sauver une vie, qu'un organe donné dans la douleur avait transformé la souffrance en espoir.

La vie en partage. Un acte d'amour, de générosité. Quelque part, au fond de son âme, Sophie savait que ce partage n'était pas uniquement physique. C'était un partage de valeurs, un partage d'humanité. Dans ce monde souvent si individualiste, ce geste représentait la beauté d'un monde solidaire. La vie, même la plus fragile, pouvait se transmettre, se réinventer grâce à un simple acte de générosité.

C'était la vie en partage. Et Sophie, à chaque respiration, à chaque mouvement de son corps, en était la preuve vivante.

Le Rein de Koffi

de Bruno Ladi Dank

À Kpakou-Da, entre le fleuve Mono et une route chinoise inachevée, la mort n'était pas une affaire de vieillesse. C'était une maladie de Blancs, pas une fin digne pour un homme de la terre.

Jusqu'à ce que le destin, ce farceur cruel et inélégant, ne s'abatte sur Koffi.

Koffi. Son seul nom faisait vibrer tous les cœurs. Le chanteur, la star locale, l'homme dont la voix était tissée de la saveur de feuilles de moringa pillées et de miel sauvage. Adulé par les femmes, envié par les hommes, Koffi était le pouls vibrant de Kpakou-Da. Un soir de pleine lune, alors que les étoiles piquaient le velours noir du ciel africain, Koffi était sur scène. Sa voix, puissante et mélodieuse, s'élevait dans la nuit, et faisait se trémousser le village réuni au clair de lune. Puis, au milieu d'un refrain, un silence. Koffi, foudroyé, s'effondra. Ses reins avaient cessé leur chant silencieux. Le cœur de Kpakou-Da s'arrêta de battre à l'unisson.

C'est à l'hôpital régional de Lomé, un bâtiment jaune-poussière, que le verdict tomba : insuffisance rénale en phase terminale. Il fallait un rein neuf, et vite.

Mais où trouver un rein compatible quand on est fils unique, sans parents vivants, et qu'on a offert toute sa fortune à un prophète charlatan ? C'est là que l'histoire de Koffi, et celle de Kpakou-Da, bascula dans l'absurde et le tragique suite au diagnostic du médecin.

Alité, perfusé, son corps amaigri, Koffi chantait faux. Sa voix, jadis un torrent de joie, n'était plus qu'un filet d'eau trouble. Le silence de sa chambre d'hôpital était un blasphème.

L'hôpital. Un labyrinthe de couloirs décrépits, saturé d'odeurs d'éther et de sueur rance. Dans ce tableau de désolation, l'espoir changeait de couleur. Ses fans, figures providentielles, commencèrent à se manifester en faveur du patient aimé :

Tantie Zounon, la vieille guérisseuse, arriva avec une calebasse d'une décoction à l'odeur de terre et de mystère : « Rate de pangolin et jus de baobab, Koffi. Ça nettoie le sang. »

Pasteur Odounsi, rival du prophète qui avait dépouillé Koffi, vint rassurer le malade que Dieu pouvait faire repousser un rein comme un plantain sur un sol fertile.

Et enfin, Sébastien. Un orphelin de dix-sept ans, à la mine stressée, qui vendait des sachets d'eau fraîche, Haïrou-djam, au marché. Il avait grandi avec la musique de Koffi. Il vint à son chevet pour lui manifester sa compassion et pour sa reconnaissance pour sa voix mélodieuse.

Mais il y eut aussi le Docteur Assiba, chirurgien. Compétent, mais

égoïste.

« Un rein, oui, mais ça coûte », répétait-il en tapotant sa montre suisse. Il portait toujours un masque chirurgical, comme un rappel de sa supériorité à tout ce monde qu'il toisait d'ailleurs de son piédestal.

Un matin, Sébastien se présenta à l'hôpital. Il voulait donner un rein. L'infirmière, sceptique, demanda : « Pourquoi ? »

Sébastien répondit : « Parce qu'il m'a donné la joie de vivre avec sa musique. »

Le mot fit le tour du pays. Un orphelin voulait donner un de ses organes à Koffi. L'onde de choc fut immédiate. Certains hurlèrent au scandale, au complot, au sacrifice rituel. La rumeur, cette bête insaisissable, aux longues jambes, courait plus vite que le vent. Sur Facebook, le débat s'enflamma, transformant un acte de pure générosité, de charité d'un orphelin envers un bienfaiteur, en un cirque médiatique sans précédent.

L'affaire prit une ampleur inattendue. Les autorités débarquèrent à Kpakou-Da et s'y mêlèrent : le Préfet, la presse, une ONG. Il fallait vérifier : trafic ? Sorcellerie ? Coercition ?

Les tests furent effectués. Le rein de Sébastien était parfaitement compatible et fonctionnait à plein régime. Une concordance presque miraculeuse, qui ne fit qu'attiser la suspicion.

Mais il fallait le consentement : écrit, certifié, tamponné, filmé, validé. La bureaucratie s'était emparée du rein de Sébastien.

La tension monta. Le marché suspendit ses activités. Une bagarre éclata entre les « pro-rein » et les « anti-rein ».

Le vieux chef du village convoqua une réunion d'urgence pour tirer cette affaire au clair. « Ce garçon veut donner …» dit-il. « Le chanteur veut vivre. Le reste, c'est votre peur. Laissez les vivants s'entraider pour le bien. »

Au milieu de ce tumulte, Sébastien restait calme. « Je veux juste qu'il vive », répétait-il. Même Koffi, affaibli, tenta de le dissuader : « Petit, tu es jeune. Tu pourrais le regretter. »

Sébastien sourit : « Peut-être. Mais peut-être que tu me chanteras encore un jour. Et ce jour-là, je danserai avec mon rein en moins et le cœur en entier. »

La veille de l'opération, une complication survint : une légère fièvre chez Sébastien. Le Dr Assiba fronça les sourcils. Le doute s'insinua. Fallait-il annuler ?

Le jour de l'opération se leva, lourd et silencieux. À Kpakou-Da, le village entier était en prière.

Dans le bloc opératoire, le silence était solennel. Le Dr Assiba, son masque dissimulant son visage, hésita. La pression était immense. Il ne pouvait pas échouer.

Sous le regard caméra d'un journaliste, le Dr Assiba prit sa décision. Le bistouri fit son office. Trois heures de tension. Le rein de Sébastien, vibrant de jeunesse, fut délicatement extrait. Puis, avec une minutie infinie, il trouva son nouveau port d'attache. Le miracle chirurgical fut une réussite.

Koffi se remit. Lentement. Sa voix, plus riche, plus vibrante, portait l'écho des souffrances et la promesse d'une vie nouvelle.

Sébastien, lui, devint une célébrité. Une icône de la générosité. Invité dans les talk-shows, décoré par le ministre, sponsorisé par une marque d'eau minérale. Il lança une association, « Un rein, un refrain ». Un sculpteur réalisa une statue à son effigie, pour la placer devant l'hôpital de Lomé. La statue, ironiquement, était plus imposante que l'hôpital lui-même, toujours aussi vétuste.

Un an plus tard, à la fête du village, Koffi chanta une nouvelle chanson :

« Un rein, ce n'est pas rien,
Mais l'amour, c'est plus qu'un bien.
J'étais vide, il m'a donné,
Aujourd'hui, je chante pour l'éternité.
Mon sang neuf, son sang pur,
Une histoire écrite sur le mur
De nos vies, de nos destins,
Un secret enfin sans fin. »

Dans la foule, une vieille femme, les yeux brillants de larmes, se pencha vers sa voisine.

« Finalement, Dieu a fait un miracle. »

L'autre répondit, un sourire énigmatique aux lèvres : « Oui. Mais cette fois, le serviteur de Dieu s'appelait Sébastien… et il était le fils de ta sœur, Adjoa. »

Un silence. La première vieille femme, Adjoa, foudroyée, laissa tomber sa calebasse.

« Mon… mon neveu ? »

La voisine hocha la tête. « Oui, Adjoa. Le fils de ta sœur jumelle, celle que tu as perdue il y a longtemps, et dont Koffi était l'amant secret. Il ne l'a jamais su. Mais moi, je savais. »

La musique de Koffi continuait, joyeuse et entraînante, mais pour Adjoa, le monde venait de basculer. Le miracle du rein n'était plus seulement un acte de générosité, mais une rédemption inattendue, un lien de sang révélé par le destin. La vie, à Kpakou-Da, était un éternel recommencement, un mélange savoureux de miracles et d'absurdités, où les secrets de famille étaient parfois les plus grands des rebondissements.

Renaître plus fort

de Pierre-Yves Leterme

Chacun s'accorde à dire que c'est le bâtiment le plus vétuste, le plus vieillot, le plus sinistre de l'hôpital. Moi j'ai aimé, pas à pas, chrono en main, parcourir 3 fois par jour le long couloir défraîchi jusqu'à parvenir à en atteindre l'extrémité sans m'arrêter. C'était un peu ma piste d'athlé

Beaucoup font les yeux ronds en voyant cette douche commune un peu déglinguée, son rideau qui pendouille, son robinet qui fuit. Moi j'étais bien, d'abord assis, puis accoudé, enfin debout, lorsque l'eau parcourait mon corps et m'enveloppait d'une douce chaleur, détendant peu à peu ma peau, mes muscles, mes rides. Je me sentais vivant, je restais là longtemps

Ils sont nombreux aussi à faire la moue devant les plateaux repas en plastique qui circulent à heures fixes et paraissent chaque jour semblables. Mais manger de nouveau c'était bon, c'était comme un symbole, une renaissance : porter à sa bouche puis avaler avec précautions une cuiller de purée, une de compote, un peu de confiture. Surveiller les réactions de mon corps, prêt à toutes les bienveillances, toutes les indulgences

Nous sommes en Août 2022, il fait très chaud à l'hôpital, je réapprends lentement la vie avec mon hôte : Marcher, me laver, manger, dormir, absorber... Je lui parle et souvent nous sommes deux dans cette chambre, une fois la porte refermée
« Qui es-tu ? Aimes-tu la compote ? la purée ? »
« Est-ce que tu as mal si je suis assis plutôt qu'allongé ? »
« Est-ce tu sens ma main là quand j'appuie de ce côté ? »
« Je veux prendre soin de toi, que tu te sentes en moi comme chez toi. Mon petit foie déraciné, accepterais-tu d'être adopté ? Toi qui n'as rien demandé, tragiquement arraché des entrailles où tu es né : Aimait-il la compote ? Aimait-elle la purée ? Aimait-il courir, aimait-elle danser, voyager, chanter ? Ah si tu pouvais me raconter… »
5 jour plus tôt deux téléphones avaient sonné : le premier pour dire la tristesse, la tragédie, la disparition. Puis le second pour annoncer la renaissance, la délivrance, la résurrection. Entre les deux appels un simple mot : OUI
Ce OUI est une charnière, un lien, un sauvetage, un don, une corde jetée à l'inconnu qui se noie. C'est ce OUI qui résonne le soir entre les murs délabrés de ma chambre du pavillon Sergent, ce OUI qui cogne dans mon cœur jusqu'à ébranler tout un hôpital, ce OUI qui ouvre la brèche par laquelle je ne finirai par m'échapper, ce OUI tatoué de l'intérieur sur ma peau découpée

Un an plus tard le ciel est clément, je marche d'un bon pas sur un sentier fleuri. Je ne vois pas les premiers nuages s'amonceler, pourtant de nombreuses taches sombres sont soudain apparues. Je frissonne, il fait froid maintenant et d'un coup presque noir. Ces tâches c'est mon squelette, mes os aux motifs de panthère. Un bureau au dixième étage, un silence grave, une hébétude. Une main ferme se pose sur le dossier et la voix me dit « voilà ce que nous allons faire ». Sans trembler je prépare mon sac direction la médecine nucléaire
Alors je comprends que j'ai reçu plus qu'un organe, plus qu'un morceau de chair. J'ai reçu avec lui la force, la rage et le courage. J'ai reçu l'assurance de ceux qui ont triomphé, j'ai reçu un destin, une invincibilité. J'ai pris de la hauteur, j'ai changé de monde. De là-haut tout est beau, un hôpital comme la Villa d'Este

Maintenant j'ai accepté ma singularité. Elle fait ma force, elle est ma vie. Je la chéris et désormais je témoigne, je partage

Les ratures

de Chine Cebron

Cela avait pris des semaines à nous rassembler, sans qu'en soient averties les autorités parisiennes. Des années à attendre le bon moment pour agir. Le manifeste s'était propagé comme une poudrée, décimée par le vent.
La poudre avait été jetée sur le feu - à présent on espérait l'explosion.
Les rats s'étaient chargés de transmettre le message. Des bestioles dérangeantes, cyniques, qui se faufilent partout, bien que bienvenues nulle part. Des êtres qui nous ressemblent. Qui ont compris notre intérêt, et ont accepté de colporter la révolution.
Ce sont les seules créatures qui échappent à la vigilance du pouvoir, tant l'État ne préfère pas les voir. Petits, risibles, abjects. L'image collective que l'on leur octroie leur a permis de passer inaperçus des Sentinelles et caméras de surveillance de Paris.
Grâce à eux, des milliers de marginaux, sans papiers ou domicile, de révoltés et de curieux s'étaient rassemblés cette nuit sur la place de la République, et attendaient à présent furtivement dans les ombres malgré le couvre-feu inexorable.

Une ombre passa.
Le bruissement de chuchotis se turent, et les yeux brillaient dans le noir et cherchaient ce qui avait fait taire leurs voisins. Le garçon était apparu, perché sur l'immense statue centrale représentant Marianne. Ce monument était un vestige, relique des temps de la Frénésie Heureuse. Symbole d'égalité, effigie de la démocratie pervertie puis abolie.
Pour Quetzal - c'est ainsi qu'on le surnommait - cette statue était un choix stratégique pour sa première apparition publique, afin de rappeler aux gens que la liberté a pu exister et le peut encore.
Toutes avaient entendu son nom, un souffle d'insurrection dans ce monde amaurose. Mais son visage était inconnu. A présent on distinguait sa silhouette, agile, qui se détachait dans le ciel. On devinait ses traits physiques, alors que nous ne connaissions que ses traits de crayon, rageurs, dont il noircissait les feuilles.
Nos attentes étaient grandes - il les avait fait grandir patiemment - mais nous espérions qu'elles n'étaient pas démesurées.

« Hum hum ! »

Il commença à parler, déroulant le fil de son discours tout bien préparé. Mais la pelote lui échappa des mains, au bout de quelques phrases bien rodées, il ne savait plus que dire. « ... »
La panique glaça sa poitrine, il vacilla.

« Que fait ce garçon ? »

« Il doit avoir à peine seize ans. »

« C'est ce marmot qui est censé nous mener une révolution ?! »

Il n'avait plus de pensées dans le regard. Il crispait ses muscles pour se tenir droit. Ne surtout pas montrer qu'il parlait sans penser. C'est à peine s'il respirait, d'un sifflement exténué de la gorge, entre chaque tirade désalambiquée. Il ne lui restait plus que l'émotion pour se faire comprendre. Mais sa bouche s'adressait à des oreilles, qui ne comprennent pas les cœurs chahutés.
La foule avait un visage composé, le visage d'un adulte attendri par les balbutiements d'un bébé. Elle le dépossédait de son assurance. Décrédibilisait sa présence, lasse de prestance. Ses paroles, glissantes sur sa langue, prenaient un goût rance. La saveur d'avoir tout tenté mais d'au final n'être rien d'autre qu'un malentendu.
La foule semblait tanguer en contrebas, se balançant avec le courant d'air, versatile.
Ou bien était-ce le garçon qui oscillait de son aplomb. « Il va tomber ! » On entendit crier.
S'il tombait maintenant, c'était l'espoir qui tombait avec lui. Il déglutit. Réaffirma sa prise sur la pierre.
La foule était compacte à ses pieds, elle avait quitté l'ombre, prête à le soutenir, à le rattraper en cas de chute. Le clair de lune éclairait les visages, anxieux de ce qui allait suivre. Des visages craintifs de ce que l'avenir leur réserve. Mais malgré leur frousse, ils étaient là, à le regarder. Ils espéraient trouver en lui un autre possible. Ils étaient sortis de l'obscurité. Un courant d'air passa, et emporta sa peur.
Un changement, furtif. Il inspira, et déclara :

« Je ne tomberai pas. »

La vie en partage

de Jennifer Chastang

Je me regarde dans le miroir, un face à face dans les yeux, comme si,...que, j'étais face à Lucky Luke.
Prête à tirer ! Prête à capturer !
A emprisonner mes faiblesses… pour les mettre en prison comme les Daltons.
Après ce duel, je ferme les yeux, et je me sens plus légère.
Des pensées me traversant l'âme, me rappelant qu'il faut toujours se battre, malgré la soif, la faim, la maladie…
Même avec les yeux mouillés, se dire… toujours s'aimer et aimer.
J'ai manqué d'oxygène fut un temps, j'ai été sauvé par ma mère, avec son souffle de belles paroles, de la vie en partage.
Elle a réussi à me transmettre sa force, son amour, son indulgence, sa loyauté, dans les organes où je vis, en me disant,
n'abandonne pas, ne donne pas ton obole à Charon, par faute d'une personne, qui ne désirait pas d'un cœur rempli d'amour.
Ma fille, crois-tu que j'aurais envie de vivre le jour et te retrouver dans mes nuits….

Je me regarde une dernière fois dans le miroir, je me vois, et je vois le reflet de ma mère dans mes yeux, comme un je t'aime flou,
me transmettant, que si ton cœur ton bat, tes deux poumons respirent, fournissent de l'oxygène, pour que tes deux reins travaillent,
et que tes membres te feront voyager pour vivre de nouvelles aventures.

Elle ne m'a pas fait don de ses organes, elle les a créés.
Son sang coulera toujours dans mes veines.

N'est-il pas magnifique ce don ?
Une deuxième chance et un joli partage de valeur et de vie.
Merci maman, j'ai failli donner mon corps, mon âme à Charon, sans pièce de monnaie.

L'or de Cathy

de Rémi Felicianne

Je m'appelle Cathy, j'ai 18 ans et aujourd'hui, c'est mon anniversaire. J'habite un petit village du sud-ouest de la France, un de ces endroits paisibles où tout le monde se connaît. Pour mon passage à l'âge adulte, une petite soirée familiale est prévue le soir pour le dîner, avant que je parte faire la fête avec mes amis. Je suis née le 21 juin, c'est le premier jour de l'été, il fait beau, il fait chaud et les sourires sont sur tous les visages. Tout le monde a fait le déplacement, ma grand-mère est là et pour ce moment si particulier elle m'offre sa bague de fiançailles, un anneau simple en or, celui que lui a donné l'amour de sa vie il y a cinquante ans de cela. Je l'embrasse tendrement et glisse la bague autour de mon annulaire droit. J'ai pendant ce repas pu prendre du recul sur l'instant et me rendre compte de l'amour qui entourait ce moment de vie. Ils étaient tous là pour moi pour célébrer ma vie, et me montrer leur accompagnement sans faille vers l'avenir.
Vers 22 h, se gare la voiture de Dorian devant la maison. C'est un ami que je connais depuis l'école primaire. Nous sommes inséparables. Je l'aime en secret depuis toujours, mais je ne sais pas comment lui faire comprendre mes sentiments. Cela fait quelque temps que notre relation est plus intense, les regards plus appuyés, les projets encore et toujours ensemble.
Je dis au revoir à ma famille avec une longue étreinte pour chacun, comme pour leur faire sentir physiquement ma reconnaissance d'avoir été là.
Nous rentrons dans la voiture pour rejoindre nos amis sur la place du village avant d'aller en boîte de nuit. Je sens Dorian particulièrement tendu ce soir, le regard plus fuyant que d'habitude, comme s'il voulait me dire quelque chose, mais qu'il hésitait.
Je lui demande :

- « Ça va Dorian ?
- Cathy, je dois t'avouer quelque chose. Tu es la première personne à laquelle je pense en me levant le matin et la dernière en me couchant le soir, tu es dans tous mes projets et je ne peux pas imaginer l'un d'entre eux sans toi, sans ta présence rassurante, sans tes rires, sans nos chamailleries. Je t'aime et depuis longtemps déjà. »

Mon cœur s'emballe, je prends la tête de Dorian dans mes mains et j'embrasse sa bouche tendrement, je crois rêver. Mon ami, mon amour…
Nous rejoignons notre groupe d'amis, les yeux brillants, la tête dans les nuages. Notre état était si visible que nos amis ont immédiatement compris le basculement de notre amitié vers l'amour.
Nous voilà parties tous ensemble vers la boîte de nuit locale, le « Colibri 21 ». Nous dansons, nous jouons, nous sommes jeunes et tout est possible. C'est Dorian qui conduit, il ramène trois d'entre nous. Il n'a pas bu, nous sommes prudents, nous l'avons promis à nos familles. La musique continue la fête dans la voiture, mais les phares de la voiture d'en face, visiblement à contre-sens éblouissent Dorian. Notre voiture finit sa route dans un de ces platanes qui bordent les routes du sud-ouest sur plusieurs kilomètres. Nos corps s'enchevêtrent dans cet amas de tôle, au bord de cette route, dans la tiédeur d'une nuit claire de solstice d'été. Les secours viennent rapidement constater le chaos. Il est trop tard…

A 200 km de là.
J'entends le téléphone sonner très tôt dans la nuit. C'est mon père qui se lève. Moi, je suis trop faible, de plus en plus faible. J'ai 18 ans depuis hier. Je suis malade, une insuffisance cardiaque m'empêche d'avoir une vie classique. Je ne sais pas qui est à l'autre bout du fil, mais je comprends rapidement par la gravité des réponses de mon père que le moment est important et chargé d'émotion. Il raccroche, pendant quelques secondes plus un bruit. Puis il vient me réveiller en me disant, les yeux humides :

- « Laure, on y va, demain nous attend.
- Oui papa, je suis prête depuis longtemps.

Toute la maison est maintenant réveillée par papa faisant le tour des chambres pour annoncer la nouvelle à toute la famille. Malgré l'heure, tout le monde se lève, tous mes frères et sœurs me regardent me préparer dans un mélange de bonheur et d'inquiétude. Maman, elle a entrepris de prévenir par téléphone tous les autres membres de la famille. Le départ est rapide et l'au revoir chargé d'émotion. Ma grand-mère, qui habite la maison voisine, est sur le pas de la porte. Elle glisse dans ma main une bague, sa bague de fiançailles, un anneau simple en or, celui que lui a donné l'amour de sa vie il y a cinquante ans de cela. Je l'embrasse tendrement et glisse la bague autour de mon annulaire droit. Nous rejoignons l'hôpital à quelques minutes de la maison. A notre arrivée, c'est un véritable ballet d'opéra qui se met en place. Tout est calculé au millimètre près et les sourires des soignants sont nombreux pour m'accompagner dans cette étape importante de ma vie. Un cœur va m'être greffé pour que je puisse continuer à vivre. Mais à qui est ce cœur ? Je sais que ma joie est le fruit d'une grande douleur. Que quelqu'un en ce moment pleure l'être aimé. Une famille brisée à jamais. Mais leur geste, celui de faire vivre encore un peu leur proche au travers d'un autre, va probablement me sauver la vie. Je ferme les yeux pour quelques heures, emportant avec moi une immense gratitude pour ces personnes, pour cette vie trop vite, sans doute trop mal partie.
La lumière est forte et mes yeux sont lourds. Au loin, j'entends :

- « Elle se réveille, elle se réveille. »

Rapidement, une infirmière vient me rassurer en me disant que tout s'était bien passé. Je suis rejointe petit à petit par ma famille, et cette fois les sourires en disent long sur le soulagement de ceux qui m'aiment. Ma peau claire contraste avec la bague que ma grand-mère m'a donnée, mais quelque chose de plus fait briller cette bague. Une lumière particulière fait scintiller cet anneau aujourd'hui, symbolisant le partage de la vie, celle perdue par quelqu'un, qui par le don, permet à une autre de vivre mieux et d'espérer devenir vieux.

Je m'appelle Laure, j'ai 18 ans et je vie grâce à un don d'organes.

Relié(e)s plein cœur

d'Agnès Morel Matonnet

« 2000 km à pied, de Lyon à Compostelle, toi le citadin qui ne reconnaît le sud qu'en repérant l'orientation des antennes paraboliques sur les toits, sans compter les ampoules, les agressions, les attaques de chien, la foudre, les feux de forêts… »
« Ne te flamiche pas mon lititi, ça va joindre, je vais être mélidoux, il n'y aura aucun culbuto »
Cette locution cryptophasique, que l'on pourrait traduire en langage normé par :
« Ne t'inquiètes pas frangin, ça va aller, je vais être prudent, il n'y aura aucun problème », est entre eux quasi automatique tant, nés à deux, ils vivent en résonance.
Pour Paul, se séparer de son jumeau, c'est la croix sans la bannière, les tenants sans les aboutissants, c'est vivre à moitié mort.
Depuis sa rupture avec Sophie, Clément veut faire cesser ses ruminations sur le sens à donner à sa vie, sur la finalité de l'existence, sur la fugacité du bonheur, c'est pour cela qu'il part sur le Chemin.
Paul ressasse son absence en remontant les raidards de la Croix Rousse, un pas après l'autre, pesé, senti, pour mieux puiser en lui-même la consolation.

****

Devant l'immeuble, Mme Lopez, la concierge, l'attend, heureuse de pipeler entre une rentrée de poubelles et une sortie de jardinière.
« Hola Senorr Paul, vous avez vou, il y a ouna rréounion de la coprro démano, entrré nous, yé bien péour qu'ils parrlent dé moi, les concierryés, on en véout plus, pauvrré dé moi, qué vé yé dévenirr bueno bueno tonto, tonto*»
« Vous faites allusion à la reconfiguration du poste gardiennage, comme vous je suis surpris mais je ne peux rien vous dire de plus, ne vous bilez pas, les résidents de l'immeuble vous apprécient, c'est ce qui compte n'est-ce pas ! »
« Yé né comprrend pas « réconfigurrrationé ». Vous mé tiendrréz au courrant, yé compté sourr vous, senorr Paul »
Lui craint de comprendre, la pauvre Mme Lopez est sur un siège éjectable, c'est dommage, il l'aime bien. Adoubée chevalière du cordon, l'immeuble doit sa salubrité et sa quiétude à son génie de l'ordre et à sa gentillesse. Paul la croyait indéboulonnable, il s'enorgueillissait même d'être le seul résident à comprendre son charabia hispanico-français. Mais de gros nuages s'amassent au-dessus des petits métiers qui font le vivre ensemble, sacrifiés sur l'autel de la sécurité digitale et de l'omnipotence des sociétés privées. On oublie trop vite que sans des Mme Lopez, les immeubles ne sont plus que des corps sans âme.
A la réunion de la copro, malgré les cookies aux graines de chia et le kéfir, le ton est vite monté. Norbert a tiré le premier :
« Mme Lopez est citée à l'ordre du jour, sa présence est donc indispensable et non le contraire comme le soutient le Syndic. « Reconfiguration » sans doute une façon distinguée de parler de licenciement sans consultation préalable. Balayer une fée qui a tenu le balai un tiers de sa vie pour notre bien-être j'appelle ça une propre dégueulasserie »
« Il faut être réaliste mon pauvre ami, nous n'avons plus les moyens d'entretenir les charges de la loge et de sa bénéficiaire. J'ai fait une étude, renforcer la vidéo surveillance et faire appel à des privés pour l'entretien des communs est plus rentable, sans compter que le logement peut être reloué ou revendu et l'argent placé sur un compte rémunérateur » argumente le syndic.

Norbert tente de rallier à sa cause un Paul hésitant, mais le vote à main levée clôt le sort de Mme Lopez, six doigts se lèvent pour le limogeage, Paul est parmi eux. Il le regrette à la seconde même et se repentira longtemps d'avoir cédé à l'effet de meute.
Les jours qui suivent il évite la gardienne. A la fin du mois elle est partie, sans fleurs ni merci.

****

« Holà lititi, si tu savais, j'ai serpenté sur le mica toute la temporelle, enlever mes karmax pour mettre mes collesols dans mes douillettes, est un bonheur ! A la proche, j'ascensionne les élévations. Enfin l'Espagne !».
Clément tient parole, il appelle Paul tous les trois soirs. Ils se parlent à l'envi, Clément est à mi-parcours. Il dit avoir oublié pourquoi il est parti, mais jour après jour il sait pourquoi il trace, tant le chemin agit puissamment sur son mental, rend évidents ses désirs et lumineuses ses espérances.
« Le chemin est une épreuve qui te ramène à qui tu es, misérable et divin. Tu sais Paul, donner la vie c'est merveilleux, donner de sa vie pour ce présent, c'est extraordinaire, et donner sa vie pour en sauver d'autres c'est la plus belle des finitudes, si jamais il m'arrive quelque chose… »
« Mutique toi Clément, ne sonore pas des visquomonstres, rien ne doit te décrâner, soit très mélidoux, je t'en agenouille »
« Te flamiches pas, je te le verrouille, je ne vais pas lâcher la vie comme ça. Je suis relié à la terre comme jamais. Tu dois entendre cela Paul, comme la nature change la mort en vie, la mort n'est pas une fin mais une transformation, tu dois comprendre cela Paul, l'arbre meurt en offrant en cadeau ses dernières graines, je suis cet arbre ».

****

Les quatre mots, incroyables et définitifs sont tombés le lendemain de la bouche du Médecin Sénior de l'hôpital de Pampelune : « Votre frère est mort » Il a poursuivi : « AVC, mort encéphalique, maintenu en réa » Paul n'écoutait plus, les quatre mots avaient déjà opacifié son esprit jusqu'à ce qu'il entende « Don d'organe, sauver des vies, consentement assuré, Clément avait une carte de donneur sur lui » Paul a pensé à l'arbre fracassé qui en tombant éparpille la vie, il a donné son accord et la vie a gagné sur la mort.
Clément vit en Paul. Paul apprivoise son chagrin, quand il le mord, il ne le chasse pas, il l'accueille, et le mêle à l'instant quoiqu'il soit en train de faire, parfois les larmes coulent, parfois le sourire naît, parfois le rire aussi et demeure toujours cette inguérissable absence.
Trois mois sont passés, Paul est cloué au lit, une dégringolade du haut des grimparts de la Croix Rousse. Jamais, il n'aurait cru revoir Mme Lopez en sollicitant une aide à la personne.
« Yé rremerrcié la vié, si yé n'avé pas rréçou cé coéourr, yé né seré pas là » Ainsi parle-t-elle de son accident cardiaque dans sa résidence d'été de Pampelune, du médecin Sénior qui l'a greffé et du merveilleux cadeau de l'inconnu qui lui a donné son cœur.
« Il n'y a pas de hasard, Mme Lopez, il n'y a que ce qui doit arriver et qui, à cause de nous, arrive. Je veux simplement vous dire que je suis heureux de cette providence et pas seulement de devoir vous remercier de mettre mes karmax sous mon plumier ! »
Paul n'a pas le temps de corriger sa cryptophasie, qu'elle réplique aussitôt :
« Pas dé culbuto sénorr Paul, mais sé séré miéoux de mettrré vos collésols dans vos douilléttés ? »

*Trop bon, trop con.

Ce que les lucioles savent

de Mahutondji Racine Esdras Sokou Tonamon

Ils n'avaient plus rien.
Plus de maison, plus de voix pour les défendre, plus de promesses.
Juste une vieille montre arrêtée au poignet de leur mère, et un sac à dos trop léger pour porter leurs peurs.

Seita tenait la main de sa petite sœur, Lucie, dont le souffle devenait fragile, comme une bougie vacillante au bord de l'oubli.
Ils avaient fui la ville, cette jungle de béton où les murs hurlaient la guerre et l'indifférence.

Au bout d'un chemin oublié, ils trouvèrent un abri près d'un lac, un lieu secret où l'eau dormait en silence, et où les lucioles dansaient la nuit, dessinant des étoiles tombées sur la terre.

Chaque soir, Lucie regardait ces petites flammes vivantes, murmurant avec des yeux pleins d'espoir :

« Elles savent… elles savent tout. »

Mais Seita, lui, comptait les jours. Comptait le vide que le temps creusait entre eux, et la chaleur qui s'échappait peu à peu de sa sœur.

Les premières semaines, ils avaient encore de quoi manger.
Mais la faim vint, lente et implacable, creusant leurs corps et leurs esprits.

Seita voyait la lumière dans les yeux de sa sœur s'éteindre peu à peu, comme une étoile qu'on oublie dans le ciel.

Il cherchait chaque matin des fruits sauvages, des baies, des racines, mais la forêt autour du lac était maigre, trop maigre pour eux.

Les jours s'étiraient, lourds de silence et de peur.

Un soir, alors que la nuit tombait doucement, Lucie se blottit contre lui et murmura :

« Seita, j'ai peur de m'éteindre… »

Il serra sa main, sa petite main si fine, et répondit :

« Non, tu vas rester avec moi. Je te le promets. »

Mais même ses promesses semblaient s'effriter, emportées par le vent.

Un matin Lucie refusa de se lever.

Sa peau avait perdu sa chaleur.
Ses yeux, autrefois brillants, étaient ternes et fatigués.

Seita s'assit près d'elle, tenant sa main glacée, les larmes roulant sans bruit sur ses joues.

Il se souvint alors d'une conversation entendue dans un murmure, à la ville, dans un couloir d'hôpital :

« Il existe des dons qui sauvent des vies. Des morceaux de vie qu'on offre à ceux qu'on aime. »

Sans hésiter, il prit une décision. Il devait partir.

Il partit à l'aube, traversant des villages endormis, des routes désertes, des visages fermés.
Il portait son sac à dos, mais surtout son espoir.

À chaque pas, il sentait le poids de la responsabilité et la fragilité de sa sœur qui l'attendait, là-bas, dans leur abri silencieux.

Il frappa aux portes des hôpitaux, des cliniques, des médecins.
Partout, on le regardait, un enfant seul, trop jeune pour comprendre, trop jeune pour être cru.

Mais enfin, dans une pièce éclairée d'une lumière douce, un homme l'écouta.

Le médecin aux yeux fatigués parla de greffes, de compatibilité, de dons.
Il expliqua que la vie pouvait voyager d'un corps à un autre, que parfois, il fallait offrir une part de soi pour que l'autre puisse continuer.

Seita ne comprit pas tout, mais il saisit l'essentiel :
Il devait offrir ce qu'il avait de plus précieux, son sang, sa force, sa lumière.

Les jours qui suivirent furent longs, remplis d'attente et de silence.

Chaque soir, Lucie murmurait aux lucioles, confiante malgré la douleur.

Elle les appelait ses petites âmes, ses étoiles terrestres, ses gardiennes invisibles.

Et une nuit, sous le ciel constellé, elle ouvrit les yeux.

Elle marcha vers le lac, ses pas encore fragiles, mais porteurs d'une lumière nouvelle.

Elle rit, elle tomba, elle se releva, libre et vivante.

Au fil du temps, elle retrouva des forces, grandit, redécouvrit le goût des choses simples : le vent sur sa peau, le chant des oiseaux, le goût sucré des baies.

Seita, lui, restait près d'elle, veillant comme un gardien silencieux.

Ils partageaient tout, chaque souffle, chaque regard, chaque luciole.

Un soir, au bord de l'eau, un vieil homme s'assit à leurs côtés.

Il leur conta un ancien mythe, celui d'un lièvre blessé, moqué par les dieux cruels.

Mais un dieu bienveillant l'avait soigné, sans rien attendre en retour.

Et le lièvre, en retour, avait offert une promesse :

« Ta lumière brillera ailleurs. »

Lucie regarda les lucioles danser dans la nuit et sourit.

Elle savait que la vie ne se mesurait pas seulement à ce que l'on reçoit…

Mais surtout à ce que l'on donne, sans bruit, pour que d'autres puissent continuer à rêver.

Ils étaient deux corps, deux âmes, liés par un fil invisible de lumière et de partage.

Ils avaient compris, au fond de leur peine, que la vie n'était jamais un don isolé, mais un pont tendu vers l'autre.

Que même dans l'ombre, une lumière pouvait briller, portée par la générosité silencieuse d'un cœur donné.

Les lucioles continuaient de danser, petites flammes dans la nuit, témoins muets d'un secret ancien.

Leur éclat fragile racontait l'histoire de ceux qui osent partager la vie, au-delà de la douleur, au-delà de la mort.

Et dans ce lac paisible, sous un ciel d'étoiles, deux enfants apprenaient la plus belle des leçons :
« la vie est un cadeau que l'on reçoit, mais surtout un trésor que l'on
partage ».

Un ami pour la vie

d'Alyssia Accolas

Je m'appelle Louison, j'ai dix ans et à partir d'aujourd'hui, je vais vivre au centre hospitalier du Valmont. Cet hôpital est comme ma deuxième maison puisque j'y vais depuis que je suis née, à cause de ma maladie génétique. En effet, j'ai ce qu'on appelle, la mucoviscidose, un nom assez compliqué et mystérieux pour mes parents et moi, quand on nous l'a annoncé. C'est une vilaine maladie qui me rend mon corps faible, me donne de nombreuses infections pulmonaires et de fortes toux. Je suis un traitement et sais d'avance que mon espérance de vie se situe en moyenne, entre 40 et 50 ans, car à l'heure d'aujourd'hui, il n'existe pas de remède pour guérir de la mucoviscidose. La voix de mes parents me parvient de derrière la porte de ma chambre. Ils sont en train de discuter avec mon pneumologue, Mr André.

Ma situation ne serait pas aussi grave si, il y a quelques jours, je n'avais pas ignoré et caché mes symptômes à mes parents. J'ai tenu douze jours, durant lesquels ma santé s'est lentement détériorée. Pendant ces deux semaines, je suis allée à l'école en ne manquant aucun jour jusqu'à hier, où ma mascarade a pris fin. Je toussais beaucoup et avais du mal à respirer, je ne me sentais vraiment pas bien. Mon mal s'est intensifié en plein milieu de la cour, devant tous les enseignants et élèves. Les urgences ont été appelées et j'ai été évacué avec le sentiment d'avoir échappé à la mort de justesse. On m'a placé un masque d'oxygène sur le visage jusqu'à ce que j'arrive à l'hôpital où on m'a pris en charge. Ce matin, mon état s'est stabilisé, mais je sens au fond de moi, que j'ai atteint une autre phase de la maladie. Mes parents s'en veulent de ne pas avoir remarqué mon mal, et sont en colère, ne comprenant pas pourquoi je ne leur ai rien dit. En vérité, je voulais avoir une vie normale et des amies, car je n'ai jamais réussi à m'en faire à cause de mes absences répétées.

Mes parents entrent dans la chambre. Mon père est le premier à s'exprimer.

« — On va repartir à la maison pour te préparer tes valises. Tu as besoin de quelque chose en particulier mon poussin ? demanda mon père, d'une voix douce.

— Mon doudou, répondis-je avec un grand sourire.

— Évidemment, je n'allais pas l'oublier lui ! s'exclama-t-il.

Ma mère s'approche de mon lit et m'enlace avant de me chuchoter à l'oreille :

— Je t'en veux encore d'avoir tout caché mais je t'aime, mon bébé.

— Moi aussi, maman, chuchotai-je. » Elle pose ses lèvres sur mon front puis mon père et elle sortent de la pièce.

Après, quelques minutes, la porte s'ouvre et je m'attends à voir une infirmière mais je tombe nez à nez avec un garçon de mon âge. Il a l'air aussi surpris que moi, de se trouver ici. Néanmoins, il ne s'en va pas et s'approche en détaillant la pièce puis reporte son attention sur moi.

« — Pourquoi, tu as toutes ces machines autour de toi ? Toi aussi, tu as une grosse maladie ?

C'est la première fois qu'un autre enfant m'adresse la parole, je suis stressée. Comme je ne réponds rien, il enchaîne :

— Je m'appelle Elliot et toi ?

— Lou...Louison, balbutiai-je. Alors, toi aussi, tu es malade ?

— Non, c'est mon grand-père. Je viens lui rendre visite. Tu vas sortir de l'hôpital quand ?

— Ce n'est pas prévu que je sorte, dis-je tristement.

— Tu sais quoi, comme mon grand-père va rester ici très longtemps, je pourrais aussi te rendre visite et on pourra s'amuser ! annonça-t-il avec joie. Touchée par ses paroles, je ne peux m'empêcher de sourire en retour.
Tout d'un coup, une infirmière fait son apparition. En remarquant le bambin, la femme s'exprima :
— Tu n'as rien à faire ici, petit. Je vais te ramener près de tes parents. Sans qu'il ne puisse contester son ordre, elle lui prend la main et l'entraîne hors de la chambre. La prochaine fois, j'aimerai demander à Elliot, si on peut être amis.
Elliot est bien venu me rendre visite et ce dès le lendemain de notre première rencontre. J'ai appréhendé le moment où je lui ai demandé d'être mon ami, il a bondi de joie et a tout de suite accepté. Les trois semaines qui ont suivi ont été merveilleuses pour moi. On était toujours ensemble en train de faire des jeux et des activités manuelles. Au début, mes parents étaient contre notre amitié mais, avec l'aide des infirmières, nous avons réussi à les convaincre, à une condition : qu'on reste à bonne distance. J'étais déjà assez faible à cause de ma maladie, alors si Eliot ou n'importe qui m'approchait de trop près et me transmettait une bactérie, j'aurais de graves problèmes. En cachette et sans la présence des adultes, Elliot et moi, on s'amusait à créer des cabanes sous lesquelles on se réfugiait, et à jouer au loup, sans respecter la règle de distance entre nous.
Un jour ordinaire, j'ai commencé à tousser mais je n'ai rien voulu dire aux infirmières, pour pouvoir passer du temps avec Eliot. Nous étions en train de jouer quand ma toux a empiré et que j'ai eu le souffle court. Effrayé et inquiet, mon ami a crié et est sorti en trombe pour chercher de l'aide. Plusieurs infirmiers sont entrés puis je me suis sentie apaisée. Quand je me suis réveillée, je n'étais pas dans ma chambre habituelle. Tout autour de moi, il y avait une sorte de plastique. Je reconnus la silhouette de mes parents, d'Elliot, et de mon pneumologue. Je n'arrivais pas à bouger et je me sentais très faible.
« — Louison, tu te trouves dans une chambre bulle, pour ta sécurité. Tu as développé une grave infection. Tes poumons sont à bout et tu vas devoir subir une greffe. Pour l'instant, tu es sur liste d'attente, m'expliqua Mr André.
— C'est ma faute, je suis désolé ! sanglota Elliot. J'aimerais tellement te sauver Louison et qu'on puisse toujours être ensemble ! hoqueta Elliot.
— Tu n'y es pour rien, gamin, le rassura mon père. »
À partir de ce jour, ma santé a empiré, tout le monde me rendait visite. Un matin, Elliot m'a annoncé que son grand-père allait sortir de l'hôpital et qu'il continuerait de venir me voir. Le soir même, en pleine nuit, on m'a informé que j'allais être greffée le lendemain. Enfin, tout allait de mieux en mieux.
Quand j'ouvre les yeux, j'ai de nouveaux poumons. Mes parents sont à mes côtés et la journée passe. Elliot n'est pas venu et quand j'erre dans les couloirs, j'aperçois sa mère épuisée et bouleversée, sur un banc.
« — Il est arrivé quelque chose à votre père ? m'inquiétai-je.
— Non, c'est Elliot...Il est mort.
— Comment ça ?
— On a eu un accident de voiture hier.
Je n'arrive pas à y croire. Je sanglote et elle me prend dans ses bras.
— Ne t'inquiète pas, une part de lui est encore là, en toi. Il a toujours voulu te sauver et y est parvenu. »
Nous pleurons dans les bras de l'une et de l'autre. Elliot, je prendrai soin de cet organe. Merci de m'avoir sauvé.

Un vivant réparé

de Marie-France Chauveau

Je viens de revoir « Réparer les vivants », le beau film de Katell Quillévéré adapté du roman éponyme de Maylis de Kerangal. Au début du film, le jeune Simon est victime d'un accident de la route qui le laisse en état de mort cérébrale. D'abord opposés à ce que ses organes soient prélevés pour être transplantés sur des personnes en attente de greffe, ses parents finissent par s'y résoudre. Le cœur de Simon deviendra celui de Claire, une quinquagénaire atteinte de myocardite, à bout de force et de souffle. Le film se clôt sur le visage de Claire à son réveil après la transplantation. Elle ouvre des yeux émerveillés, car elle sait qu'elle est vivante. Vivante et réparée.

Je vais vous conter l'histoire d'un vivant réparé.

Une nuit d'avril 2017, la respiration haletante de Gilles étendu à mes côtés me réveille en sursaut. Affolée, j'appelle aussitôt le SAMU et attends, le cœur battant, l'ambulance qui conduira mon compagnon à l'hôpital, où il subira divers examens qui révéleront qu'il souffre d'une grave pneumonie. Admis à l'unité de réanimation, il sera placé en coma artificiel et intubé, pour une durée qui ne devrait pas excéder quelques jours.

Mais son état se dégrade et la fièvre persiste. Le verdict tombe dans les jours qui suivent. Gilles est atteint d'un syndrome de détresse respiratoire aiguë consécutif à une infection bactérienne. Il ne sortira du coma qu'au bout de quatre longues semaines, et restera sous respirateur artificiel pendant plus de trois mois encore. Sa décanulation sera une grande victoire et fera naître en nous un immense espoir. Nous ignorons encore que Gilles ne respirera plus jamais comme avant.

Encore trois mois de réadaptation, de kinésithérapie intensive, de réapprentissage des gestes simples du quotidien, et mon compagnon sort enfin de l'hôpital. Mais il ne peut vivre sans assistance respiratoire. Un concentrateur d'oxygène est installé à notre domicile. Cette machine est équipée d'un compresseur qui nous permet de remplir les bouteilles d'oxygène que Gilles, muni de lunettes nasales tout au long de la journée, transporte à chacun de ses déplacements. La nuit, il porte un masque relié à un appareil de ventilation non invasive. Notre vie quotidienne est difficile, ponctuée par le bruit quasi incessant du compresseur en marche. Lors de nos promenades dans le parc situé près de notre domicile, Gilles chemine lentement, à petits pas, en s'appuyant sur le déambulateur qui porte sa bouteille d'oxygène, attirant sur lui des regards emplis de gêne et de compassion. Chaque jour, il essaie d'aller plus loin que la veille mais amaigri, essoufflé, fatigué, il doit rapidement faire demi-tour.

Un an après l'apparition de la maladie, Gilles est hospitalisé pour une évaluation complète de sa fonction respiratoire. Une semaine durant, il fait l'objet d'une batterie d'examens qui mettent en évidence des lésions irréversibles de fibrose pulmonaire. La seule option thérapeutique semble être une greffe des poumons.

Le choc est dur à encaisser. Jusqu'alors, nous n'avions jamais cessé d'espérer que Gilles guérirait, qu'à force d'exercice, d'efforts assidus, de persévérance, l'état de ses poumons s'améliorerait, mais nous devons nous rendre à l'évidence : le miracle n'aura pas lieu.

Ensuite, tout s'accélère. Gilles séjourne dans un centre de chirurgie thoracique qui confirmera qu'une transplantation bipulmonaire s'impose et que son inscription sur la liste nationale d'attente gérée par l'Agence de la biomédecine doit être effectuée au plus vite. Les mois suivants sont consacrés au bilan pré-greffe. Tous les organes de Gilles

feront l'objet d'examens approfondis visant à vérifier l'absence de foyers infectieux et de contre-indications à la transplantation. Une psychologue évaluera également sa capacité à supporter l'épreuve que constitue une greffe d'organe, à s'adapter aux changements et aux contraintes de sa nouvelle vie, mais aussi et surtout à observer scrupuleusement le traitement médicamenteux qu'il devra suivre toute sa vie durant.

Une fois le dossier complet, nous rencontrons un chirurgien qui nous détaille les risques liés à l'opération. Il nous expose les statistiques de survie à court, moyen et long termes. Elles font froid dans le dos. Le taux d'échec d'une transplantation pulmonaire reste élevé, et les complications sont fréquentes. Mais nous ne pouvons pas laisser passer la chance qui nous est offerte. Gilles donne donc son accord et se voit inscrit sur la liste nationale des patients en attente de greffe.

Nous sortons de cet entretien à la fois soulagés et anxieux. Il ne nous reste plus qu'à attendre. Attendre le coup de téléphone de l'hôpital qui opérera Gilles, l'informant qu'un greffon est disponible et qu'il doit venir tout de suite. Étrange période que ces mois d'attente, période de non-dits pendant laquelle nous ne parlons pas de la greffe alors que nous y pensons sans cesse.

Notre attente ne sera pas longue. Au bout d'un peu plus de deux mois, un soir de février 2019, nous recevons ce coup de téléphone que nous espérions autant que nous le redoutions. Pas le temps de réfléchir, d'angoisser. Une ambulance conduit aussitôt Gilles à l'hôpital où durant toute la matinée du jour suivant, il sera préparé pour l'opération. Celle-ci durera neuf longues heures. Le soir, le cœur battant, je parviendrai à joindre au téléphone un médecin qui m'expliquera que la greffe s'est bien passée et que Gilles sera réveillé le surlendemain.

Deux jours plus tard, en pénétrant dans la chambre de Gilles au service de réanimation de l'hôpital, je le trouve éveillé en effet. Étendu sur le dos, il est cerné de tuyaux, de sondes, de drains. Dès qu'il m'aperçoit à son chevet, malgré la sonde d'intubation qui le relie au respirateur, je distingue un sourire sur son visage. Un sourire ! Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas vraiment souri.

Il est heureux car il sait qu'il est vivant. Vivant et réparé.

Nous ne rencontrerons jamais les chirurgiens auxquels nous devons tant.

Du donneur, nous ne savons rien, ou si peu. Mais nous sommes si reconnaissants envers cet inconnu qui, en perdant sa propre vie, a sauvé celle d'un autre. Et bien sûr, notre gratitude s'étend à sa famille, à ces personnes anonymes qui ont autorisé ce don inestimable. Nous saurons nous montrer dignes de ce don.

Jean-Luc

de Jean-Paul Lefebvre

Jean a 58 ans. L'âge où le corps commence à jouer ses petites symphonies grinçantes. Son genou craque chaque fois qu'il monte les escaliers, son épaule proteste quand il soulève les courses, et sa bedaine, qu'il surnomme « son airbag naturel », s'installe sans qu'il n'ait vraiment son mot à dire.

Il travaille depuis plus de trente ans comme agent communal dans une petite ville de province. Ce n'est pas le genre de métier qui brille sur un CV, mais Jean en est fier. C'est lui qui s'occupe des parcs, qui taille les haies autour de l'école, qui accroche les guirlandes de Noël sur la grande place. Quand, en décembre, les enfants lèvent le nez pour admirer les lumières, ils pensent que c'est le maire qui a tout organisé. Mais en réalité, c'est Jean, là-haut sur son échelle bringuebalante, avec son bonnet ridicule qui lui gratte le front.

À la maison, il mène une vie tranquille. Monique, sa femme depuis trente-cinq ans, l'appelle affectueusement « mon ours ». Leurs deux enfants sont grands maintenant, partis vivre leur vie. Les dimanches, Jean bricole dans son garage. Ses bricolages coûtent souvent plus cher que si on avait fait appel à un pro, mais il s'obstine. « Je peux très bien le faire moi-même », répète-t-il, même quand la moitié des outils finit par terre.

Jean a un caractère doux, une patience à toute épreuve… sauf quand il perd ses lunettes. Alors, il peste, fouille partout, jusqu'à ce que Monique lui fasse remarquer qu'elles sont posées sur son front. Il parle beaucoup, parfois pour rien, mais toujours avec ce petit humour maladroit qui détend les plus grincheux.

Au volant, il est connu pour sa prudence excessive. Ses enfants disent qu'il aurait été plus à l'aise avec une charrette à cheval qu'avec une voiture moderne. Mais aujourd'hui, tout déraille. La pluie tombe, fine, traîtresse. Un virage. Une seconde d'inattention. Et la voiture quitte la route.

Quand les pompiers arrivent, Jean respire encore. Ses jambes, son dos, ça ira. Mais son cœur, lui, ne suit plus.

Les médecins sont clairs : il lui faut un nouveau cœur.

Pas demain.

Pas dans trois mois.

Maintenant.

Allongé dans un lit d'hôpital, entouré de machines qui bipent comme un orchestre déréglé, Jean ferme les yeux. Il pense à Monique, à son garage, à son jardin. Il se demande s'il reverra un jour les lumières de Noël qu'il installe chaque hiver.

Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'à quelques kilomètres de là, un autre destin bascule. Celui de Luc.

- - - - - - - - - - - - - - - -

Luc a 32 ans. L'âge où l'on se croit encore invincible. Son corps obéit au doigt et à l'œil, son cœur bat comme une horloge. Luc court le matin, pas parce qu'il le doit, mais parce qu'il aime ça : la foulée légère, les écouteurs vissés dans les oreilles, la sensation que la journée lui appartient déjà avant même que les autres se lèvent.

Il vit en ville, dans un petit appartement rempli de plantes vertes qu'il oublie parfois d'arroser, mais qui survivent malgré tout. Sur la table basse, des piles de magazines de

voyages. Luc rêve souvent d'ailleurs, même s'il ne va pas toujours très loin. Il est photographe free-lance : mariages, événements, parfois un peu de presse locale. Son sac photo ne le quitte jamais.
Côté caractère, il est généreux, un peu désordonné, toujours en retard mais jamais de mauvaise foi. Ses amis disent qu'il a « le sourire collé aux lèvres » et une énergie contagieuse. Quand il entre dans une pièce, il la remplit.
Luc a des projets plein la tête. Il parle de partir un jour au Vietnam, d'écrire un livre photo, d'acheter une vieille camionnette pour la retaper et voyager sur les routes. Sa mère sourit quand il raconte tout ça : elle sait qu'il est sérieux, mais qu'il s'éparpille. « Tu veux trop vivre d'un coup », lui répète-t-elle. Et il rit, parce qu'il trouve ça vrai et beau à la fois.
Il n'imagine pas une seconde que son temps est compté. Que dans quelques heures, son cœur va quitter son corps pour continuer ailleurs.
Luc n'a pas peur de la mort. D'ailleurs, il n'y pense jamais. Mais il a fait un choix, un jour, sans réfléchir longtemps : en cochant la case « donneur d'organes » sur sa carte d'identité. Autant servir à quelque chose, même après », avait-il dit en rigolant à son amie Claire. Elle lui avait répondu : « Typique de toi, Luc. Toujours à donner, même trop. »

Luc roule sur sa vieille moto. Pas une grosse cylindrée, non, juste une petite 125 qui lui permet de se faufiler dans la circulation et de sentir le vent sur son visage. Il aime cette liberté-là, cette impression d'aller plus vite que le monde autour de lui. Dans son sac à dos, son appareil photo, toujours prêt à capturer un instant.
Il ne pleut pas, mais le bitume est encore humide de l'averse du matin. Luc est prudent, mais distrait. Dans ses écouteurs, il fredonne une chanson qu'il connaît par cœur.
À une intersection, un camion tourne un peu trop vite. Le conducteur n'a pas vu la moto. Luc freine, fort, trop fort. La roue chasse. Une seconde d'éclat, une seconde de silence. Puis le choc.
Son casque heurte le sol. Son corps est projeté, désarticulé, et retombe lourdement sur l'asphalte. Autour, tout s'arrête. Des passants crient, quelqu'un appelle les secours. Le chauffeur du camion descend, tremblant, le visage blême.
Luc respire encore. Mais déjà, quelque chose se déchire à l'intérieur. Les minutes passent comme des heures. Quand les pompiers arrivent, il n'y a plus rien à faire pour lui.
Enfin, presque plus rien.
Car son cœur, lui, bat encore. Fort. Fidèle. Comme s'il refusait d'abandonner. Les médecins, à l'hôpital, constatent vite ce que Luc avait décidé de son vivant : il est donneur. Alors, avec une infinie précaution, ils préparent ce cœur intact, ce moteur de 32 ans, pour un autre corps.
À quelques kilomètres de là, dans une chambre saturée de bips et de respirations artificielles, Jean s'accroche encore à la vie. Et ce que Luc ignore, ce que Jean ne sait pas encore, c'est qu'un fil invisible vient de les relier.
Bientôt, son cœur va continuer à battre. Mais ailleurs.

- - - - - - - - - - - - - - - -

Dans la chambre d'hôpital, le temps s'étire. Jean somnole, branché à ses machines, la main de Monique serrée dans la sienne. Elle ne le lâche pas. Ses yeux sont gonflés, rouges d'inquiétude, mais elle garde le silence. Elle sait qu'un mot de travers pourrait briser ce fragile fil d'espoir auquel ils s'accrochent.

Un bruit de pas précipités dans le couloir, puis la porte s'ouvre. Le médecin entre, accompagné d'une infirmière. Son visage est grave mais il y a, dans son regard, une étincelle différente cette fois.

- Madame, Monsieur… Nous avons une nouvelle.

Monique se redresse d'un bond. Jean cligne des yeux, un peu perdu, comme si la douleur et les calmants brouillaient son esprit.

- Nous avons un donneur, dit le médecin doucement. Un cœur disponible. Compatible.

Le mot « cœur » résonne dans la pièce comme un coup de tonnerre. Monique porte sa main à sa bouche, les larmes jaillissent aussitôt. Jean, lui, reste figé. Il n'arrive pas à croire qu'on lui offre une seconde chance.

- C'est… pour moi ? balbutie-t-il.

Le médecin hoche la tête.

- Oui. L'équipe chirurgicale se prépare déjà. Tout doit aller très vite.

Jean tourne la tête vers Monique. Elle sourit à travers ses larmes, et ce sourire-là, il ne l'oubliera jamais.

- Tu vas t'en sortir, mon ours, souffle-t-elle.

Il ferme les yeux, incapable de répondre. Une vague de gratitude l'envahit. Gratitude pour ces médecins qui se battent pour lui. Gratitude pour cette vie qu'il n'a pas encore vécue. Et, sans savoir pourquoi, pour cet inconnu, quelque part dehors, qui vient de lui tendre la main à travers la mort.

Les infirmiers s'approchent, préparent le brancard. Les machines continuent de biper, implacables, comme si elles comptaient les secondes. Jean est emmené vers le bloc opératoire, son cœur usé battant faiblement, en attente d'un autre, plus jeune, plus fort.

Derrière lui, Monique murmure une prière qu'elle n'a pas dite depuis des années.

- - - - - - - - - - - - - - - -

Jean ouvre les yeux comme on entrouvre une porte qu'on croyait scellée. D'abord, ce ne sont que des formes floues, des taches de lumière. Puis peu à peu, le monde reprend son contour. L'odeur d'alcool médical, les bips réguliers des machines, et surtout… la main de Monique, toujours là, posée sur la sienne.

Il sent quelque chose. Pas une douleur, pas vraiment. Plutôt une présence nouvelle. Comme si son corps, habitué depuis des années à marcher avec un vieux moteur à bout de souffle, venait soudain d'être équipé d'une machine flambant neuve. Son cœur cogne, net, précis, puissant. Il bat plus vite que sa tête n'arrive à le comprendre.

Monique s'approche. Ses yeux brillent d'un mélange de joie et d'épuisement.

- Tu es revenu, mon ours. Tu m'as fait une de ces peurs…

Jean tente de parler, mais sa voix est rauque, étranglée par les heures passées intubé.

- J'ai… j'ai l'impression d'avoir un V8 sous le capot, grogne-t-il faiblement.

Monique éclate de rire malgré elle. Ce rire-là, c'est comme une caresse sur la poitrine de Jean.

Le médecin entre, un sourire discret sur le visage.

- L'opération s'est parfaitement déroulée. Le cœur a pris tout de suite. Vous allez devoir vous reposer, mais vous pouvez envisager l'avenir sereinement.

L'avenir. Le mot paraît irréel à Jean. Il pensait avoir touché la fin, et voilà qu'on lui rend un futur, emballé dans un thorax qui n'est plus tout à fait le sien.

Il ferme les yeux un instant. Dans le silence de son corps, il perçoit ce battement régulier, étranger et familier à la fois. Il ne peut s'empêcher d'y penser : ce n'est pas seulement son cœur qui bat. C'est celui d'un autre, quelqu'un qu'il ne connaîtra jamais.
Un frisson lui parcourt l'échine.

- Merci… murmure-t-il, mais il ne sait pas très bien à qui il parle. Aux médecins ? À Monique ? Ou à cet inconnu qui lui a laissé son cœur comme un cadeau ultime ?

Monique caresse doucement son front.

- Repose-toi, Jean. Tu as toute une nouvelle vie à vivre.

- - - - - - - - - - - - - - - -

Jean se remet doucement. Les jours passent, rythmés par les visites de Monique, les contrôles médicaux, les séances de rééducation où il se surprend à marcher plus vite qu'avant, presque trop vite pour son âge. Chaque battement dans sa poitrine est comme un rappel : il n'est plus tout à fait le même.
Mais une question le ronge. Qui était cet homme grâce à qui il respire encore ? Quel était son nom ? Sa voix ? Sa vie ?
Un matin, alors qu'il est assis dans sa chambre, les pieds ballants au bord du lit, il demande au médecin venu vérifier sa tension :

- Docteur… dites-moi… qui m'a donné ce cœur ?

Le médecin hésite, comme toujours dans ces cas-là.

- Vous savez, il y a un cadre légal strict. Nous ne pouvons pas donner de détails personnels. Pas d'adresse, pas de visage.
- Je comprends… Mais… son prénom. Juste son prénom. J'ai besoin de savoir au moins ça.

Un silence. Le médecin baisse les yeux, puis finit par répondre doucement :

- Luc. Il s'appelait Luc.

Jean répète le prénom comme on goûte un mot sacré. « Luc ». Une petite syllabe, claire, lumineuse. Ça résonne dans sa poitrine, ça danse presque avec chaque battement.
Quand Monique entre un peu plus tard, elle le trouve songeur.

- Tu as l'air ailleurs, dit-elle.
- Non, je suis là. Plus que jamais. Mais je sais enfin comment il s'appelait.
- Qui ça ?
- Celui qui m'a donné sa place. Celui qui bat, là, dans ma poitrine. Luc.

Monique hoche la tête. Elle comprend sans qu'il ait besoin d'en dire plus.
Alors Jean prend sa décision.

- Je ne veux plus m'appeler seulement Jean. Ce serait… trop égoïste. J'ai deux vies, maintenant. Alors je veux deux prénoms. Jean-Luc. Comme ça, à chaque fois qu'on m'appellera, je saurai que je ne marche pas seul.

La vie en partage

d'Angéline Faravel

Ce soir, j'ai fait un vœu.

En refermant mes yeux pour la dernière fois sur ces phares aveuglants, j'ai fait un vœu. Il m'a traversé l'esprit plus vite que la cabine du huit tonnes, mon pare-brise.

Allongée dorénavant sur ce lit d'hôpital, j'entends au lointain les bips étouffés de l'électrocardiogramme. Autour de moi, du noir partout et des odeurs où se mêlent désinfectant, sang, peur, mort. Au milieu des soignants, il y a cette infirmière qui malgré le doute, poursuit les manipulations protocolaires en enrobant ses soins d'une douceur moelleuse.

Plus loin, dans l'agitation maîtrisée, je distingue la voix familière de ma mère en sanglots. Elle panique.

Mon cœur tape fort dans ma poitrine. Dans tout mon être, je sens sa vibration. Il fait résonner mon corps qui repose là, inerte.

C'est terminé pour moi.

Je l'ai su au moment du face à face sur cette départementale. J'ai fermé les yeux et j'ai formulé ce vœu dans cet instant suspendu. Quelques millièmes de secondes avant le choc, au milieu des souvenirs accélérés de toi, de nos deux magnifiques enfants, de Billy, de Félix, j'ai fait un vœu. Celui de servir à un mal né, à un giflé par la vie. On n'emporte rien d'ici, ni argent, ni bagage, ni même son corps. On se déleste du terrestre.

Sous ce drap froid des hospices civils, je prends conscience que plus rien n'a d'importance. A mon chevet, tu es sans doute ébouriffé et en jogging que tu as enfilé à la hâte. Un dernier baiser avec ta barbe de la veille qui pique, un dernier je t'aime glissé à mon oreille et je rends mon dernier souffle. Je t'ai attendu pour partir.

Electro-encéphalogramme plat.

Mon âme s'envole. Mon corps meurtri demeure, soutenu par le médecin de garde et le personnel soignant qui s'affaire en gardant leur bienveillance.

Cette nuit, des inconnus recevront un appel de l'hôpital, un appel à poursuivre la vie. 22 000 personnes sont en attente d'une greffe. Je pourrais en aider une, quatre peut-être jusqu'à sept qui sait. C'est fini pour moi certes, mais pas pour eux.

Ce soir-là, j'avais fait un vœu.

Et miracle, il a été exaucé à la lueur de ce croissant de lune de ce 21 janvier.

Résonance

de Naïma Guermah

Il avait cru longtemps que son corps lui appartenait, comme une maison que l'on habite sans y songer. Mais peu à peu, les murs avaient tremblé, les fondations s'étaient effritées, et la demeure n'obéissait plus à ses gestes. Ses organes s'étaient retournés contre lui. Le souffle se faisait rare, le cœur entrait tantôt en tachycardie, tantôt en bradycardie, et chaque matin ressemblait à une bataille perdue d'avance.

Il errait dans les couloirs de l'hôpital comme Lucius sous la peau de l'âne : prisonnier d'une chair qui ne répondait plus, humilié par les regards, dépendant des machines qui l'entouraient. Ses proches venaient le voir, mais leurs paroles glissaient sur lui comme l'eau sur une pierre sèche. Ce n'était plus lui qu'ils visitaient, mais l'ombre d'un homme enfermé dans sa propre carcasse.

Parfois, la nuit, il rêvait de fuite. Dans ces songes, il courait sur des plages blanches, il nageait dans des mers lumineuses, il respirait à pleins poumons. Mais au réveil, les tuyaux, les perfusions et la lourdeur de son corps lui rappelaient son exil intérieur. Il vivait un bannissement : la perte de son humanité à travers la lente ruine de sa chair.

Pourtant, au fond de ce désespoir, une lueur persistait. Les médecins parlaient d'une attente, d'une possibilité. On lui disait qu'un autre, quelque part, pouvait lui offrir ce qu'il avait perdu. Comme une promesse insaisissable, une rose veinée qui rendrait sa forme humaine. Cependant, il fallait attendre, et l'attente était longue et déchirante.

Le jour vint, sans éclat, comme une aube grise après des mois. On lui dit simplement : « Un cœur est arrivé. » Ces mots avaient le poids du prodige. Tout bascula dans une urgence calme, comme si le destin, longtemps muet, avait enfin trouvé sa voix.

Il s'endormit sous les lumières froides du bloc opératoire, et son dernier souvenir fut un sentiment étrange : une main fraternelle se posant sur son épaule. Quand il rouvrit les yeux, ce fut d'abord la douleur, puis la stupeur : le cœur battait, un autre cœur, en lui, battait… résonnait… à merveille. Ce souffle neuf emplissait sa poitrine comme une mer qu'on aurait libérée.

Ce fut une métamorphose. Comme Lucius croquant les roses offertes par Isis, il retrouvait sa forme humaine : ses mains cessaient d'être lourdes, ses jambes se souvenaient de marcher, ses poumons d'aspirer l'air du matin. Le monde reprenait couleur, et dans chaque couleur brillait la mémoire de celui qui avait donné.

Il ne savait pas son nom, il ne connaissait pas son visage. Mais il le sentait : dans ses veines, une autre vie coulait, une vie partagée. Et cette part d'inconnu l'élevait. Lui qui n'était plus qu'un corps brisé devenait désormais un passage, un pont : il vivait grâce à un autre, et il vivra aussi pour un autre.

Alors, comme Lucius s'agenouillant devant Isis, il s'agenouilla intérieurement devant ce don. Honorer la vie chaque jour, marcher avec gratitude, rire comme on respire, aimer comme on se souvient, car la chair est fragile, la transmission de la vie est éternelle. Le salut d'un homme tient dans le cœur d'un autre**.**

Qui es-tu mon super-héros ?

d'Arlette Durand

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Pourquoi as-tu fait cela ? Mais qu'est ce qui t'es passé par la tête ? Je ne comprends pas.
Jusqu'ici, c'était ma mère mon super héros. Après tout n'est-ce pas elle qui m'a mise au monde. C'est elle qui après m'avoir porté pendant neuf mois, m'accouche, partage mes joies, mes peines.
Et puis te voilà. Je ne peux dire comment tu es rentré dans ma vie, en osant te mettre sur un pied d'égalité avec ma mère. Tu ne m'as pas choisi. Je ne te connais pas, je ne te verrais jamais et pourtant nous sommes intimes. Tu as décidé en ton âme et conscience que j'allais devenir une femme extraordinaire. Et cette prise de décision, tu l'as faite de ton vivant.
La grandeur de ton geste me réconcilie avec mon humanité, avec l'Humanité. De toute mon existence j'ai essayé au fur et mesure que j'avançais dans mon histoire de devenir meilleure et c'est toi qui m'a offert ce merveilleux cadeau. Je ne te l'ai pas demandé, ça m'est tombé dessus, comme ça, sans prévenir, et j'ai été sauvé. Tu m'as sauvé.
Un matin, tu as fait le grand saut, tu es parti vers l'au-delà et l'hôpital m'a appelé. Ils m'ont annoncé la grande et bonne nouvelle. Et pendant que j'essayais de me réjouir, j'imaginais les tiens dans leur immense chagrin.
Je devais me rendre au plus vite à Paris. Un double poumon était disponible pour moi. Mon sac était prêt. Machinalement, je prévins l'ambulance prévue pour me transporter. Deux heures du matin. Heureusement que mon mari gardait la tête sur les épaules. Devais-je réveiller ma fille de six ans, lui expliquer, la serrer dans mes bras, lui dire au revoir… non m'a dit mon mari, « je vais lui expliquer » me dit-il. Sur le devant de la maison, sous le réverbère qui nous éclairait, avec les ambulanciers qui s'affairaient à m'installer sur le brancard, nous essayions de nous dire au revoir mais nous n'arrivions pas à verser une larme. Nous avions tellement attendu ce moment. Nos sentiments confus ne nous permettaient pas de nous réjouir pour un tel bonheur. Cette situation nous dépassait.
Je suis allongée dans cette ambulance qui maintenant file à toute allure vers l'hôpital Foch à Paris ; Je laisse ma famille, mon mari, ma fille derrière moi en Bretagne. Je passe quelques coups de fil. Je reçois des mots d'encouragement, de bienveillance, de gentillesse…
Bientôt je suis à l'hôpital. Une infirmière m'accueille. C'est le matin, il fait jour maintenant. Tout s'enchaîne, la douche, la salle d'opération. Tout le monde est prêt à entrer en action. On plaisante, on me sourit, parfois même on fait des blagues. On m'explique qu'on se tient tous prêt à intervenir mais qu'on attend les dernières consignes qui nous confirmeront que l'organe est en bonne état pour m'être greffé.
A toute à l'heure me dit un soignant tout à coup. Et me voilà parti sous l'effet de l'anesthésie.
Cela a duré 12 heures. Je me réveille dans une salle remplie de machines. Je suis contente, je suis vivante. J'ai envie de voir les miens, mon mari, ma fille… mais ils sont loin et je suis en réanimation. Passage obligé après l'opération. On vient me voir, les infirmières, les médecins me parlent. Je respire et je respire bien sans oxygène. Mes poumons se gonflent, se remplissent d'air. Je suis heureuse. C'est cela respiré. Je comprends que jusque-là je ne savais pas ce que c'était que de respirer à plein poumons.

Et puis j'ai des hallucinations. J'ai peur. On veut me tuer, on veut tuer ma fille…. Je ne comprends pas tout de suite que ce sont des hallucinations. Je me sens seule. Tout le monde y compris le personnel médical est contre moi. Dans mon malheur, dans ma solitude post opératoire je prie, prie. Dans mes moments de lucidité, je reconnais mon mari. Les infirmières m'apportent des courriers que m'ont écrits ma famille à La Réunion. Tout reste flou pendant plusieurs jours. Je suis disciplinée avec une équipe médicale bienveillante, aux petits soins… C'est à ce moment-là que je rencontre Claire l'aumônière de l'hôpital Foch. Elle me ramène à la réalité, à ma réalité. Celle de ma foi. Et bizarrement ma foi me ramène à celui à qui je tiens le plus, mon mari (qui ne croit pas en Dieu) et ma fille que j'aime le plus au monde.
A ce moment-là, Je suis incapable de penser à toi mon super héros. Je ne sais pas comment te définir.
Je travaille avec les kinésithérapeutes. Je reçois peu de visites. Ma sœur et son mari, mon cousin, ma belle-famille de Paris. Les journées sont longues.
Et un jour on me dit que je sors de réanimation, que désormais je vais être prise en charge par le service pneumologie. Tout d'un coup la peur me gagne, j'avais fini par m'habituer et à me faire un petit cocon dans ce service.
Je dois maintenant me lever seule pour aller au toilette, faire ma douche ... Je peux sortir aussi en fauteuil pour aller à la chapelle. Avec Claire je me rends à la messe le dimanche. Et quand je ne peux pas y aller par trop de fatigue ou à cause d'un examen médical. Elle vient me communier. C'est merveilleux.
Les mois passent. Ce me semble être une éternité. Et puis un soir, je me fais dessus deux fois de suite. Je sens l'agacement de l'infirmière qui me change. Je n'en peux plus, j'ai mal au dos. Je ne dors plus. Je pleure. Je crie. Je veux rentrer chez moi. Le corps médical m'écoute et m'entend.
On met alors en place un système d'hospitalisation à domicile et je rentre chez moi. J'y retourne toutes les semaines pour un suivi post greffe. En cas d'urgence je me rends immédiatement à Brest, le CHU le plus proche de chez moi.
Les deux premières semaines se passent sans problèmes. Les soins se font à la maison. Le personnel de l'hôpital, les aides ménagères, la puéricultrice viennent sur place.
Mais malgré tout, je craque.
Je pense à toi. Tout d'un coup tu es là. Présent. En moi.
Je commence à penser aussi à la mort non pas à la mienne mais à la tienne. Je me laisse aller, je me laisse glisser vers ta mort, je veux te rencontrer, en savoir plus, te connaître. Je ne peux, ne veux pas me confier à qui que ce soit. Comment en parler d'ailleurs ? Toi seul peux me comprendre.
Le médecin finit par me dire qu'on ne peut plus rien pour moi. Que maintenant tout dépend de moi. Vivre ou mourir c'est à moi d'en décider.
Je me laissais mourir. Je voulais te rejoindre.

Alors on a discuté longtemps dans notre intimité. J'ai pu te dire qui j'étais. J'ai vu ta joie de me savoir vivante. Nous avons appris à nous connaître. Nous nous sommes mieux compris l'un et l'autre. Je t'ai accepté dans mon avenir, dans ma vie. J'ai senti que tu m'avais accepté également dans ta mort, dans ta vie.
Je m'aime mieux maintenant.
Alors je peux me permettre de t'aimer.

Merci

Le dernier choix

de Jassem Gherram

Hier, j'ai reçu une visite. Ce n'était pas mon médecin, lui, qui, d'habitude, réglé comme une montre suisse, passait me voir pour me reconfirmer son impuissance quant à mon état. J'aurais préféré car, bien que ces mots soient incompréhensibles, l'idée, elle, était claire : j'étais foutu. Foutu. A la place, ce fut une dame qui se présenta. Elle ressemblait à une assistante sociale ou à une psy. Sans véritablement se présenter, elle commença par m'expliquer que tout n'était pas forcément terminé pour moi, que je pouvais continuer à vivre, mais au travers d'une autre âme.

Il n'en fallut pas plus pour que je comprenne où elle voulait m'emmener. Elle me demandait de léguer mon corps, pour le détailler et servir de récup quand mon glas retentirait. Ni une ni deux, je l'envoyai se faire voir ailleurs.

Après qu'elle fut partie, mon cœur se mit à battre la chamade, plus fort que jamais depuis mon arrivée dans cette chambre, au point que l'infirmière de garde déboula en trombe pour vérifier si je ne cassais pas ma pipe. Mais ce n'était pas mon heure, juste le refrain de ma colère soudaine. Je refusais d'être considéré comme un vulgaire bout de viande. Après son départ, je demeurai coi, perdu entre colère et tristesse. Je crois que ce fut la première fois que je réalisais vraiment que je n'en avais plus pour longtemps.

La dame, avant de fuir sous le coup de mes invectives, avait par mégarde, ou non, laissé tomber une carte sur mon chevet. Un simple rectangle cartonné sur lequel trois cases n'attendaient qu'à être remplies : nom, prénom et date de naissance. C'était une carte de donneur d'organes... Je la fixai durant tout le restant de la journée. Je devais sembler drôle à voir. J'alternais entre les crises de rires hystériques et celles de pleurs.

La nuit tombée, je ne parvins pas à clore les yeux. J'attendais. Mais quoi ? Probablement une fin qui ne voulait pas se montrer. Seul, face au silence de la pénombre nocturne, j'écoutais mon cœur me chanter sa mélodie par le biais de toutes ces machines branchées sur moi. Son rythme me semblait parfait. Je ne m'en étais jamais rendu compte. Aucune musique ne m'avait un jour percé comme elle. Émouvante comme réflexion venant de la part de quelqu'un qui ne l'était pas. Perdu dans mes pensées, le temps fusa jusqu'à voir la chambre traversée par les lueurs de l'aube. La journée se levait.

Durant la matinée, rien d'intéressant ne se passa si ce n'est que je remarquai que mon cœur faiblissait. Son orchestre devait, je pensais, entamer sa dernière symphonie. De toute façon, il fallait que ça arrive. C'était inévitable. Me plaignant habituellement que ça tardait, je me sentais cette fois bizarre, moins malin. J'avais cette sensation qu'un manque me pesait. J'entendais les mots que la greluche de la veille m'avait dit, sa voix se confondait avec les bips ambiants. Après tout, elle avait peut-être raison. Qu'est-ce que ça changeait que l'on me

dépèce ? Ce n'était pas plus cruel que d'être réduit en cendre ou de servir de nourriture aux vers. J'y perdrais quoi ? La vie ? Cette dernière pensée déclencha en moi un rire qui me fit horriblement souffrir. Sérieusement, ça pouvait finalement en valoir la peine. Et comme ça, ma musique pourrait continuer à jouer pour, peut-être, encore dix, vingt ou cinquante ans. Pourquoi priver un pauvre bougre de cet air presque divin ?

Pensant délirer à cause de ma nuit blanche, je stoppai net mon cas de conscience et tentai de dormir un peu avant la prochaine inspection de mes gardiens. Mais je n'y parvins pas. Je me sentais épié par la petite carte posée à côté. Pourquoi ne l'avais-je pas jeté ? C'était peut-être quelqu'un de bien celui qui me servirait de relais. Et quand bien même, l'étais-je moi-même ? Les gens bien, il me semble, ne passent pas leurs derniers jours seuls, à se parler à eux-mêmes. Mes joues livides reprirent un semblant d'éclat, des gouttes salées perlaient sur mon visage.

La musique continuait de ralentir. Il fallait me hâter pour remettre de l'ordre dans mes idées. Le temps pressait. De ce que je crus comprendre en écoutant les médecins se parler pensant que j'étais sourd, on ne nous laissait jamais assister au bouquet final. Par compassion, parait-il, on nous endormait à son approche. Il était évident qu'il s'agissait de ma dernière fenêtre pour espérer devenir quelqu'un de bien, ou du moins, meilleur que je ne l'avais jamais été.

Un voile recouvrit ma vue et ce n'était pas la nuit. J'avais du mal à entendre. Il y avait dorénavant constamment quelqu'un à mes côtés. Tantôt le médecin, tantôt l'infirmière. Je sentais une certaine indifférence dans leurs regards cyniques. Ils n'avaient pas l'air d'être agités par les événements. Je devais choisir mon issue. Après quoi, je m'endormirais et plus rien ne pourrait changer. Cette petite carte m'attendait toujours. Ce fut pour moi un effort titanesque mais je la saisis. Il me fallait maintenant y écrire mon testament pour l'humanité, mais je n'avais pas de stylo. Incapable de souffler le mot. Je mimai comme je pus l'outil à mon futur sauveur. D'abord, il ne comprit pas ce que je lui voulais, puis il aperçut la carte entre mes doigts. Son attitude changea et un sourire orna son visage. Il me regarda comme un héros, lui habituellement si placide à mon égard.

J'écrivis mes dernières volontés, et voilà. Je ne l'aurais jamais cru.

Apaisé, je ne craignais plus le silence qui s'approchait. On ne m'endormit pas lorsque l'on m'emmena. Je me sentais léviter, porté par les notes de musique que j'allais bientôt transmettre. Je ne savais pas à qui. Je m'en fichais. Tous ces sourires autour de moi ne me laissaient qu'espérer le meilleur pour la suite. Mon don à la vie apporterait la joie.

Bonne chance à lui. Ou à elle.

Don d'organes

de Hanaë Passelecq

Dans le ventre de ma mère, j'entends le bruit puissant de son cœur, ses battements de tam-tam. Un peu en retrait, j'entends sa respiration, lente et laborieuse; elle se prépare minutieusement à me mettre au monde à l'aide des exercices physiques que le docteur lui a conseillé. J'écoute le bruit de son sang qui s'écoule à travers ses veines à la façon d'une rivière, et je me laisse emporter par les vagues du liquide amniotique tandis qu'autour de moi la symphonie de la vie bat à son plein. Parfois, la symphonie prend un ton angoissant ; le choc entre les baguettes et le tambour du cœur se font plus secs, plus rapides ; la flûte anatomique monte dans les aigus, brise son rythme apaisant ; la rivière se transforme en une mer déchaînée, cognant avec amertume les parois sanguines. La symphonie n'en est pas moins belle pour autant, ce n'est juste pas la version que j'affectionne le plus. Le soir, quand nous allons tous deux dormir, la symphonie me gâte en me jouant la version la plus douce qui ait jamais existé; le fleuve sanguin ne se fait plus entendre que par les quelques chocs entre ses vagues; la flûte reprend sa partition habituelle, mais en diminuant crescendo le tempo. Le cœur devient alors l'acteur principal; toujours vaillant, je pouvais l'entendre battre son rythme avec ses coups secs habituels. Le cœur, de loin, était mon musicien préféré; il était stable et terre-à-terre, accomplissant toujours son devoir à temps. Il s'assurait toujours de battre assez fort pour que je sache que j'étais en sécurité près de lui, il jouait un rôle de veilleur pour maman et moi.

Vint le jour où maman et moi dûmes nous séparer; la masse informe que nous formions se scinda en deux parties distinctes, et je sus que je ne pourrais jamais retourner en arrière. Pendant ces neuf mois, j'avais profité de la chaleur de son corps et de la musique chaleureuse qui avait progressivement enveloppé mes oreilles de sa beauté. Mais quelque chose s'était mal passé pendant ces neuf mois…

Maintenant que la symphonie de la vie m'avait abandonnée, je pouvais entendre faiblement mon cœur. Il ne battait pas avec autant de vigueur et de ponctualité que celui de maman. Je sentais qu'il était courageux, et que le désespoir le forçait à rajouter un peu de rythme à sa partition, mais il avait du mal à tenir la cadence, ça s'entendait. Mon flûtiste, lui aussi, était fatigué; sa musique se faisait sifflante, il peinait à reproduire les sons gracieux que j'avais entendu chez maman.

Les années s'écoulèrent avec la légèreté du sable s'entreposant grain par grain au fond du sablier. Les médecins s'enchaînaient devant mes yeux ébahis, et maman me traînait partout dans sa foulée à la recherche d'un traitement miracle qui pourrait remplacer le donneur que je n'avais pas. Mon cœur était faible, mais d'autres étaient complètement chômeurs, alors remplacer le mien n'était pas une priorité pour la médecine. Les cœurs bûcheurs comme celui de maman étaient alors accordés à ceux qui avaient eu moins de chance que moi à la loterie de la vie.

Plus je grandissais, plus maman s'inquiétait. Si on ne trouvait pas un donneur à temps, mon cœur défaillant entraînerait ma chute. Mon corps n'était que l'abri d'une pourriture, qui finirait tel un invité ingrat par dévorer son hôte. Je ne me faisais pas trop d'espoir, car je savais bien comment les médecins me voyaient; j'étais un déchet avec une date de péremption, et aucune des meilleures technologies ne pourrait combler le vide que créait mon donneur d'organe par son inexistence.

Mourir ou non, cela m'était égal. Tout était mieux qu'une vie monotone rythmée par les visites à l'hôpital et les consultations chez des charlatans. De plus, je me savais prête à mourir ; ayant toujours vécu avec l'ombre de la mort dans mon dos, j'avais appris à vivre chaque instant comme s'il n'y en aurait plus d'autre. J'avais goûté chaque saveur que le monde pouvait m'apporter,
touché tout ce qui était à ma portée, senti l'odeur de chaque fleur rencontrée dans la rue, écouté ce qu'il y avait de plus beau dans chaque son. J'avais appris à être observatrice, car je savais que je n'avais qu'une seule chance de l'être. Alors, j'ai emmagasiné tout un tas de souvenirs dans mon petit être, les cirant et les classant dans les couloirs étroits de ma mémoire. Je leur donnais une seconde vie en moi, ainsi, ils n'étaient pas condamnés à la mort ; je leur donnais, comme moi-même j'ai pu en profiter, une chance d'racabouillir en eux le pur bonheur d'être en vie avant de partir. Je n'étais faite que de souvenirs, rien en moi n'avait un lien avec le présent, seul le passé me maintenait sur Terre. Tout ce que je faisais appartenait au passé, tout comme mon être entier appartiendrait bientôt au passé. Je regardais, je prenais, je classais puis je stockais ; voilà ce qui me maintenait en vie, bien plus que les sondes ne me maintenaient en vie.

A l'hôpital, je m'affaiblissais de plus en plus. Prendre goût au moment était devenu difficile au vu de mon état ; c'était comme recevoir des pommes rongées de vers au lieu des pommes croquantes qui m'avaient été promises. Étant donné que la vie à l'hôpital était répétitive, je pris la décision que je condenserai mon dernier séjour à l'hôpital en un seul souvenir, en choisissant avec précaution les instants les plus remarquables. Ainsi, cela me laissait le temps de réfléchir.

A maman, par exemple. Maman, que je ne voyais plus beaucoup. Ses visites se faisaient de plus en plus rares à mesure que je m'envolais. Beaucoup plus mélancoliques, aussi. Ma date de péremption était proche, cela l'affolait, alors elle courait partout en pensant que le ciel aurait pitié d'elle dans ses instants les plus sombres, et que le bon dieu lui enverrait un nouveau cœur pour sa fille. Mais elle finissait toujours à revenir à mon chevet ; les cheveux en désordre, le teint encore plus pâle que le mien, et pourtant ses yeux étaient toujours emplis d'espoir avec moi. Ces instants avec moi lui étaient précieux car elle savait mon temps compté, elle venait ainsi me voir et se rappelait en me regardant la cause de sa bataille.

Docteurs et infirmières se succédaient dans ma chambre, masses informes aux visages défigurés par des masques bleus. Eux aussi, j'avais appris à les connaître. Je les voyais et les entendais en permanence, même dans mon sommeil. Ils prenaient ma tension, ma température, ouvraient mes rideaux, m'aidaient à faire ma toilette,… Rien n'était fait sans eux, et leur apparition au pas de ma porte en devenait presque une bénédiction, rompant avec mon ennui quotidien. Chaque interaction était soigneusement triée.

Quelque chose de frustrant se passa ensuite ; j'avais gardé tous ces souvenirs pour ma mort, tel un gâteau que l'on se réserve pour son anniversaire, mais l'ennui était si puissant à l'hôpital que je ne pus faire autrement que d'en ouvrir un. Un, un seul dans lequel je me plongerais corps et âme, afin de rejeter cette lourde atmosphère dont l'hôpital m'enveloppait. Alors, je me mis en route dans mes couloirs intérieurs, faisant des allers-retours et m'arrêtant de temps en temps, tel un enfant scrutant un merveilleux par la vitrine d'une pâtisserie. Et quand je passa devant lui, je sus que c'était celui là dans lequel je voulais me projeter. Alors je me laissa absorber par lui tel un astronaute dans un trou noir, mais rien ne vint. Enfin, si, mais pas comme je l'avais imaginé. Je le devinais plus tard, mais celui que j'avais choisi était vétuste, couvert par la poussière du temps. Par

conséquent, il ne restait plus que des bribes de phrases. En y repensant, il me semble que «Joyeux anniversaire» et «gâteau aux fraises» correspondent à un de mes premiers anniversaires, peu après la prise de conscience sur mon état physique. Je me rappelais aussi du chatouillement de la crème fraîche au contact de ma langue, mais rien de visuel ne s'est imprimé sur ma rétine. Déçue, je n'ai pas voulu retenter l'expérience, mais j'espérais quand même qu'à ma mort, il m'en resterait qui seraient bien conservés.

Peu après, le lit à côté de moi qui était resté si longtemps vide se remplit. J'observais, en espérant pouvoir attraper quelque chose d'intéressant pour ma mort. Un homme, visiblement la vingtaine, si pas moins. Maigre, pâle, l'œil terne. Je voyais bien comment les infirmières se comportaient autour de lui ; elles prenaient des pincettes, l'observaient du coin de l'œil, étaient rigides comme des poupées. Cela me fit un peu peur, et une ombre s'ajouta à l'idée de lui parler. Mais après tout, qu'avais-je à perdre ? La mort était au pas de ma porte et c'était probablement son cas à lui aussi, alors autant causer un peu au lieu d'attendre la mort en compagnie de l'ennui.

Je dormais mal à l'hôpital, comme à peu près tous ceux qui y dormaient, exceptés ceux dans le comas. Les bruits de pas pressés dans les couloirs modelaient mes rêves, leur faisaient prendre une tournure différente ou leur coupaient court. C'était clairement aussi son cas.

Étant donné qu'il avait l'air peu enclin à la conversation, il me fallait ériger un plan d'attaque ; il fallait que je lui parle la nuit.

La nuit, je le voyais remuer dans son lit, tourmenté par ses démons. C'était son moment de faiblesse, le moment parfait pour les confidences. Et une fois la confiance installée, il ne resterait plus qu'à devenir son amie, et ajouter son visage aux milliers d'autres qui avaient rejoint ma mémoire.

Je comptais lui dédicacer un souvenir entier, une annexe à mon séjour à l'hôpital. J'y avais longuement réfléchi, me posant les bonnes questions afin d'avoir des pistes, imitant ainsi le mode de pensée des philosophes que l'on étudiait à l'école. Ça me plaisait de réfléchir de cette façon, ça me permettait de vivre une autre vie sous une identité empruntée, du moins un certain temps. Aujourd'hui, je suis philosophe, et je me demande si l'amitié peut naître sur le lit de mort de quelqu'un. Je n'ai pas de réponse à cette question, alors je vais tenter l'expérience et tirerai mes conclusions plus tard.

J'attendis que le ciel s'enveloppe de sa cape d'encre pour prendre la parole. Nous parlâmes peu d'abord, et ensuite les langues se délièrent. Il me parla de sa petite sœur, une gentille fille morte récemment. Je lui ressemblais beaucoup, d'après lui. Il coupa court à la conversation, prétextant un mal de tête, mais je savais qu'en réalité c'était à cause des sanglots.

Le lendemain, je me réveillai sans le souvenir de m'être endormie. Nous avions beaucoup parlé, et il n'était pas si taciturne qu'il ne le paraissait. Il me rappelait l'image d'une pierre que l'on retourne ; inerte sur la partie visible, et grouillante de vie en-dessous. Je pouvais me représenter tous les insectes fourmillant sous la roche froide, se précipitant à l'abri de la lumière. Il n'était pas du tout dynamique, par contre ; cela lui prenait parfois jusqu'à une minute complète pour me fournir une réponse simple. Je pensais à la mort de sa petite sœur, ça devait le travailler.

Au final, j'étais heureuse d'avoir pris ce risque. Il me fallait plus de souvenirs pour ma mort, et discuter me permettait de les cultiver, telle une jardinière maternant ses légumes. Nous discutions, théoriquement, toute la journée. Mais parfois, entre deux questions, un lourd silence s'abattait sur la pièce, nous enveloppait et nous frigorifiait. La menace du silence n'était jamais très loin, n'habitant nulle part mais près de nous. La

plupart du temps, il répondait d'une voix atone, détachant chaque syllabe et gigotant toujours autant sous ses draps blancs. Il avait le regard fuyant, et j'avais pris l'habitude. J'en apprenais de plus en plus sur lui, cherchant les informations comme une archéologue fouillant dans le passé.

Sa présence rendait la vie à l'hôpital plus agréable, et de jour en jour je sentais que je brisais sa coque. Ses discours devenaient plus fluides, et ses réponses plus dynamiques. Le silence se retirait petit à petit de nos conversations, mais il était toujours au coin du couloir, guettant les moments d'hésitation pour s'installer et creuser un fossé que j'essayais de combler. Il semblait être composé majoritairement de vide, de silence et de regrets. Ses ongles étaient en piètre état et de nombreuses touffes de cheveux avaient laissé place à des trous béants. C'était des détails que j'avais loupé, et je me rendais aujourd'hui compte d'à quelle point j'étais une mauvaise observatrice quant à l'univers du médical. J'avais tout de suite senti que c'était quelqu'un d'anxieux, mais je n'avais jamais exploré plus loin cette suite. C'était comme si mes talents d'observation avaient fané quand les conversations prirent une ampleur plus importante dans ma vie. J'étais distraite et ne faisais plus attention à ce qui comptait tant pour moi à la base ; la récolte de souvenirs. Je me promis que je ferais des efforts dans l'avenir.

Bientôt, ma mère me rendit visite. Elle était méconnaissable tant elle s'était négligée, et si fatiguée qu'elle ne remarqua même pas que désormais je partageais ma chambre avec un parfait étranger. Son regard n'était rivé que sur moi, et le pourtour de mon visage d'enfant n'était que flou et indifférence. Je savais que je devais être courageuse, car maman venait ici pour reprendre des forces auprès de ma bonne humeur.

Je lui présentais mon camarade de chambre, mais il répondit à peine à ses questions ou tentatives de discussions, et elle n'essaya pas plus. J'avais l'impression d'avoir gagné la confiance d'un animal sauvage que seule moi pouvait approcher sans risquer de se faire mordre. Maman finit par l'ignorer et me parla comme elle le faisait d'habitude, me pondant des discours sur l'espoir et le courage comme les fois précédentes. Je l'écoutais et me contentais de sourire en lui tenant la main, car je savais que c'était elle qui avait besoin d'être rassurée, et non l'inverse. Ensuite, je lui racontais ce que je faisais à l'hôpital en son absence. Étant donné qu'il n'y avait pas grand-chose à dire, je finissais toujours par lui conter ma vie ici sous l'aspect des repas. Lundi midi ; pâtes bolognaises, jeudi matin ; tartines et jus d'orange, vendredi soir ; mousse au chocolat. Elle resta cinq minutes de plus après la clôture des visites, attendant en silence que l'infirmière de nuit lui en fasse la remarque. Elle partit sans un mot, mais son dos affaissé m'en disait plus que ce qu'un vague ensemble de mots aurait pu faire.

Le lendemain, ce fut au tour de mon ami de partir. J'étais triste mais je m'étais habituée à l'idée de son départ, j'avais même préparé une phrase pleine d'émotion à réciter avant son départ, mais les mots restèrent coincés au fond de ma gorge, et le mutisme fût ma roue de secours.

Le reste de la semaine s'écoula avec une lenteur infinie. Je sentais chaque seconde s'accumuler sur mes épaules, affaissant de plus en plus mon dos, me donnant ce même air malheureux que maman avait. Pour faire passer le temps, je triais et ordonnais chronologiquement les souvenirs de mon ami. Je leur cherchais un emplacement spécial pour chaque souvenir ; loin de moi l'idée de tous les entasser ensemble dans un coin. A ma mort, je ne voudrais pas que mes souvenirs défilent ennuyeusement en ordre chronologique, alors je les rangeais de manière aléatoire. Un par ci, un par là.

Le temps s'étirait à en perdre vue, j'avais presque le sentiment de pouvoir prédire les bruits de pas dans le couloir, et d'anticiper l'arrivée de telle ou telle infirmière. Pour tromper le temps, je somnolais. Dormir serait un mot trop généreux, car j'étais constamment dans un état paradoxique, consciente de chaque bruit autour de moi. Je sentais que je devenais de plus en plus faible, et la mort calme et paisible que j'avais espérée me paraissait désormais sous un jour bien plus sombre. Je voyais pour la première fois devant moi la réalité telle qu'elle l'était vraiment ; j'allais mourir dans une misère horrible, seule face à ma propre douleur, avec pour seule compagnie mes souvenirs bien stockés. Je tenais bon pour le moment, mais je ne me faisais plus d'illusions.

Bientôt, des rumeurs nouvelles circulaient à l'hôpital. Marie, mon infirmière préférée, m'expliqua que, sans me faire trop d'espoir, je devrais m'habituer à l'idée d'un possible donneur. Elle en parla aussi à ma mère, qui pleura beaucoup et longtemps. Et plus les jours passaient, plus la précipitation se sentait. Cette fois-ci, c'était du sérieux. Maman me rendait de plus en plus visite, mais pas avec cette ancienne dévotion qu'elle avait en l'espoir. Elle souriait, sûre d'elle. Elle y croyait.

Les jours passèrent à une vitesse folle. Marie me fit des adieux larmoyants, priant pour le succès de l'opération. Les médecins se succédaient dans ma petite chambre qui, d'habitude, n'accueillait pas plus de trois personnes. Ma mère rangeait mes affaires puisque, peu importe la réussite ou non de l'opération, je ne reviendrais plus ici. Que je meure ou que je vive, l'hôpital ne pouvait m'accueillir indéfiniment.

En un clin d'œil, je me retrouvais au bloc opératoire, sous le feu des lumières blanches. Les docteurs, voilés par toutes sortes de tissus bleus, étaient patiemment penchés sur leur travail. L'anesthésie fit effet et je me réveillais dans un lit de clinique, dans l'hôpital spécialisé dans lequel j'avais été transférée pour mon opération. Je ne savais pas combien de temps s'était écoulé depuis mon intervention, ni le résultat final qui en découlait.

Je posais ma main sur mon cœur, et je sus en entendant mon pouls battre frénétiquement. Aucun mot ne pouvait décrire ma gratitude.

J'écris ceci aujourd'hui pour rendre hommage à la petite fille qui est morte et a laissé la vie germer derrière elle, en moi, mais aussi à son frère avec qui j'ai passé deux semaines à l'hôpital. Je ne lui ai jamais demandé son nom.

Valentine

de Julien Musso

Elle ne les laisserait jamais lui prendre sa fille.

Depuis quelques heures, elle avait le sentiment confus d'être étrangère à elle-même, de voir son monde intérieur s'écrouler morceau par morceau. Elle n'était plus qu'un fantôme de souffrance, une ombre désespérée qui se cramponnait à ce lit d'hôpital comme à la planche d'un impossible salut. Ce qu'elle vivait là, aucune personne au monde ne méritait de le vivre. Elle aurait souhaité hurler sa douleur, faire vaciller l'univers tout entier avec ses cris de mère, mais aucun son n'osait sortir de sa bouche, honteux de devoir exprimer l'indicible. Elle avait supplié tous les dieux auxquels elle ne croyait pas de lui rendre son enfant, son trésor, sa vie. Tout était allé si vite, le coup de téléphone, la voix du médecin à l'autre bout du fil, votre fille Valentine a fait une chute durant une ascension, vous devez venir immédiatement, oui immédiatement, et elle avait tout de suite compris. Avec le peu de force qui lui restait, elle caressa le visage de son enfant, si belle encore malgré les perfusions et les machines qui ronronnaient autour d'elle, tout juste seize ans, une existence entière à vivre, à dévorer… non vraiment, ça ne pouvait pas se terminer comme ça, c'était impensable. Des bribes de souvenirs venaient se fracasser en vagues sur la digue de sa mémoire, impossibles à classer, à ordonner, des fragments de bonheur tranchants comme le verre et qui ne faisaient que redoubler sa douleur.

Toute la journée, des médecins s'étaient succédés pour lui faire comprendre qu'il n'y avait plus aucun espoir, que le corps de sa fille dépendait désormais entièrement de ces machines qui l'entouraient. On lui avait parlé de débit sanguin, d'imagerie cérébrale, elle n'avait pas tout compris. On lui avait montré une radio du cerveau de Valentine, pour lui prouver qu'il n'était plus irrigué, un cerveau sans aucune zone lumineuse, noir comme une nuit sans lune. Mais après tout, qu'est-ce qu'ils en savaient ? Une heure plus tôt, elle avait vu sa main bouger, elle en était certaine. Un simple spasme musculaire, lui avait-on dit. Mais elle avait bougé. On avait bien vu des gens rester des années dans le coma et se réveiller un beau matin, comme au sortir d'un mauvais rêve. C'était une dure à cuire sa fille, ça vous pouvez le croire. Elle avait dû batailler pour l'avoir, les médecins lui avaient dit que c'était impossible, qu'elle ne serait jamais mère. Et pourtant elle était tombée enceinte. Puis les complications pendant la grossesse, la peur de perdre son enfant, l'accouchement prématuré… Mais la petite s'était battue comme une lionne, une volonté de fer derrière un sourire de velours ; pour elle, il n'y avait jamais de problèmes, uniquement des défis à relever. Alors pourquoi ne pas triompher de celui-là ? Non, elle ne pouvait se résoudre à la laisser partir, pas plus qu'elle ne pouvait imaginer qu'on lui prenne ses organes - cœur, poumons, reins, foie et Dieu sait quoi d'autre -, qu'on la charcute alors qu'il y avait quelques heures encore elle…

La porte s'ouvrit soudain et un médecin qu'elle n'avait encore jamais vu entra dans la chambre. Il avait une quarantaine d'années et le sourire plein d'empathie qu'il lui lança l'apaisa l'espace de quelques secondes. Il se tenait là, debout sans rien dire, attendant visiblement que la conversation s'enclenche d'elle-même.

- On vous a envoyé pour me montrer d'autres examens ? demanda-t-elle avec lassitude.

- Non, nous avons déjà fait tous les examens nécessaires, dit-il d'une voix profonde. Je ne suis pas non plus là pour vous faire la morale. Je voulais juste vous montrer quelque chose. »

Sans rien ajouter, il enleva calmement sa blouse et déboutonna sa chemise. Une longue cicatrice légèrement rosée lui barrait la poitrine, comme un chemin sinueux gravé à même la peau.

- Depuis deux ans, un autre cœur que le mien bat dans ma poitrine. Depuis deux ans, chaque jour que je passe est une promesse nouvelle. Je ne sais pas si je méritais ce miracle. Une part de moi a presque honte de devoir la vie à la mort d'un autre. Mais ce geste engage aussi d'autres vies que la mienne, toutes celles que j'essaie d'aider au quotidien…

Il s'assit et lui prit la main avec une incroyable douceur :

- Malheureusement, la question n'est pas de savoir si Valentine va nous quitter. Elle nous a déjà quittés. Le véritable enjeu désormais, c'est de savoir si grâce à elle, la vie va finir par l'emporter.

Prostrée, comme vaincue, elle n'arrivait plus à bouger. Même respirer devenait compliqué. Elle voulut regarder une fois encore le visage de sa fille, mais elle n'arrivait plus à le distinguer vraiment à travers ses larmes, juste une image d'elle floue, diffuse, presque rassurante ; et tandis qu'elle lui serrait la main plus fort qu'elle ne l'avait jamais fait, un souvenir lui revint. Net. Diaphane. L'été, à la fête foraine, Valentine devait avoir huit ans tout au plus. Elle avait tanné sa mère pour faire le train fantôme, mais elle, les sensations fortes, ça n'était pas son truc. Elle revoyait la scène avec une précision stupéfiante, elle et sa fille, main dans la main, debout devant la bouche d'ombre, et les mots de son enfant gravés à tout jamais dans son cœur : *N'aie pas peur, maman. Je suis là. Quoi qu'il arrive je suis là.*

Lorsqu'il ouvrit péniblement les yeux, la blancheur de la chambre d'hôpital lui fit penser pendant quelques secondes qu'il était au paradis. Mais l'odeur du savon chirurgical et les conversations des infirmières derrière lui le ramenèrent brutalement à la réalité. De toute façon, les types comme lui n'allaient pas au paradis. Il baissa les yeux vers son ventre. Les bandages lui empêchaient de voir quoi que ce soit, et pourtant il sentait bien qu'il était différent ; que quelque chose de nouveau vivait en lui, comme une palpitation inattendue qui l'effrayait et le rassurait à la fois. Jusqu'à présent, son existence n'avait pas été très glorieuse, il le savait bien. Il avait déçu tellement de monde, promis si souvent à sa femme et à ses amis qu'il allait arrêter de boire, qu'il allait se soigner, pour chaque fois retomber un peu plus bas. Mais là ce serait différent. Cette greffe, c'était davantage qu'une seconde chance. Il regarda par la fenêtre : le soleil se levait, terrassant de ses rayons rougeoyants l'épaisseur de l'obscurité. Il décida d'y voir un signe. La vie lui avait fait le plus incroyable, le plus fort, le plus précieux des cadeaux. Et il allait devoir s'en montrer digne.

Sébas

d'Isabella Dabre

- Sébastien, pourrais-tu répondre à la question que je viens de poser, toi qui as l'air si attentif ?
- Je… Hum, oui, bien sûr, excusez-moi, est-ce que vous pourriez juste la répéter ?
- Que voulait dire Zola, en utilisant la métaphore qui est située à la ligne 9 de la page 400 du livre ?

La page 400 ? Elle est sérieuse ? Elle a vu la taille de ce bouquin ? Il pourrait assommer un sumo tellement qu'il est balaise !

« Toc, toc, toc »

- Entrez !
- Bonjour, excusez-nous, madame De La Tour, il y a des personnes qui doivent intervenir auprès de vos élèves, afin de les sensibiliser pour le don d'organes.
- Vous pouvez les laisser entrer, j'étais au courant.
- Merci.
- Bonjour les jeunes ! Moi, c'est Laurent et je vous présente mon amie et collègue, Marie. On est venu vous parler du…

Je déconnecte mon cerveau et décide de penser à autre chose.
Je n'ai pas besoin de leur sensibilisation, je suis déjà bien renseigné sur le sujet. Déjà en France, le don d'organes est en quelque sorte automatique. Il faut préciser que l'on ne veut pas, sinon notre silence est considéré comme un oui.

Comment je le sais ?
Il y a deux ans, ma sœur est morte d'un cancer des poumons. Elle était plus âgée que moi, de juste deux ans, mais ces merdes de cigarettes électroniques l'ont condamnée. Je me revois encore lui dire que ça allait finir par la tuer et que je pourrai enfin prendre sa chambre. Je ne savais pas que ça allait finir par arriver…

Mais bon, c'est trop tard, elle ne reviendra plus.
C'est vrai que ce sont les cigarettes électroniques les coupables, mais il y a aussi le fait qu'il n'y avait pas de donneur.
Dans notre magnifique France, 36% de la population a exprimé clairement son souhait de ne pas être donneur d'organes,
Mais bon, avant le cancer de ma sœur, nous aussi, on était contre le don d'organes. Par contre, quand tu deviens celui qui en a besoin, forcément, le discours change…

- J'ai une question.
- Vas-y, pose ta question, mais présente-toi d'abord.
- Oui, bien sûr, je m'appelle Louis. Dites-moi, vous n'en avez pas marre, de toujours vouloir obliger les gens à faire ce qu'ils ne veulent pas, en les assommant avec des discours moralisateurs ?

Mais qu'est-ce qu'il raconte lui?

- Mec, ferme ta gueule et assieds-toi, tu fatigues tout le monde à toujours te prendre pour un politicien.
- Je ne me prends pas pour un politicien ! Laisse-nous tranquille maintenant, ça fait deux ans que ta sœur est morte, c'est bon maintenant, passe à autre chose.
- Calmez-vous, les garçons ! Sinon, c'est deux heures de colles !

J'essaie tant bien que mal de garder mon calme, mais il me met hors de moi.

- Ma sœur est morte, OK !
MAIS AVANT DE MOURIR, ELLE AVAIT UN PUTAIN DE CANCER ! TU SAIS, C'EST QUOI LE CANCER ? ON A ATTENDU PENDANT UN AN QU'ELLE PUISSE AVOIR UN DONNEUR. TU SAIS CE QUE CELA SIGNIFIE ?

Je souffle un bon coup.

- C'était un an, où je la voyais pleurer chaque soir, parce qu'elle avait peur de mourir.
- C'était un an, où mes parents se disputaient chaque jour, parce qu'ils se rejetaient la faute de la maladie de ma sœur.
- C'était un an, où j'ai vu ma sœur si joyeuse, perdre le sourire chaque jour.
- C'était un an, où j'ai vu ma sœur qui était si belle et charmante, dépérir.
- C'était un an, où chaque jour, je comprenais que j'allais perdre mon unique sœur…

Je sens les larmes couler sur mes joues, mais je ne prends même pas la peine de les essuyer.
Tout le monde me regarde, choqué, mais ça m'importe peu.

- D'accord, vous êtes libres de choisir, si oui ou non, vous voulez garder vos organes, même après votre mort, mais là n'est pas la question. À l'heure où je vous parle, il y a des familles qui se déchirent, il y a de pauvres gens qui voient leur vie s'échapper de jour en jour, IL Y A DES GENS QUI VIVENT UN ENFER !

Je sors la carte de donneur, qui était cachée dans mon sac et je la montre à tout le monde.

- Trente minutes après la mort de ma sœur, le médecin est venu nous dire qu'il y avait une personne compatible, mais qu'il fallait d'abord vérifier qu'elle n'avait pas refusé d'être un donneur d'organes.
- Le temps de faire ça, ma sœur est morte. Alors, depuis ce jour, j'ai toujours cette carte sur moi. Je ne veux que personne ne meure pour une question de quelques minutes.

Heureusement pour moi, la fin des cours sonne enfin, je prends mon sac et décide de sortir. Je ne pouvais plus rester dans cette classe.
Je pars dans le bureau du proviseur, pour essayer d'avoir des informations sur l'absence de madame Sangaré.
Je tape et il m'invite à entrer.

- Bonjour, excusez-moi de vous déranger, mais je m'inquiète de l'absence de madame Sangaré. Elle va bien ?

- Je suis désolé, mais c'est un confidentiel.
- S'il vous plaît, je m'inquiète vraiment, la dernière fois que je l'ai vu, elle était toute pâle.
- J'aurais aimé pouvoir t'aider Sébas, mais elle m'a elle-même demandé de ne rien dire.
- D'accord, merci quand même.
- Au revoir…

Je sors un peu déçu. Je suis sûr qu'elle est malade.
Je sors de l'établissement et monte sur mon vélo pour rentrer chez moi. Du moins chez mon père, le mariage de mes parents n'a pas survécu lui aussi à ce cancer, alors je dois souvent changer de maison.

Je vois une voiture arriver. Du coup j'essaie de freiner, mais les freins ne répondent pas, mon vélo continu à avancer, en même temps que la voiture, qui fonce carrément sur moi !
J'essaie de poser mon pied par terre pour le stopper, mais c'est trop tard.
J'ai juste le temps de sentir ma tête taper fortement le sol et là, trou noir…

- Sébas ! Sébas ! Sébas !
Je me réveille en sursaut et respire lourdement.
- Tu vas bien ?

Je touche ma tête, mais rien, pas de sang, ni de bandage. Ce n'était qu'un cauchemar.

- Oui, ça va, j'ai juste fait un cauchemar.
- Je t'avais dit de ne pas dormir dans la chambre de ta sœur.
- Je me sens bien ici, j'ai l'impression qu'elle est avec moi.
- Comme tu veux. Je te dépose à l'école où tu iras à vélo ?

J'ai une grosse sueur froide, je pense clairement que le vélo est la dernière chose que j'ai envie d'utiliser aujourd'hui.
- Dépose-moi, s'il te plaît, je prendrai le bus pour rentrer.
- Je pensais que tu voulais garder la forme.
- Oui, mais il a un problème de frein, je pense qu'il faut le changer.
- On ira en acheter un, ce week-end, et on ira voir ta prof à l'hôpital, elle doit se faire opérer pour une transplantation rénale lundi prochain.

Heureusement, elle a eu un donneur.
- Oui, heureusement…

La lampe de Laurette

de Juliette Guelff

Toutes portes ouvertes. La banquette arrière abaissée. Alice joue à Tetris dans sa Twingo avec les meubles de seconde main qu'elle vient d'acquérir. Elle ne remarque même pas que son chariot se fait la malle sur le parking de la ressourcerie où elle est garée. Elle chante. Un mélange d'excitation et d'appréhension la galvanise depuis la veille au soir. Son dossier est complet. Son chèque de caution n'est pas en bois. Le propriétaire lui a déjà fait l'état des lieux d'entrée. Elle a même les clefs. Son enthousiasme débordant lui donne des ailes. Alors, elle s'agite dans tous les sens, sautille, se contorsionne. Lucien l'observe, amusé. Cette jeune fille n'a pas l'air très adroite et en même temps, elle rayonne. Pour une fois que cet endroit est le théâtre d'une scène cocasse ! Lui vient seulement déposer au compte-gouttes les objets du passé. Il paraît qu'il faut "lâcher" comme disent les jeunes. En tout cas, c'est ce que ses enfants lui répètent tous les dimanches midis autour du poulet rôti et des pommes de terre grenailles. Que ce n'est pas ça qui ramènera Laurette. Allée des pivoines, Rang C, emplacement 12. La tombe la plus fleurie du cimetière. Alors, c'est non sans un pincement au cœur qu'il se délaisse progressivement des quelques affaires de sa défunte femme. Affairée à bien caler la vaisselle pour ne pas qu'elle s'entrechoque lors son voyage, Alice ne prête pas attention à l'homme qui se tient près d'elle.

- Besoin d'un coup de main, jeune fille ?
- Je devrais y arriver, répond-elle, la tête enfouie entre les antiquités qui ne cherchent qu'à déborder de la voiture.
- Ma parole, vous avez dévalisé le magasin ! C'est ma lampe de banquier que je vois là, s'exclame-t-il.

Elle s'extirpe de l'habitacle et se retrouve face à lui. Les grands yeux bleus d'Alice plongent instantanément dans ceux de Lucien. Ils se dévisagent. On entendrait presque une mouche voler. Un ange passe. Puis, elle le salue poliment tout en sautant sur le siège conducteur. Un instant, Lucien reste planté là, bête comme un chou. La bouche pâteuse, il a du mal à déglutir. Son cœur bat la chamade sans aucune raison. Alors que les pneus de la petite citadine crissent sur les graviers, il se jette sur la vieille auto.

- Ne partez pas ! supplie-t-il.
- Je prendrais soin de votre lampe ! s'écrit-t-elle en retour.
- Où allez-vous avec toutes ces vieilleries ? tente t'il de la retenir.
- À Grenoble. Je vais reprendre mes études là où je les avais laissées.
- Je vous connais, dit-il en s'agrippant fermement à la portière, enfin, je suis sûre de vous avoir déjà vu quelque part…
- Pardon, mais je ne crois pas, sourit-t-elle gênée, avant de prendre la poudre d'escampette.

Il porte ses mains sur sa poitrine. Son cœur va se décrocher. Une crise cardiaque à la ressourcerie, il ne manquait plus que ça. Alors c'est comme ça que ça va finir ? Étalé de tout son long au milieu d'objets poussiéreux vendus quelques centimes. Misère. Il doit se ressaisir. Un coup d'œil dans son rétro et Alice lève les yeux au ciel. Le pauvre homme

n’a vraiment pas l’air dans son assiette. Qu’à cela ne tienne, elle a bien cinq minutes à lui accorder. Son avenir ne va pas s’envoler. En tout cas, plus maintenant. Elle décide de faire demi-tour et descend même de la voiture.

- Vous avez besoin que je vous conduise chez le médecin ? Vous êtes tout pâlot…
- Il y a plein de lampes ici. Pourquoi celle de Laurette ?
- Parce qu’elle me plaît, tout simplement, dit-elle en fronçant les sourcils, mais je peux vous la rendre si c’est un problème ?
- Ce n’est pas ça, ce n’est pas ça,... se met-il à marmonner en boucle.

À vrai dire, Lucien ne sait plus trop où il en est. Là, tout de suite, il est complètement perdu. Cette jeune femme le trouble profondément. Surtout quand elle pose les yeux sur lui. Son regard le transperce de part en part. C'est peut-être seulement parce qu’elle emporte ce qui appartenait à sa femme. Il ne sait plus. Il se sent ridicule tout d’un coup. Alors, Alice s’approche un peu plus, lentement comme pour ne pas l’effrayer. Elle finit par lui avouer à demi-mot.

- Je reprends mon doctorat de chimie. C'est pour cela que j’ai besoin de cette lampe pour me remettre à étudier. Vous comprenez ? L'année dernière, j’ai eu un grave accident en manipulant des produits chimiques. J’ai perdu la vue et j’en ai fait une dépression. Alors que je n’y croyais plus, une bonne étoile m’a sauvée…
- Votre bonne étoile, articule-t-il difficilement, c'était le 29 avril ?

La bouche de Lucien se pince comme si elle retenait des sanglots trop longtemps étouffés. Il ne s’est jamais autorisé à pleurer depuis qu’elle est partie. Juste à être triste. À vivre au côté du chagrin. À présent, ses yeux se mouillent. C’est alors qu'une larme dévale son visage. Alice s’approche un peu plus de lui. Du bout de ses doigts, elle effleure sa joue ridée. De nouveau, elle plonge son regard dans le sien.

- J’ai les yeux de Laurette, c’est ça ? Ce sont ses cornées qu’on m’a greffées ?
- Elle est là. Je crois que je l’ai su à la seconde où je vous ai vu, dit-il en pleurant. Lucien entoure délicatement le visage de la jeune femme de ses mains charpentées.
- Comment pouvez-vous en être sûr ?
- Alice, le regard d’une femme qu'on a aimé toute une vie ne s’oublie pas.
- Alors, je lui suis infiniment redevable du cadeau qu’elle m’a fait, répond-t-elle émue.
- Promettez-moi de vivre, émerveillez-vous des petites choses de la vie, accomplissez vos rêves.
- C'est promis, Lucien. Pour Laurette, ajoute elle d’une voix tremblante.
- Faites le pour vous, Alice.

Puis, tendrement, naturellement, ils s’enlacent. De cette douce étreinte, naît une petite étincelle de vie. Il y a des lieux aussi insolites que les personnes qui s’y rendent. Parfois, il suffit d’une simple lampe de bureau. Elle peut servir à un inconnu qui en a grand besoin pour éclairer les ténèbres. Tout comme les yeux de Laurette peuvent encore voir le monde pendant des décennies. Tout a une seconde vie, si toutefois, on se donne la peine de la partager.

Les yeux dans les yeux

d'Alain Lagrange

Diane et moi sommes allongés dans une chambre aux murs trop blancs pour apaiser notre angoisse. Nos deux lits sont hauts, larges, montés sur roulette avec à la tête de chacun d'eux des prises électriques, d'oxygène, de clés USB et une sonnette pour appeler. Dans nos chemises de condamnés nous attendons que la large porte s'ouvre et qu'on nous dise : « C'est bon, on y va ». A jeun depuis ce matin, on ne se parle plus guère tant nos mots sont devenus inutiles. Diane avait néanmoins balbutié une ultime fois : « Tu es sûr de ce que l'on fait Sylvain ? On peut tout arrêter si tu le souhaites ». Je l'avais répété : ma décision était prise et je ne reviendrais pas dessus.

Diane est aveugle de naissance. Elle n'a jamais rien vu de sa vie : cette horrible expression est hélas à prendre au premier degré. Elle n'appréhende le monde que par 4 sens. Elle a, plus que toute autre, besoin de toucher, sentir, entendre, goûter pour compenser sa déficience et être en harmonie avec son univers sans relief ni couleur. En réponse j'ai appris à être pédagogue, mesuré, attentif dans mes paroles car toute ambiguïté lui est source d'angoisse. Je me laisse toucher sans déplaisir car je suis son baromètre, son GPS, son repère, son amer et un indicateur de confiance qui la tranquillise.

Il y a deux ans, une voisine d'appartement avait ému ma carapace de parisien endurci. Charitable, je l'ai d'abord aidée pour quelques courses afin qu'elle se familiarise avec ce quartier de l'est parisien, puis ces achats ont laissé la place à des discussions personnelles un peu tactiles au départ puis les touchers furent moins innocents. Mes parents l'ont rencontrée mais ont été apeurés par son handicap. En termes voilés, ils m'ont suggéré de ne pas trop m'impliquer et que je me compliquais la vie. Je ne les ai pas écoutés. Je ne voyais que cette beauté brune, je goûtais sa conversation sur tous les sujets tant la culture qu'elle avait acquise par sa famille, sa scolarité et ses lectures en braille et en audio m'émerveillaient.

Nous nous sommes mariés et je me suis mis au braille, j'ai participé aux réunions de l'association Valentin Haüy pour mieux appréhender la singularité de son quotidien dans un monde pensé par et pour les voyants et partager les revendications des malvoyants dans la sphère publique. Nous vivions ainsi heureux, entourés de quelques rares amis, la joie simple d'une existence sans grand besoin, sans grand dessein.

Un jour, lors d'une formation en Bretagne, j'ai trompé Diane. Une faiblesse d'une nuit prénommée Aude qui s'est terminée au lever du jour. Pourquoi un tel écart ?

Je ne saurais le dire. J'avais probablement besoin d'oxygène, de sortir de l'atmosphère lourde que pouvait représenter le rôle d'un aidant. Si l'adultère est critiquable en soi, tromper de plus une femme aveugle m'apparaissait comme doublement méprisable. C'est en réalisant l'impact de cet accroc à notre contrat moral que j'ai commencé à sombrer dans une culpabilité permanente. Je restais muet le plus souvent, ma voix était devenue plus grave et les doigts de Diane scrutant mon front comptaient de nouvelles rides. Le travail ai-je répondu lâchement.

Pour expier, cette trahison même passagère méritait un châtiment extrême ou je serais redevable à vie d'une dette morale. L'estomac noué je ressassais cette dualité chaque jour.

Un jour, dans une revue spécialisée, j'appris que des greffes oculaires pouvaient se faire théoriquement à partir d'un donneur vivant. L'article scientifique rappelait que si donner un rein était devenu un acte chirurgical désormais courant, certains services hospitaliers savaient greffer un œil, mais que naturellement les volontaires étaient rares. Disposant d'une bonne vision, je mûris ainsi l'idée de donner mon œil à ma femme comme un geste salvateur qui tenterait d'alléger ma conscience. De mon côté, j'avais bien mesuré que je serais tributaire définitivement d'une vision dégradée, tandis que Diane gagnerait une perception du monde qui lui était jusqu'à lors inédite. Nous serions à égalité de déficience, et par ce don, ma faute trouverait son pardon.

Plus tard, une autre angoisse survint que je pus exprimer à Diane sans crainte. Si l'opération était bénigne pour moi, le chirurgien avait évoqué les examens de recherche de compatibilité qui s'étaient révélés rassurants, mais dont on n'est jamais certain de l'absence de rejet, et donc de complications graves pour Diane. Je craignais alors que mon don fut en quelque sorte un cadeau empoisonné.

Et si Diane, en recouvrant la vue, était déçue de mon apparence physique ? Naturellement elle avait constaté que j'étais grand et élancé sans encore marqué de la bedaine de la cinquantaine ; mais en touchant mon visage elle n'avait pas forcément mesuré mon nez trop épaté, mes yeux petits, la réalité de ma calvitie qui s'affirmait.

Si mon allure, ma façon d'être, si mon appartement que j'avais meublé à mon goût ne lui convenait pas, si d'autres corps plus jeunes l'attiraient, comment réagirais-je ?

Elle m'avait embrassé à tâtons comme guise de réponse. Non, elle m'aimait pour mon être et non pour le soutien apporté au quotidien. La réussite de l'opération ne changerait rien à notre couple.

Deux aides-soignants frappèrent et se présentèrent à nous. C'était l'heure de notre double opération : ablation pour moi, une greffe pour Diane. Pourvu que les chirurgiens ne se trompent pas, me disais-je. Finalement, quand plus tard Diane me regardera, c'est un peu comme si je m'observais à travers son regard, mon ancien œil étant devenu le sien, pensais-je. Je devenais confus. Après un dernier regard sur Diane, je m'endormis sous l'effet de l'anesthésiant.

++++++++++++++++

Un an plus tard, Sylvain et Diane marchaient doucement sur le sable humide d'une plage de la côte sauvage de Belle-Ile. Diane observait pour la première fois l'étendue océanique et se délectait du roulement infini des masses d'eau qui déferlaient à ses pieds. Main dans la main, ils riaient des traces de leur pas qu'ils laissaient comme un vestige éphémère de leur couple que la mer vient engloutir. Il aimait cette île qui avait bercé son enfance. Il était heureux. Il avait payé à sa façon son écart. Il se sentait désormais absous. Soudain parmi les touristes qui, comme eux, déambulaient de bon matin, Sylvain crut de loin reconnaître Aude qui courait avec son labrador. Ils se dévisagèrent rapidement lorsqu'ils se croisèrent.

- Tu la connais ? s'enquit Diane. Ta main est devenue moite et dans ton regard que je commence à décrypter, j'ai cru que tu l'avais déjà rencontrée. Tu t'es retourné d'ailleurs ! Ne dis pas le contraire, j'ai tout vu de mon propre œil !
- Je ne sais pas, elle ressemblait à l'animatrice d'une formation que j'avais suivie en Bretagne.

Sylvain comprit qu'un don fait avec arrière-pensée n'efface jamais ce qu'on cherche à réparer et que, finalement, ce qu'il considérait comme un cadeau risquait fort de devenir son fidèle bourreau : L'œil ne trompe jamais.

Mon rein à la crème Chantilly

de Latifa Tayah

Je n'avais jamais fais pipi au lit ! Facile de m'en vanter alors que je n'avais jamais fait pipi tout court, pas même dans ma couche de bébé. Ah si ! les 10 premiers mois. Mais vous imaginez bien, je ne m'en souviens pas. J'aurais aimé pouvoir dire « j'ai envie de faire pipi » ou encore, comme ma grand-mère : « j'ai tellement ri que je me suis fait pipi dessus », connaître moi aussi cette sensation de l'empressement pour aller aux toilettes.
Mon pipi restait là, niché dans mon sang. Alors je gonflais, gonflais. Ça a d'ailleurs été le premier signal d'alerte. Les joues, les paupières anormalement gonflées et des pleurs excessifs m'avaient valu une virée chez le médecin. Mes parents pensaient s'en sortir avec une simple prescription. En ouvrant la porte de son cabinet, jamais ils ne s'attendaient à ouvrir la porte du parcours du combattant qui a duré plus de 18 ans. Mes reins censés remplir le rôle de voiture-balais, filtrer, nettoyer mon sang de toutes les toxines, l'eau, les déchets étaient en panne depuis quasiment ma naissance.
Ça me gonflait. Et puis quand ça gonflait trop c'était le moment d'aller mettre un cathéter et de nettoyer tout ça. Ça s'appelle une dialyse. J'en ai fait 3 par semaine durant 17 ans et deux mois.
En gros j'ai passé plus de 10 000 heures de ma vie avec un cathéter greffé à mon buste.
Je connaissais le personnel soignant encore mieux que mes cousines. Presque personne ne savait que Isabelle, l'une des infirmières de l'unité d'hémodialyse, préférait son chien à son mari, que Mario, l'aide-soignant était en dépression masquée par un excès de jovialité. Ma chambre portait les secrets et confidences de celles et ceux qui aimaient s'épancher sur mon sourire, ma fossette rassurante et mon écoute gourmande. Autant dire cela détournait mon cerveau de mon corps malade.
Quand je rentrais à la maison et que j'entendais mes frères et sœurs, râler, pour un oui, un non, j'avais la rage au ventre. Comment peut-on être malheureux quand on possède ne serait-ce qu'un rein ?
L'absence de reins fonctionnels m'avait appris à trouver futiles les autres contrariétés. Le plus frustrant c'était de savoir qu'il était possible de mener une vie à nouveau normale. Celle-ci tenait à une fameuse liste d'attente.
J'étais sur liste depuis 14 ans. Imaginez dans quel état sont vos nerfs lorsque vous attendez dans la salle d'attente du médecin plus de deux heures. J'attendais depuis plus de 122 000 heures.
Ce genre d'attente nous forge un rapport au temps si différent. Plutôt que d'égrener chaque longue minute d'un temps qui se dilate, je m'occupais en cuisinant. Tout le monde adore mes gaufres de Bruges, mes moules à la crème, mon fondant au chocolat avec une pointe de beurre demi-sel.
Le soir, je faisais souvent ce rêve d'un appel téléphonique qui sortirait mes parents de leur sommeil plein de torpeur et leur dise : « ça y est, c'est maintenant ».
A force d'y penser, d'en rêver, et peut-être de ne plus y croire, ce jour était enfin arrivé. Je me souviens encore aujourd'hui de chacune des secondes qui avaient suivi.
Mon futur rein et moi étions en route vers l'hôpital. J'étais arrivée plus vite que lui. Ça laissera au personnel le temps de te préparer, me rassurait ma mère. Je n'avais pas de rein mais la certitude d'avoir un gros cœur. Il battait si fort que j'avais l'impression qu'il occupait tout mon corps. Le contre la montre avait commencé. Mon père, prudent :« Il ne sert à rien de s'exciter sur la route le rein est encore loin ». Ma mère croisait ses doigts

avec les miens et les yeux rivés sur son portable, me rassurait : « le cross-match est déjà fait ma chérie, négatif. »
C'est qu'il faut se familiariser avec le jargon : le cross match est un test de compatibilité permettant de détecter des anticorps susceptibles de rejeter le rein en question.
Je gardais les yeux fermés, j'expirais les pensées négatives, mon cœur, peu à peu, cessait de s'affoler.
Arrivés à l'hôpital la prise en charge fut immédiate. Le protocole était déroulé comme du papier à musique. Les mots rassurants que j'écoutais à peine : prise de sang, examen de la tension. L'arrivée estimée du rein était dans 45 minutes mais il faudrait attendre 3 heures avant l'opération, le temps que je fus à jeun. En attendant, on me retira mes bijoux, mes lentilles de contact, on vérifia les indicateurs.
Je devinais une agitation autour de moi. Le rein qui allait transformer ma vie devait être arrivé, attendant patiemment dans sa glacière à quelques mètres de moi, que mon corps l'accueille pour lui redonner une raison de vivre. Ça n'était plus moi qui attendait l'organe qui allait transformer mes jours et mes nuits. C'était lui qui m'attendait.
Le temps s'accélérait, j'étais au bloc, seul le réconfort du personnel tranchait avec l'atmosphère métallique.
Il me fallut des heures pour sortir des vapes qui m'aspiraient malgré mes nombreux efforts pour ouvrir les yeux. Je vis le sourire de ma mère. Habituellement ses sourires francs se nichaient aux coins de ses yeux. Mais ce sourire-là n'était qu'un rictus inanimé. Ses yeux disaient autre chose. Je sus tout de suite que quelque chose ne collait pas.
Elle répondit à mes yeux inquiets. « Tout va bien ma chérie».
Il fallut attendre patiemment le lendemain matin pour que le chirurgien me débriefe.
« Ce sont des choses qui peuvent arriver. Au moment de placer le rein. Il y avait trop d'adhérences. Les vaisseaux étaient enfouis. On ne pouvait pas le loger…»
Mes oreilles bourdonnaient, je n'écoutai plus.
Après 4 jours prostrée au lit où une multitude de sentiments s'étaient invités, je sortis de ma tanière et, machinalement, fit préchauffer le four.
L'hypertension me gagnait et cherchait à faire de moi une furie. Alors je canalise mes nerfs à travers la cuisine.
Ce jour là où je décidai de sortir du lit, dans notre maison chacun rentrait de sa journée. Je les accueillis avec des chocolats viennois, une tarte au citron meringuée. Ma famille me regarda circonspecte. Je répondis à leur mutisme par un : « je ne sais pas quel goût ça aura, il ne restait pas beaucoup d'œufs. »
Ils savourèrent leur goûter et je savourais leur soulagement de me revoir sur pieds. L'odeur du chocolat me donnait cette certitude : je ferais campagne pour ne plus attendre. Grâce à un sursaut de dons je me referai greffer et comme pour beaucoup d'autres, la prochaine fois, ça prendra.
On entend parler du don d'organes qu'au gré d'une consultation médicale ou lorsqu'un proche est concerné. Il fallait donc en faire une cause mondiale.
Avec l'hôpital, les amis, la famille, nous nous sommes mobilisés. Nous avons organisé des courses, des kermesses, des soirées conviviales et grâce à l'argent, développé nos propres campagnes. Et puis de meeting en meeting deux greffes ont pris : celle de la mobilisation et la mienne !
Je porte le rein d'une personne qui n'est plus de ce monde. Mais comme le dit un de nos slogan de campagne : le plus beau don, c'est celui qui survit à toi !

Encordé mort avec des vivants

d'As de Cœur

Je me sens partir mais je tiens bon. Je ne me fais pas trop d'illusion : je suis cassé en 1000 morceaux. Ce qui me retient : tous les autres...

J'entends les voix de mes compagnons dans l'hélicoptère. Abel discute avec l'un de ses frères. Dans ma semi-conscience je n'arrive pas à déterminer duquel il peut bien s'agir. Tout mon être s'arc-boute pour résister encore malgré la douleur causée par les multiples fractures. Je ne sens plus rien en dessous du bassin. Gelé ? Désolidarisé du tronc supérieur ? Je n'en sais fichtre rien et je m'en tape royalement tant la douleur surpasse tout. Ce qui m'importe encore un peu ce sont mes organes qui ont l'air de tenir le coup. Je n'arrive même pas à me redresser pour avoir une vision périphérique des dégâts.

J'ai dévissé sur une vingtaine de mètres sur une pente encore raide et verglacée et encore dérapé un temps qui m'a paru interminable avant de finir ma chute folle contre des rochers. Mes membres sont en miettes mais bizarrement l'intérieur a résisté aux chocs. Je ne fonctionne plus que par éclairs de lucidité. Je revois l'accident par flashs. Lors d'autres courts réveils je m'enthousiasme du fait que mes restes pourraient encore servir...

Alors que la mort m'assaille de toutes parts je me rêve en faiseur de vie. Je ne sais pas dire si je suis encore dans l'hélico, dans une ambulance ou déjà à l'hôpital, au bloc. Quoi qu'il en soit tout tangue et ma conscience fait des va et vient, tout comme mon cœur. J'ai eu plusieurs fois l'impression qu'il s'arrêtait, idem pour mon cerveau – rideau noir – et puis tout repartait – cœur et ciboulot, en même temps mais tout de travers. Est-ce cela qu'on appelle la fin ? Un étourdissement infâme qui nous fait rejeter nos tripes. Je ne sais pas combien de fois j'ai vomi, ni si ce que j'expulsais était de la bile ou du sang. J'ai failli m'étouffer des caillots visqueux et noirs qui sortaient de ma bouche.

Je suis semble-t-il encore en vie. Pour combien de temps ? Si c'est bien le cas c'est que mes poumons gonflent et dégonflent encore, c'est que le sang circule encore dans mes veines, que mon cœur bat, certes au ralenti – des heures entre chaque battement me paraît-il – et finalement qu'on ne m'a pas débranché. Mon cerveau joue encore son rôle. Il perçoit des lumières et des sons. Il analyse et transmet des informations. Seule mon enveloppe

corporelle est réellement fichue. Peut-on vivre sans os et avec des muscles en lambeaux ? Et si je n'étais plus qu'une pensée ? Cependant cette odeur de merde, cette sensation d'humidité entre mes cuisses sont des signes que des mécanismes biologiques sont encore à l'œuvre à mon insu. Et si mon foie et mes reins étaient encore fonctionnels ? Bingo : encore trois de sauvés !

Le courage d'endurer encore quelques minutes de souffrance afflue, reflue. Quand il vient à manquer c'est comme si je me retrouvais de nouveau dans la pente infernale et que plus rien ne pourrait enrayer cette chute vertigineuse. Comme en montagne de chaque pierre rencontrée j'attrape au passage chaque bribe de pensée débile qui surgit dans mon agonie et, parfois, l'une d'elle parvient à me freiner.

Je suis pris de panique en imaginant que je pourrais finalement survivre à la faveur d'une improbable et interminable opération. Ne faites surtout pas cela : tout en moi est brisé, ai-je envie de hurler. Mais aucun son, bien entendu, ne se fraye un chemin depuis ma gorge jusqu'à mes lèvres inertes. Donner, donner tout de moi ! Cette vie que j'ai reçu il est plus que temps que je la partage. Et ainsi que Jésus rompait le pain – son corps – et versait le vin – son sang – pour la résurrection de tous j'ai l'intime conviction que mon meilleur avenir réside dans mes semblables plutôt que dans le rafistolage morbide de ma carcasse. Pour un peu je deviendrai mystique. Je me prends à croire... en moi-même.

Ai-je vraiment pensé à tout cela et combien de temps a duré ce délire ? Se peut-il qu'une pensée aussi aboutie ai pu sortir d'une tête si complètement cabossée ou est-ce que j'interprète à posteriori une bouillie de pensées qui n'avait plus ni queue ni tête ?

C'est pourtant bien cette pensée salutaire à qui je dois la vie. Recollé, recomposé, replâtré, un corps s'est reconstruit autour de mes si précieux organes qu'un temps j'ai destiné à d'autres. Je recolle maintenant les fragments de mes folles réflexions post trauma. Quoi d'autre aurait pu me faire tenir que cet espoir insensé de partager la vie ?

La table des 7

d'As de Cœur

« Jean, vient faire tes devoirs ! »

Jean est un petit garçon de 7 ans et demi. Il est sage et doué mais il préfère jouer au Lego que réviser ses leçons.

Je sais, Jean est un prénom un peu désuet, qu'on ne rencontre pas beaucoup dans les classes de CE1 de nos jours. Il est plus porté par des papa ou des grands-pères mais c'est comme cela, notre héros s'appelle Jean et il aura bientôt 8 ans.

De mauvaise grâce Jean traîne son cartable devant sa maman. Il est aussi obéissant, quoique plein de vie et d'énergie. Jean a plein de passion dans la vie mais sa passion numéro un en ce moment ce sont les Lego. Il est très fort pour construire toutes sortes d'architectures. Normal qu'il est ce talent-là car il est doué en mathématiques.

« C'est la table des 7 qu'il faut savoir réciter par cœur », s'enthousiasme sa maman devant le cahier de liaison ouvert sur ses genoux à la table haute de la cuisine. Elle est contente car elle n'a pas eu ce Dimanche à le relancer tant que ça pour les devoirs, contrairement aux fois précédentes, en semaine, quand il est pressé de jouer avant le souper et le coucher.

Le voici qui se plonge dans l'étude. Ses lèvres remuent comme s'il chantonnait. La maman s'est remise aux fourneaux le sourire aux lèvres. Quel ange ! Elle a vraiment tiré le bon numéro avec lui. Une chance dans le tableau général raté de sa vie : un divorce récent, un boulot alimentaire qui l'ennuie et une famille aux abonnés absents le plus clair du temps.

Très vite le gamin se lance :

« Sept fois un, sept, sept fois deux, quatorze, sept fois trois... »

Quelle facilité, quelle aisance et comme il articule bien, s'émerveille Julia. Les numéros défilent à toute allure mais toujours prononcée distinctement ce qui ne laisse pas de place au doute.

« Sept fois six, quarante-deux, sept fois sept, quarante-neuf, sept fois huit... »

Quelle mémoire, pense la maman, qui jalouserait presque la capacité de son fils à retenir les calculs !

La récitation est vite achevée sans une faute ni la moindre hésitation. Il reste une leçon de grammaire tout aussi vite achevée.

Chez Gaspard c'est plus laborieux. Le papa ressemble à son fils : brouillon. Il a reculé toute la journée le moment de la corvée des devoirs et bien entendu ils manquent de temps pour mener à bien la tâche. Tout se bouscule en ce Dimanche soir : le rangement de l'appartement, le repas à préparer et les devoirs. Il est regrettable qu'une nouvelle fois, alors que la semaine reprend, l'heure de coucher de Gaspard ne pourra pas être respectée...

***

Jean et Gaspard, par delà leurs différences d'éducation, de milieu social et de facilité scolaire, sont amis à l'école et dans la vie. Il est des Dimanche au cours desquels Gaspard et Jean récitent ensemble leur table de multiplication. Celle de sept pose des problèmes à Gaspard bien loin de l'aisance de son camarade de classe et de jeux mais avec Jean à ses côtés ses erreurs sont vite corrigées et sa confiance en lui grandit.

Ils grandissent et forcissent. Bientôt ils se retrouvent tous les deux dans l'académie de basket du coin de la rue. Sur le terrain les différences s'amenuisent. Gaspard connaît tout du basket US et certainement mieux les règles que Jean. Et pour cause : il ne rate rien des match de NBA que son papa regarde souvent à des heures qui ne sont pas raisonnables pour un enfant. Malgré ces nuits de veille, l'énergie que Gaspard met dans les séances de basket reste impressionnante. Jean l'admire aussi bien pour son habilité aux lancers que pour son dribble ravageur. Jean voudrait ressembler à Gaspard sur ces aspects et bien d'autres encore.

Face aux épreuves on se retrouve souvent à égalité. Lors d'un voyage en car dramatique, un hiver, pour aller initier la classe aux joies de la glisse dans une station proche, Jean et Gaspard font partie du lot d'enfants à qui l'accident a pris la vie. Les deux garçons ont quitté ce monde ensemble, côte à côte, dans un même souffle sembla-t-il car ensemble ils furent extraits de l'autocar – ils étaient côte à côte- et ensemble transportés, avec d'autres, au CHU le plus proche.

C'est le même objet mal arrimé qui leur a défoncé le crâne et mis fin prématurément à leur jour alors même que leurs organes étaient indemnes, plein de vie. Les deux familles, dévastées pareillement par le deuil, subissent les mêmes épreuves : l'indécence d'obsèques conjointes, l'inconcevable double absence ou encore le lien entre les deux comme renforcé par un destin tragique mais semblable.

Avant cela les deux familles ont dit OUI du bout des lèvres au don d'organes. La maman de Jean a pu compter sur les conseils des parents de Gaspard dans cette décision traumatique et s'est rangée sur leur recommandation. Leurs fils ont donné chacun leurs 7 organes obscènement valides. Ils sont morts , dépecés, reconstruits et finalement enterrés en héros. Puis chaque famille a repris son chemin, amputée d'un enfant et de joie à tout jamais. Les liens entre les deux familles, également touchées par le deuil, sont restés forts mais chacun a refermé sa coquille sur sa meurtrissure. Sept années passent.

***

Julia ne s'est pas remariée. Elle n'a pas le courage de forcer le destin. Elle ne veut pas le provoquer une troisième fois. En lui prenant un mari puis un fils, la vie l'a très cruellement remise à sa place chaque fois qu'un bonheur pointait le bout de son nez. Pas de nouveau Jules, pas de relation et donc pas de nouveau-né, bien entendu. Elle s'est rapprochée de sa famille. Elle est tante, fille, sœur et belle-sœur et cela suffit à remplir sa vie. Elle est même marraine d'une de ses nièces. On a jugé qu'elle n'aurait pu marrainer un neveu, mais une nièce ça se peut.

Elle travaille toujours à l'agence. Ceux qui l'ont connu il y a dix ans de cela savent les épreuves qu'elle a traversées. Elle était plus joyeuse avant, mais elle a toujours bien fait le taf, consciencieusement. Elle sourit aux gens parce que ça fait partie du contrat. Elle prend plaisir à vendre des circuits paradisiaques à ses clients : lune de miel, comités d'entreprises, familles nombreuses, …

En vrai elle refait chaque nuit le trajet maudit de l'autocar. Aurait-elle pu prévenir l'accident si elle avait été accompagnatrice comme cela avait été envisagée avant que son employeur ne contrarie son projet ?

Elle pourrait tout aussi bien voyager de la sorte de jour s'il n'y avait pas la routine du travail et les corvées autour de l'équipe de basket qu'elle effectue avec plaisir. Pour Jean elle s'est engagée auprès d'enfants greffés. Elle est bénévole dans une association qui permet à de jeunes greffés de pratiquer un sport, à Montpellier. Les U17 marchent du feu de Dieu. Ni coach ni présidente du club, elle est de ces petites mains indispensables, presque toujours présente, qui se dévouent corps et âme pour les autres.

Elle passe des heures à rêvasser devant des enfants auxquels Jean aurait certainement ressemblé. Même âge, même jeunesse, même passion.

Elle joue aussi parfois à un jeu dangereux : il lui arrive de s'inventer les greffés de son Jean. Il suffit d'une vague similitude pour la troubler. La machine à rêver a tôt fait de se mettre en route.

C'est ainsi qu'un jour elle apprend que l'un des membres d'une expédition à ski en Laponie, qu'on la charge d'organiser, est bénéficiaire d'une greffe de cœur. Il faut prendre un soin particulier pour ce participant. Elle ne ménage pas sa peine allant bien au-delà du cahier des charges qu'on lui a transmis pour assurer la bonne marche de ce voyage extraordinaire. Comme ils sont en réalité sept bientôt elle se persuade que l'équipée n'est constituée que par les 7 greffés chanceux qui ont reçu un organe de son fils.

Un autre jour elle invite son amie à assister à un match de basket sachant combien c'est douloureux pour elle. Elle lui explique sa « technique » pour accepter la douleur et bientôt chacune d'elle supporte un côté de terrain composé de greffés ayant supposément reçu les organes des deux enfants...

Or il y a précisément 7 joueurs par équipe. Le 5 en place et deux remplaçants de part et d'autre qui piaffent d'impatience d'aller apporter leur contribution à la partie au détriment d'autres qui sont sur le terrain.

Bientôt ce sont 7 Jean, d'un côté, qui affrontent de l'autre 7 Gaspard. Les deux mères pleurent dans les bras l'une de l'autre après la partie. Les enfants apprécient beaucoup leurs ferventes supportrices, étonnés tout de même de l'émotion disproportionnée qu'a suscitée leur partie sur les deux amies..

Cet après-midi elles ont ensemble réussi leur table de multiplication de la vie par sept !

L'oiseleur

d'As de Cœur

Il siffle dans un appeau pour attirer les oiseaux

Il a beaucoup sifflé pendant l'hiver sans obtenir la moindre son en retour alors il faisait les questions et les réponses en tournant sur trois appeaux : le rouge-gorge, l'hirondelle et le coucou. Il a appris à mouvoir sa langue sur le trou de l'appareil pour imiter les stridulations du passereau. Il a sifflé dans le vide à chacune de ses promenades hivernale en se demandant où avait bien pu passer les oiseaux ? Était-il le dernier restant ? Il a fini par ranger ses instruments et a poursuivi ses randonnées silencieusement. Avec ses proches, naturellement il parlait, mais au-delà des paroles il n'y avait que le vent et les bruits : un tracteur qui s'éloigne, un cheval qui hennit, des feuilles qui frémissent.

Est venu le printemps. Un jour il a ressorti l'un des appeau, son préféré, celui qui pépie sans cesse : l'hirondelle. Enfin on lui répond. S'installe un dialogue entre l'homme et l'oiseau. Sylvain le traque sans brusquerie. Tout en répondant en sifflant, il tente de se rapprocher de ses proies mais elles sont nombreuses et restent invisibles, lointaines ou furtives. Cependant l'une des voix est plus insistante et semble accepter le dialogue qu'il cherche à prolonger.

Après une heure de poursuite il comprend que son oiseau est en réalité un autre enfant muni également d'un appeau également qui le fait marcher ! Pas de malice de la part d'Oscar pourtant. Il ne cherchait pas à se moquer, juste à jouer.

C'est le début d'une grande amitié...

Cette promenade printanière initiatique se révèle un tournant pour les deux enfants. Eux plutôt solitaires se comprennent parfaitement. Chacun a trouvé son alter ego. Ils fréquentent deux écoles primaires différentes mais habitent le même quartier. Ils atterrissent dans le même collège et font ce qu'il faut pour rester ensemble au lycée. Confortée par les années, leur complicité est devenue une force qui leur donne confiance lorsqu'il s'agit d'affronter les problèmes de la vie. La passion qui les relie est simple : l'ornithologie. Ils se tirent vers le haut. A peine majeur leur duo est reconnu dans ce monde. On ne les différencie pas encore l'un de l'autre. On les prend pour des jumeaux.

Les hautes études les séparent momentanément. Quand l'un opte pour le parcours classique du biologiste en intégrant la faculté de la ville, l'autre choisit la difficulté des écoles préparatoires biologie, chimie, physique et sciences de la Terre. Ils restent cependant très proches mais la différence de rythme entraîne la formation d'une subtile distance pendant quelques années.

Adultes et pleinement ornithologues l'un et l'autre ils redeviennent colocs. Ils mettent leurs fraîches connaissances académiques et leur longue expérience de terrain en commun dans des projets de recherche ambitieux. Par exemple ils décident un jour de ne plus se parler qu'au moyen de l'appeau pour affiner leur compréhension de la langue des oiseaux...

Bien entendu l'expérience subit des pauses forcées quand ils reçoivent une visite mais au sein de l'appartement, la majorité du temps, les pépiements répondent aux sifflements. Chacun est passé maître en modulations et autres vibrations du larynx. Ils ont fini par se passer des appeaux. Ces médiums sont devenus inutiles pour les spécialistes qu'ils sont devenus. Ils arrivent parfaitement à communiquer pour le basique et le quotidien. C'est plus ardu d'avoir une discussion plus évoluée d'échanges d'idées. Et pourtant ils doivent bâtir, parfois un article commun, une autre fois la rhétorique d'une thèse à deux qui rend les alignements essentiels. L'écrit vient fréquemment à leur secours car ils sont très exigeants avec la contrainte qu'ils se sont imposés quand ils sont laissés à eux-mêmes.

Cette vie austère d'étude peut sembler ingrate. Peu de sorties autres que leur immuables balades. Forêt, campagne, littoral, tout est prétexte à l'immersion dans le monde des bêtes à plumes.

Ils passent trois semaines en autonomie en Camargue auprès des flamands et des hérons. Par mimétisme ils restent des heures sur une jambe le pied dans le marais. Ils filtrent l'eau pour se nourrir du plancton tant bien que mal.

Vallées, plaines, collines et montagnes, toute nature les attire. Leur réseau social se limite à leurs pairs qu'ils trouvent cependant trop limités, pas assez radicaux. En ville ils restent enfermés. Vie quasi-monacale d'un duo. A table on ne parle pas, on siffle. Pourtant on se dit beaucoup. Dehors ils rêveraient de s'envoler. Ils se contentent de grandes goulées d'air pur.

En Casamance Oscar a attrapé un virus dans un marigot. L'Afrique de l'Est n'est pas le Sud de la France. Les bactéries sont d'un autre calibre. Les sangsues ne les ont jamais effrayés mais la bilharzie a eu raison d'Oscar. Tardivement décelée, mal traitée car l'énergumène n'y a prêté qu'une attention distraite, le virus a proliféré dans le corps du scientifique. A l'hôpital Sylvain a recueilli les derniers pépiements de son ami de toujours.

Sylvain se retrouve seul à poursuivre le dialogue avec de vrais oiseaux... Sa sollicitude est insupportable. Il reste à l’affût d'un humain qui, par les organes d'Oscar données, aurait hérité de sa fabuleuse capacité à communiquer avec lui comme l'hirondelle. En sifflotant.

A l´affiche



Nos vifs remerciements à Céline Bordage pour la réalisation de l'affiche

SAP@2025 – 5 euros